

2011.2919.4

Université de Montréal

**La représentation de la Chine dans les médias québécois à l'époque
de la Révolution culturelle chinoise (1966-1976)**

par

Daniel Desharnais

Département d'histoire

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maître ès arts (M.A.)

(Août 2001)

©Daniel Desharnais, 2001



La représentation de la Chine dans les médias québécois à l'époque

de la Révolution culturelle chinoise (1966-1976)

par

David Desautels

Département d'histoire

Faculté des arts et sciences

D
M
154
2001
N. 024

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de

Maître en arts (M.A.)



(Lyon 2001)

Édition électronique 2011

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
La représentation de la Chine dans les médias québécois à l'époque de la Révolution
culturelle chinoise (1966-1976)

présenté par :

Daniel Desharnais

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

David Ownby, directeur

Jacques Rouillard, co-directeur

Laurence Monnais-Rousselot

Pierre Trépanier

Mémoire accepté le : 30 octobre 2001

SOMMAIRE

« Une perception porte l’empreinte de celui qui la perçoit. »¹ Cette phrase de l’historien Jacques Langlais exprime à elle seule l’optique dans laquelle se situe le présent mémoire. S’interroger sur la façon dont un peuple a perçu une population étrangère s’avère un excellent moyen de comprendre les traits qui caractérisent celui qui perçoit. Ce mémoire a pour but de cerner la façon dont l’orientation idéologique de certains journalistes québécois a influencé leurs représentations de la Chine à l’époque de la Révolution tranquille et de la Révolution culturelle en Chine.

Partant de l’hypothèse générale que la Chine de la Révolution culturelle ait pu jouer un rôle (mineur mais quand même significatif) dans les débats politiques qui ont marqué le Québec dans les années 1960-1970, nous nous intéressons dans un premier temps à la représentation que des journalistes québécois ont faite de la Chine et dans un deuxième temps, au rôle que ces images ont joué dans l’évolution de l’idéologie québécoise. Pour nous, les idéologies sont considérées dans un sens large comme étant « l’ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe ». ² Nous nous intéressons non seulement aux images qu’ils se font de la Chine et du communisme chinois, mais également au fait que ces images révèlent des choix idéologiques. Nous faisons également une distinction entre l’utilisation explicite de ce qui se passe en Chine en vue de promouvoir une idée, et l’utilisation implicite qui peut être perçue indirectement de leurs représentation de la Chine.

¹ Jacques Langlais, *Les jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1979, p. 7.

² « Le Nouveau Petit Robert », Paris, Dictionnaire le Robert, 2000, p. 1258.

Dans notre étude, nous avons mis en relief les caractéristiques du discours idéologique au Québec dans les années 1960 et 1970 en relevant les caractéristiques du courant néolibéral et nationaliste qui anime les journalistes et en analysant les idéologies dites progressistes qui s'affirment à l'époque. Nous avons également cerné les composantes de l'imaginaire occidental envers la Chine en relevant ce que nous avons appelé le caractère flottant de la représentation de la Chine en Occident. Les quotidiens analysés sont *Le Devoir* et *La Presse* pendant la Révolution culturelle chinoise, soit de 1966 à 1976, de même que les revues de gauche *En lutte !* et *La Forge* qui adhèrent au maoïsme pendant la même période.

Notre analyse permet de constater que les journalistes ont des représentations généralement positives de la pratique du communisme en Chine quoique certains journalistes redoutent les limites imposées aux libertés individuelles. On retrouve également dans *La Presse* des articles dénonçant le caractère violent des manifestations qui caractérisent le début de la Révolution culturelle. Mais l'image la plus généralement véhiculée est celle d'un communisme dont la Chine a su profiter car il a été un instrument de modernisation sociale et économique. Enfin, les revues *En Lutte !* et *La Forge* utilisent la Chine comme modèle stratégique de mobilisation en vue de susciter la révolution.

Les journalistes de *La Presse* et du *Devoir* sont loin de proposer la Chine comme un modèle pour la construction d'un État québécois mais leurs écrits sont révélateurs de valeurs qu'ils privilégient. Ainsi, ils ont une image positive du communisme chinois à cause de son désir de progrès social et économique et du rôle capital qu'il fait jouer à l'État, valeurs diffusées par le courant néolibéral de

l'époque. L'influence du nationalisme québécois, qui s'affirme au Québec dans les années 1960, se fait également sentir dans leurs écrits en ce qu'ils valorisent la prise en charge de leur destin par les Chinois eux-mêmes.

TABLE DES MATIÈRES

<i>SOMMAIRE</i>	III
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	VI
<i>REMERCIEMENTS</i>	VII
<i>INTRODUCTION</i>	8
<i>CHAPITRE I: LE QUÉBEC IDÉOLOGIQUE DES ANNÉES 1960 ET 1970 ET LA CHINE DANS L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL</i>	21
LA RÉVOLUTION TRANQUILLE.....	22
LES COURANTS IDÉOLOGIQUES AU QUÉBEC (1960-1970).....	29
LA CHINE DANS L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL ET QUÉBÉCOIS.....	37
CONCLUSION.....	45
<i>CHAPITRE II: LE COMMUNISME CHINOIS DANS LE DEVOIR</i>	48
LA RÉVOLUTION CULTURELLE : UN PROJET D'ÉMANCIPATION NATIONAL	50
UN COMMUNISME À VISAGE HUMAIN, MOTEUR DE LA MODERNISATION DE LA CHINE	58
LE COMMUNISME CHINOIS ET L'INDIVIDU	66
CONCLUSION.....	71
<i>CHAPITRE III : LA REPRÉSENTATION DE LA CHINE DANS LA PRESSE : DE LA RÉPROBATION À L'ACCEPTATION</i>	73
LA RÉVOLUTION CULTURELLE : VIOLENCE ET FANATISME	75
VOYAGE EN CHINE : UNE OPINION RENOUVELÉE DU COMMUNISME CHINOIS.....	87
MORT DE MAO ZEDONG ET DE ZHOU ENLAI : LE TEMPS DES BILANS.....	93
CONCLUSION.....	98
<i>CHAPITRE IV: LA CHINE COMME MODÈLE STRATÉGIQUE DE MOBILISATION: EN LUTTE ! ET LA FORGE (1972-1978)</i>	100
LA GAUCHE RADICALE AU QUÉBEC DANS LES ANNÉES 1970.....	103
LA CHINE : UN MODÈLE STRATÉGIQUE DE MOBILISATION.....	109
« EN LUTTE ! FAIT DU JUDO ET LA LIGUE DU KARATÉ »	115
CONCLUSION.....	125
<i>CONCLUSION</i>	127
<i>ANNEXE MÉTHODOLOGIQUE</i>	135
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	150

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier spécialement, mon directeur David Ownby ainsi que mon co-directeur Jacques Rouillard pour l'appui qu'ils m'ont apporté dans l'élaboration du présent mémoire. Leurs conseils et leurs encouragements m'ont été d'un précieux recours dans la bonne marche de ce projet.

INTRODUCTION

L'énoncé du titre de ce mémoire, *La représentation de la Chine dans les médias québécois*, peut surprendre. En effet, on peut se demander ce qui pousse un chercheur à s'interroger sur la vision que des Québécois ont eue d'un pays qui se situe aux antipodes géographiques et culturels de leur société et avec qui, de surcroît, ils n'ont pratiquement jamais entretenu de relations, si ce n'est que par l'entremise de missionnaires qui ont œuvré en Chine dans la première moitié du XX^e siècle. Pourtant, au-delà des distances géographiques, linguistiques et culturelles entre la Chine et le Québec, des indices témoignent d'un réel intérêt envers la Chine chez certains Québécois.

Ainsi, en 1949, au moment même où se décidait l'issue de la Révolution chinoise, le jeune Pierre Elliott Trudeau tentait d'aller visiter la Chine, mais l'accès lui fut refusé. C'est à la fin des années 1950 qu'il réussit finalement à se rendre en Chine et fit état de son voyage dans les pages du volume *Deux innocents en Chine rouge*, écrit avec son compagnon de voyage Jacques Hébert. Il se trouve également au Québec, à la fin des années 1960, de jeunes révolutionnaires séduits par la Chine maoïste notamment chez certains terroristes du *Front de Libération du Québec*¹. En 1969, Renaude Lapointe, éditorialiste à *La Presse*, n'hésite pas à évoquer l'influence de la Chine chez les étudiants qui manifestent dans les universités du Québec et partout dans le monde, mentionnant qu'ils veulent mimer la révolution culturelle

¹ Denis Monière note l'existence de différents courants idéologiques chez le F.L.Q. Ainsi, au côté du courant purement nationaliste existerait deux tendances fortement marxistes, celle de Pierre Vallière pratiquant un marxisme éclectique et un courant maoïste véhiculé par Charles Gagnon. M. Gagnon est d'ailleurs l'un des fondateurs du groupe maoïste *En Lutte !* en 1972. Voir Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec : Des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977, p. 341.

sans en respecter l'orthodoxie.² Plus tard, dans les années 1970, deux groupes de gauche, *En Lutte !* (1972) et *La Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada* (1975), se réclament de l'idéologie de Mao. De même, sans qu'il y ait acceptation effective de l'idéologie, la Confédération des syndicats nationaux (CSN) reprend le slogan principal de la Révolution culturelle comme titre d'un de ses documents publié en 1971 : *Ne comptons que sur nos propres moyens*.

Sur le plan politique, l'année 1970 marque le point culminant d'une série de tractations en vue de la reconnaissance diplomatique de la Chine par le gouvernement canadien. Cette reconnaissance donne lieu à plusieurs échanges qui débutent en 1971 avec la première mission économique canadienne et par la visite du Premier ministre Pierre Trudeau en 1973. Ces échanges continuent de marquer l'histoire diplomatique du Canada de nos jours. D'ailleurs, il se trouve certaines personnes qui s'interrogent encore en 2001 sur la véritable valeur de ces rencontres Canada-Chine. C'est effectivement la question que se pose Terence Corcoran, éditorialiste au *Financial Post*, qui ne voit pas la pertinence d'entretenir des relations avec un régime totalitaire. À cet effet, il se demande :

d'où vient cette obsession pour ce pays [...] où les droits humains et droits de propriété ne sont pas respectés, où les lois et les réglementations sont arbitraires et appliquées de façon aléatoire, où, enfin, le risque financier est grand et la démocratie, pratiquement interdite.³

L'objet de ce mémoire n'est pas d'évaluer la réalité d'une obsession canadienne envers la Chine. Nous cherchons plutôt à cerner, à travers les représentations journalistiques, l'emploi que des journalistes et des intellectuels québécois ont fait de

² Renaude Lapointe, « Révolutionnaire (sans l'orthodoxie) », *La Presse*, 13 février 1969, p. 4.

³ Antoine Robitaille, « L'obsession chinoise », *Le Devoir*, 10 et 11 février 2001, p. A-10.

la Chine à l'époque de la Révolution culturelle. Mais d'abord, il faut s'interroger sur ce qu'est cette révolution qui eut lieu en Chine de 1966 à 1976.

La Grande Révolution culturelle prolétarienne chinoise réside dans le désir de Mao de raviver le mouvement révolutionnaire qui l'a porté au pouvoir en 1949. Il s'agit de faire de la révolution, une succession de bouleversements continuels pour que jamais ne s'épuise la ferveur des premiers jours et qu'il y ait résistance à l'appel du confort qui succède à la victoire. Le programme de Mao vise la refonte de l'esprit humain pour qu'émerge une société nouvelle vouée à l'idéal communiste. En ce sens, il s'attaque essentiellement à quatre aspects : les inégalités, le traditionalisme, l'impérialisme et le révisionnisme.

Déjà en 1962, Mao, éprouvé par les échecs du Grand bond en avant⁴, mettait en garde ses camarades de ne pas oublier les fondements du régime : « Camarades, n'oubliez pas la lutte des classes ! ». Par ces propos, il dénonçait un fait réel, soit l'embourgeoisement de la révolution et l'émergence d'une catégorie aisée de dirigeants qui se retrouvaient dans la bureaucratie croissante du régime. Tout aussi réelle était sa dénonciation des *Trois grandes inégalités* : entre villes et campagnes, ouvriers et paysans, intellectuels et manuels.

La révolution culturelle constitue également un combat contre l'enracinement traditionnel, plus précisément les quatre « vieilles » jugées responsables de l'asservissement des Chinois et nuisibles au développement du pays : pensées, coutumes, mœurs et cultures anciennes. Ces quatre éléments étaient jugés

pernicieux, c'est-à-dire qu'ils nuisaient au développement social de la Chine et étaient responsables du retard qui caractérisait la Chine puisqu'ils étaient le véhicule des valeurs féodales. C'est avec cet objectif que fut lancée en 1973 la campagne contre Confucius.

Le combat contre l'impérialisme découle du siècle d'agressions étrangères qui a marqué l'histoire chinoise de la guerre de l'opium (1839-1842) à l'invasion japonaise (1937-1945). Dans les années 1960, il trouve son fondement dans la dénonciation de l'attitude des superpuissances que sont les États-Unis et l'U.R.S.S. Les États-Unis, car ils sont l'ennemi idéologique qui se livre à des entreprises d'assujettissements à l'extérieur de ses frontières. Ce sentiment est d'autant plus présent puisqu'en ces années, les Américains livrent une guerre acharnée aux communistes vietnamiens à la porte de la Chine. L'U.R.S.S. qui était l'alliée principal de la Chine au début des années 1950, est considéré comme impérialiste en regard des désirs des dirigeants soviétiques d'imposer leur modèle de développement aux pays sous sa tutelle idéologique. Le désaccord survient donc lorsque les dirigeants chinois décident à la fin des années 1950, d'abandonner le modèle soviétique pour expérimenter leur propre voie de développement. Également, parce que les dirigeants chinois considèrent que les soviétiques ne s'opposent pas suffisamment aux États-Unis. En ce sens, les Chinois dénoncent les politiques de coexistence pacifique qui existent entre les deux pays car elles visent, selon eux, à un partage du monde entre les deux superpuissances. C'est d'ailleurs dans cette opposition à l'Union soviétique que prend forme le principal combat de la Révolution culturelle : contre le révisionnisme. En se référant à ce qu'est devenue

⁴ Le Grand bond en avant, lancé en 1958, par Mao était une tentative pour accélérer le développement de la Chine par la mobilisation des masses regroupées en commune populaire. Cette politique mena à

l'U.R.S.S. depuis la déstalinisation de Khrouchtchev, les dirigeants dénoncent tout compromis dans le développement du socialisme pour qu'il n'y ait pas déviation des objectifs révolutionnaires.

C'est à partir de 1965 que la Révolution culturelle prend véritablement forme. En cette année, Mao, retranché dans la ville de Hangzhou, lance des critiques ouvertes contre le programme des dirigeants rassemblés autour de Liu Shaoqi. En mai 1966, l'offensive devient effective par la mobilisation de millions de jeunes rendue possible par la fermeture des écoles et des universités. Fort de cette mobilisation, Mao regagne Pékin le 16 juillet en traversant le fleuve Yangzé à la nage pour prouver qu'il est fin prêt à mener l'offensive révolutionnaire. Aux mois d'août et septembre, une série de rassemblements présidés par Mao et Lin Biao⁵ amène 10 millions de jeunes dans la capitale en vue de la légitimation de l'offensive des gardes rouges. « D'août 1966 à janvier 1967, il n'y a plus une seule institution du pays – des familles aux appareils du Parti, de l'État et de l'armée, en passant par les écoles et les universités – qui échappe à l'influence de la Révolution culturelle. »⁶ Tout le pays est soumis à l'influence des gardes rouges, ce qui suscite une vive opposition des ouvriers et des paysans qui organisent plusieurs grèves. La situation tourne vite au chaos. Ce qui force Mao à faire appel à l'armée pour soutenir les gardes rouges et briser la résistance. Par contre, certaines factions de l'armée contestent l'autorité maoïste et profitent de la situation pour affirmer leur autorité. La

une grande famine qui dura trois ans.

⁵ Lin Biao qui dirige l'armée à l'époque, a grandement contribué à la propagation du maoïsme. C'est à lui que l'on doit le célèbre petit livre rouge où sont rassemblées des citations de Mao et qui étaient destinées à la politisation de l'Armée populaire de libération. Ces ambitions à la succession de Mao seront anéanties par un présumé complot qu'il avait organisé avec son fils pour attenter à la vie du Président. La version officielle mentionne qu'il est mort en 1971 avec sa famille dans un accident d'avion qui l'amenait en U.R.S.S. où il comptait se réfugier.

situation se stabilise au profit d'un accroissement du pouvoir de l'Armée populaire de libération. En 1967, le pays passe près d'un coup d'État militaire mais en août à l'occasion d'une session élargie de la Commission des affaires militaires, les commandants régionaux se disent disposés à soutenir et à mettre sur pied les nouveaux organes directionnels du parti dans les provinces. En contre-partie, ils obtiennent le droit et le devoir de discipliner les gardes rouges.⁷ Les jeunes sont envoyés à la campagne en 1969 pour y être éduqués par le travail auprès des paysans. Le 9^e Congrès célébré la même année est nommé « congrès de la victoire » mais celle-ci s'avère bien amère. Les maoïstes ont bel et bien repris les rênes du pouvoir, mais les débats qui ont suscité la Révolution culturelle n'ont pas été réglés. Et bien qu'on pouvait penser que le programme maoïste était implanté en ces années, la réalité est bien différente, car son application (programme maoïste) demeure le résultat d'un compromis avec les modérés.

De 1969 à 1976, le pays est relativement stable mais on assiste à plusieurs tentatives de la gauche maoïste pour relancer la révolution, notamment lors de la campagne contre Lin Biao et Confucius en 1973 et lors de la deuxième destitution de Deng Xiaoping⁸ en 1976. Mais quelques mois après la mort de Mao, le dernier bastion du maoïsme, celui que l'on a désignés sous l'appellation de la bande des quatre, tombe au profit d'une collaboration de Hua Guofeng, successeur désigné par Mao avec les dirigeants modérés.

⁶ Eberhard Sandschneider, « La Révolution culturelle et les crises de successions (1966-1976) », dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jürgen Domes (dir.), *La Chine aux 20^e siècle : de 1949 à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1990, p. 61.

⁷ *Ibid.*, p. 66.

On recense dans l'historiographie occidentale, trois conceptions de la Révolution culturelle chinoise. Il y a premièrement, la représentation de la gauche, surtout française, des années 1960-1970. Pour ces intellectuels marqués par la rupture sino-soviétique du début des années 1960, la Chine représente le bastion du marxisme authentique. Avec sa Révolution culturelle, elle relance le mouvement ouvrier international par l'adoption d'un programme original qui contraste avec l'attitude de l'U.R.S.S.. C'est la vision qu'exprime Jean Daubier dans son *Histoire de la Révolution culturelle prolétarienne chinoise*. Pour lui, cette révolution a une portée universelle car « les problèmes qu'elle a résolus ne sont pas propres à la Chine. Ce sont ceux du mouvement ouvrier contemporain ». Par son programme, la Révolution culturelle est, selon lui, un défi aux conceptions bourgeoises : la société de consommation, le culte de l'argent, l'étatisme et l'individualisme.⁹

À l'encontre de cette conception de gauche se trouve la position la plus largement répandue chez les historiens, à savoir que la Révolution culturelle a été l'instrument de la reconquête du pouvoir que Mao avait perdu aux termes de l'échec du Grand bond en avant. Selon cette conception, la Révolution culturelle se situe dans une suite logique qui caractérise les régimes totalitaires, soit l'affrontement entre cliques de dirigeants qui se disputent l'hégémonie au sein de la direction du Parti. Dans le cas de la Chine, il s'agit de combats entre la clique maoïste (radicale) et les modérés rassemblés autour de Liu Shaoqi. En déclenchant la Révolution culturelle, Mao aurait utilisé les masses pour porter le coup final à ses adversaires. Cette initiative aurait été grandement facilitée, selon le sinologue John K. Fairbank,

⁹ Deng Xiaoping qui sera président de la Chine dès la fin des années 1970 est l'un des dirigeants chinois les plus éprouvés par la Révolution culturelle. Destitué à la fin des années 1960, il est rétabli en 1975 puis de nouveau destitué en 1976. Il est finalement rétabli dans ses fonctions en 1977.

par le prestige dont jouissait Mao, du fait de la double carrière qu'il menait en tant que chef rebelle et empereur moderne.¹⁰

Entre ces deux positions existe une approche médiane à l'effet que la Révolution culturelle représente bel et bien l'instrument de reconquête du pouvoir de Mao mais, par la nature des problèmes que le programme maoïste dénonçait, elle constitue également l'expression tangible des difficultés qui accablaient le régime. Par contre, pour Lucien Bianco, bien que l'initiative se justifie d'un point de vue marxiste, elle venait tout de même à l'encontre des véritables fondements de la Révolution chinoise. Il évoque ainsi l'idée d'un malentendu concernant la véritable nature de la Révolution chinoise. En effet, bien qu'elle ait été menée dans sa phase ultime par un Parti communiste, il considère que la Révolution chinoise est avant tout nationaliste.¹¹ De cette manière, la Révolution culturelle ne serait que la poursuite du malentendu initial, à savoir qu'on ait voulu aller au-delà du fondement nationaliste de la révolution pour développer le communisme à l'image du romantisme révolutionnaire de Mao.

Mais où se situe la perspective proprement québécoise de la Révolution culturelle chinoise? Ou plutôt, comment des journalistes et des intellectuels québécois se sont représenté le communisme chinois à cette époque trouble de l'histoire de la Chine?

⁹ Jean Daubier, *Histoire de la révolution culturelle prolétarienne en Chine*, Paris, Maspero, 1971 pp. 9-11.

¹⁰ John King Fairbank, *La Grande Révolution Chinoise (1800-1989)*, Paris, Champs-Flammarion, 1989, p. 446.

¹¹ M. Bianco considère que les révolutionnaires chinois ont tous adopté le combat nationaliste. Celui-ci était dicté par le statut de semi-colonie qui affligeait la Chine depuis le 19^e siècle alors que les

Nous partons de l'hypothèse générale que la Chine de la Révolution culturelle a pu jouer un rôle (mineur, mais quand même significatif) dans les débats politiques qui ont marqué le Québec dans les années 1960 et 1970. Nous voulons nous interroger sur les images de la Chine qui ont été véhiculées par des journalistes et des intellectuels québécois et savoir comment ces images s'insèrent dans l'évolution de l'idéologie québécoise de l'époque. Nous considérons, les idéologies dans un sens large, comme étant « l'ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe ». ¹² Il s'agit donc de nous interroger non seulement sur les images qu'ils véhiculent de la Chine mais également sur l'utilisation qu'ils font des événements. Par utilisation, nous entendons que ces journalistes et intellectuels sont animés par des idéologies qui leur sont propres et qu'elles influencent leurs écrits. Nous faisons également une distinction entre l'utilisation explicite de ce qui se passe en Chine en vue de promouvoir une idée, et l'utilisation implicite qui peut être perçue indirectement dans leur représentation de la Chine.

La représentation comporte donc pour nous deux volets. Le premier est relié à l'objet qui est perçu (la Chine). Le deuxième concerne celui qui perçoit (le journaliste et l'intellectuel québécois). Notre regard porte sur la représentation de la Chine mais encore faut-il préciser quel aspect de celle-ci voulons-nous aborder. La Chine est marquée à cette époque par la Révolution culturelle qui est en soi un mouvement populaire, politique et idéologique. Un mouvement populaire parce qu'elle donne lieu à des manifestations de masses. Un mouvement politique parce qu'elle provoque une restructuration dans les organes dirigeants du Parti communiste

impérialistes violaient sa souveraineté en lui imposant des traités inégaux. Voir Lucien Bianco, *La Chine*, Paris, Flammarion-Dominos, 1994, pp. 80-90.

(destitution de dirigeants, comité révolutionnaire). Et un mouvement idéologique, car elle concourt à la promotion du maoïsme. Dans notre étude, nous nous intéressons principalement aux représentations relatives à la théorie communiste mais plus généralement à la pratique du communisme en Chine. Il s'agit donc de traiter l'idéologie mais également des caractéristiques de son application et de ses impacts socio-économique et politique.

Les journalistes et les intellectuels québécois qui posent l'action de se représenter la Chine le font selon des référents sociaux, culturels et idéologiques qui leur sont propres. Dans le cadre de notre analyse, il nous était impossible de cerner les prédispositions individuelles de chacun de ceux-ci. Nous avons plutôt décidé de les situer en rapport avec la société québécoise dans laquelle ils évoluent, mais également, selon le journal dans lequel ils écrivent.

Pour mener à bien notre recherche, nous sollicitons principalement les médias écrits du Québec. Précisément, nous analyserons les articles traitant de la Chine dans deux quotidiens montréalais, soit *La Presse* et *Le Devoir*. Nous examinerons également les revues de deux groupes communistes maoïstes du Québec, *En Lutte !* et *La Forge*, qui ont œuvré au cours des années 1970. Notre cadre chronologique est celui de la Révolution culturelle chinoise allant de 1966 à 1976. Cependant, nous poursuivrons notre analyse des deux revues maoïstes jusqu'en 1978 pour scruter leurs opinions envers la restructuration du communisme chinois suite à la mort de Mao et lors de la rupture sino-albanaise. Ces événements

¹² « Le Nouveau Petit Robert », Paris, Dictionnaire le Robert, 2000, p. 1258.

provoquent une désaffection du groupe *En Lutte!* envers la nouvelle direction chinoise.

Notre analyse comporte deux volets en regard du type de source utilisée. En effet, il est bien évident que le contenu de journaux populaires tels que *La Presse* et *Le Devoir* soit différent de journaux comme *En Lutte!* et *La Forge* qui sont destinés à la propagande idéologique. La méthode d'analyse est également différente. En effet, les représentations qui se dégagent dans des journaux populaires se font généralement en regard à un événement précis. Nous avons donc situé la représentation du *Devoir* et de *La Presse* en trois périodes qui selon nous témoignent le mieux de l'évolution de leurs discours. Ainsi, nous évaluerons leurs représentations des mouvements de masses qui caractérisent le début de la Révolution culturelle (1966-1969). Nous porterons ensuite un regard sur les rencontres entre le Canada et la Chine qui donnent lieu à un autre type de représentation, car les journalistes sont amenés à relever *de visu* la pratique du communisme en Chine. Enfin, notre regard portera sur les bilans que suscite la mort de dirigeants d'envergure comme Zhou Enlai et Mao Zedong. En ce qui a trait à la représentation des revues maoïstes que sont *En Lutte!* et *La Forge*, elle suppose une adhésion idéologique préalable à l'idéologie de Mao. Il s'agira donc pour nous de cerner la nature de cette adhésion tout en relevant les disparités qui caractérisent la représentation des deux revues. (voir annexe méthodologique).

Nous aurions aimé employer des techniques d'analyse de contenu mais les sources s'y prêtaient peu. Nous avons donc choisi de procéder en utilisant l'approche traditionnelle des historiens qui consiste à relever de manière empirique

les attitudes qui caractérisent leurs représentations à l'égard de la pratique du communisme en Chine. Alex Mucchielli définit ainsi les attitudes :

Le terme attitude est utilisé désormais pour désigner un état d'esprit, une prédisposition générale psychologique envers quelque chose, prédisposition qui oriente dans un certain sens toutes les interactions avec l'objet en question. [...] Une attitude est donc une orientation générale de la manière d'être face à certains éléments du monde.¹³

Il s'agit donc pour nous dans un premier temps de relever les représentations sur différents aspects du communisme chinois pour ensuite y déceler les attitudes s'y rattachant et cerner les traits idéologiques qui s'en dégagent.

Puisque l'objet de notre mémoire est de cerner la représentation mais aussi l'utilisation de la Chine faite par des journalistes québécois, nous nous attarderons dans un premier chapitre à traiter des différents courants idéologiques qui émergent de la société québécoise durant la Révolution tranquille. Plus précisément, nous aborderons les différents thèmes qui font partie intégrante du discours des acteurs de la Révolution tranquille et parmi les courants dits progressistes, tels qu'on les retrouve chez la gauche radicale, les groupes populaires et le mouvement syndical. Il y sera également question dans ce chapitre, de l'image flottante que la Chine a pu incarner en Occident au cours du XX^e siècle, et aussi de la vision de missionnaires québécois qui ont œuvré en Chine et celle de *Deux innocents* qui ont visité la Chine à la fin des années 1950. Nous traiterons ensuite du *Devoir* et de *La Presse* qui feront l'objet des chapitres 2 et 3 du présent mémoire. Nous porterons, dans leur cas, une attention particulière aux éditoriaux et aux articles d'opinions. Enfin, le dernier chapitre sera consacré aux deux revues maoïstes, *En Lutte !* et *La Forge*, pour qui la

¹³ Alex Mucchielli, *Les mentalités : compréhension et analyse*, Paris, ESF, 1984, p. 56.

Chine représente un modèle stratégique de mobilisation servant leurs idéaux révolutionnaires.

Chapitre I

LE QUÉBEC IDÉOLOGIQUE DES ANNÉES 1960 ET 1970 ET LA CHINE DANS L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL

« Une perception porte l’empreinte de celui qui la perçoit »¹. Cette phrase de Jacques Langlais résume très bien l’esprit dans lequel s’oriente notre mémoire. En effet, l’objet principal de notre analyse est de recueillir les représentations que certains journalistes québécois ont faites de la Chine pendant la Révolution culturelle. Par contre, ce type d’étude ne saurait être complète en se limitant à cette seule activité. Car rendre compte d’une représentation reste stérile si on ne se réfère pas au contexte dans lequel elle émerge.

Notre analyse exige donc une compréhension du Québec idéologique des années 1960 et 1970. En ces années, le Québec a ceci de particulier qu’il évolue au rythme des transformations imputées à la Révolution tranquille. Nous examinerons quels courants idéologiques prédominent à cette époque. Nous étudierons également la société civile en concentrant notre analyse sur les idéologies des courants dits « progressistes », les groupes populaires et les grandes centrales syndicales. Enfin, pour cerner plus précisément l’objet de notre recherche, nous examinerons l’image générale qu’a pu représenter la Chine pour le monde occidental au XXe siècle. Nous nous référerons particulièrement à l’étude de l’historien Jonathan D. Spence qui porte sur la Chine dans l’imaginaire occidental.² Il nous sera ensuite plus aisé de

¹ Jacques Langlais, *Les jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1979, p. 7.

² Jonathan D. Spence, *La Chine imaginaire. Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 2000.

situer la perspective proprement québécoise en explorant la vision des missionnaires jésuites³ et celle qui se dégage du livre de Pierre E. Trudeau et Jacques Hébert *Deux innocents en Chine rouge*.⁴

La Révolution tranquille

Dès le milieu des années 1960, des intellectuels québécois commencent à s'approprier l'expression « Quiet revolution » d'un journaliste du *Globe and Mail*. Ils ont par la suite mythifié cette période en la présentant comme l'avènement du Québec moderne. Cette vision véhiculait l'idée de rupture avec un conservatisme social et politique incarné respectivement par le traditionalisme clérical et les agissements du régime de Maurice Duplessis. Elle attribuait une signification « révolutionnaire » aux transformations qui s'amorçaient à partir de l'élection du Parti libéral en 1960.

Par la suite, des travaux ont tenté de démythifier la Révolution tranquille et ont relativisé cette idée de rupture. Grâce à une meilleure connaissance de l'histoire du Québec depuis le XIX^e siècle, ils font valoir que le Québec a suivi un développement comparable aux autres sociétés occidentales industrielles. Le collectif Durocher, Linteau, Robert et Ricard, parle ainsi de cette période en tant qu'actualisation et surtout, accélération de la modernisation et de rattrapage du

³ Jacques Langlais, *Les Jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979.

⁴ Jacques Hébert et Pierre E. Trudeau, *Deux innocents en Chine rouge*. Montréal, Éditions de l'Homme, 1961.

développement qui avait été freiné par le gouvernement Duplessis.⁵ Il n'y a donc pas de rupture dans la mesure où les réformes effectuées durant ces années sont « l'aboutissement ou l'accélération de processus en marche depuis longtemps ».⁶

Il existe un consensus chez les auteurs autour de la notion de changement. Tous sont en effet d'accord pour le souligner, mais divergent en ce qui concerne le degré, la positivité, la négativité ou la nature de celui-ci. Certains insistent sur les changements d'ordre politique. L'élection des libéraux le 22 juin 1960 marquerait le début d'une mutation profonde dans les mœurs politiques (démocratisation, étatisation, néo-libéralisme, néo-nationalisme). D'autres insistent sur le fait que les transformations relèveraient plus de l'ordre des valeurs et des mentalités. À ce sujet, Réjean Pelletier écrit : « En somme, les changements de nature institutionnelle et structurelle des années soixante au Québec ne seraient que les symptômes de transformations plus fondamentales sur le plan des valeurs collectives ».⁷ Elles seraient dues au processus de sécularisation qui anime la société québécoise. Pour notre part, nous préférons le compromis, en ce sens que nous considérons que la nature des transformations engendrées pendant cette période relève autant des mentalités que strictement du politique.

Au niveau de l'idéologie, la Révolution tranquille est marquée par l'avènement d'intellectuels inspirés par les valeurs néo-libérales de l'époque. Depuis le « renouveau religieux » du milieu du 19^e siècle, le Québec était fortement marqué

⁵ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain : le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal Compact, 1989, p. 422.

⁶ *Ibid.*, p. 809.

⁷ Réjean Pelletier, « La Révolution tranquille » dans Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, p. 621.

par les valeurs conservatrices issues de la pensée de l'Église catholique et à partir de la grande crise des années 1930, elle dénonçait le communisme et les abus du capitalisme et faisait la promotion des valeurs rurales⁸ et du corporatisme.⁹ Les nouvelles élites libérales qui s'affirment au début des années 1960 sont poussées par le développement industriel d'après guerre et imprégnées de valeurs libérales comme l'indique l'historien Jacques Rouillard :

Ce courant manifeste toujours un attachement indéfectible aux valeurs fondamentales du libéralisme, soit la liberté individuelle, le droit à la propriété privée et le système démocratique de gouvernement. Imprégnés par une vision optimiste et matérialiste du monde, les penseurs libéraux croient au progrès de l'humanité grâce en particulier au développement économique.¹⁰

Elles sont porteuses aussi de l'idée d'un rôle accru de l'État tel que le suggérait l'économiste John Maynard Keynes. Les années 1960 marquent un changement dans les valeurs qui se traduit par un recul de l'influence de l'Église et la sécularisation de la société québécoise.

L'arrivée des libéraux au pouvoir suscite un grand enthousiasme chez l'intelligentsia québécoise qui a combattu le duplessisme. Léon Dion s'exprime ainsi quand il évoque la victoire libérale du 22 juin 1960 :

Les intellectuels et les libéraux que nous étions célébrèrent la victoire comme une délivrance. Nous fêtions non seulement la défaite d'un parti, mais la fin d'un régime que nous stigmatisions : le cléricisme dogmatique, la politique despotique et le nationalisme traditionnel.¹¹

Ces intellectuels ont l'impression de vivre l'avènement d'un nouveau régime. Le programme de « L'équipe du tonnerre » de Jean Lesage contenait près d'une décennie de leurs revendications. Le gouvernement libéral était porteur de valeurs

⁸ En opposition aux valeurs urbaines (culture populaire) jugées néfastes pour l'individu. L'Église valorisait d'ailleurs le travail rural plus enclin à développer les qualités morales de l'homme.

⁹ Jacques Rouillard, *La Révolution tranquille. Origine et signification*, Inédit, p. 4.

¹⁰ *Ibid.*, p. 6.

¹¹ Léon Dion, *La révolution déroutée (1960-1976)*, Montréal, Boréal, 1998, p. 37.

néo-libérales (keynésiennes) telles qu'elles inspiraient les gouvernements d'une majorité de pays occidentaux et des provinces canadiennes. Elles favorisaient l'interventionnisme de l'État en vue de la régularisation du développement économique et l'adoption de politiques sociales destinées à protéger les individus et de ce fait stimuler la consommation.¹²

Alors que le régime Duplessis privilégiait un rôle limité de l'État, laissant le développement social au bénéfice du secteur privé (en grande partie à l'Église) et misant sur la libre entreprise et les lois du marché, les nouvelles élites prônent un État québécois fort et interventionniste autant dans l'économie qu'au niveau social. C'est pourquoi, le début des années 1960 est marqué par des réformes d'envergure dans à peu près tous les domaines de la société. La création de nouveaux ministères témoigne des transformations qui s'exercent : ministère des Affaires culturelles (1961), du Revenu (1961), des Affaires fédérales-provinciales (1961), de l'Éducation (1964), de l'Immigration (1968), des Institutions financières et coopératives (1968), de la Fonction publique (1969) et des Communications (1969).¹³

Les années 1960 sont par ailleurs marquées par une série de réformes visant à promouvoir l'État-providence chargé du bien-être de la population, notamment par l'élargissement des politiques sociales. Au niveau de la santé, on adopte un programme public d'assurance hospitalisation en 1961 qui rend les soins hospitaliers accessibles à l'ensemble de la population. Puis en 1970, c'est l'adoption du programme d'assurance-santé qui donne accès à l'ensemble des services de soins de santé (cliniques, soins à domicile, CLSC). Dans le domaine de l'éducation, l'État est

¹² Jacques Rouillard, *La Révolution tranquille...*, p. 6

amené à jouer un rôle croissant, remplaçant à ce titre l'Église catholique. La création du ministère de l'Éducation en 1964 fait de l'État, le principal responsable de l'instruction publique quoique la confessionnalité reste tout de même assurée dans les écoles et les commissions scolaires. Dans la deuxième moitié des années 1960, sont créés l'Université du Québec et les CEGEPS (Collèges d'enseignement général et professionnel) destinés à remplacer les collèges classiques. Ces réformes ont pour effet d'augmenter considérablement l'accessibilité et donc les effectifs étudiants.

Ces réformes s'inscrivent dans une perspective générale de modernisation de l'État et à des fins de développement économique concret qui visent trois objectifs. Le premier, nous l'avons vu, est d'accroître le rôle de l'État. Le deuxième vise à transformer le secteur industriel en aidant les entreprises en place et en favorisant l'émergence d'autres secteurs d'activités. Et finalement, on vise à améliorer la place des Canadiens français dans l'économie québécoise. C'est dans cette perspective que sont réalisés des projets d'envergure comme la création d'Hydro-Québec en 1962, dans laquelle on projetait l'image d'une véritable prise en main par les francophones des leviers de leur développement. Ou encore, c'est dans cette perspective de modernisation que s'inscrit la création de la Société générale de financement en 1962, destinée au développement et au regroupement d'entreprises ainsi que la création de la Caisse de dépôts et placements en 1964, qui gère les fonds de la Régie des rentes et de différentes régies du gouvernement.

¹³ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec contemporain...*, p. 690.

Sur ce néo-libéralisme qui inspire la Révolution tranquille se greffe aussi un néo-nationalisme qui succède au nationalisme traditionnel qui visait la protection et la survivance de la race canadienne française dans l'océan anglais qu'est l'Amérique. Ce nationalisme était donc ethnique, défensif, essentiellement véhiculé par l'élite cléricale et la bourgeoisie traditionnelle. Ses détracteurs (certains membres de l'élite libérale) lui reprochaient essentiellement son traditionalisme et son chauvinisme qui avait pour effet de replier les Québécois francophones sur eux-mêmes. Le nouveau nationalisme proposé par les élites des années 1960 s'oppose à ce traditionalisme et vient légitimer l'extension que l'on veut donner à l'État québécois. Il n'est donc plus défini à partir du Canada français mais plutôt dans l'optique québécoise. C'est véritablement une nouvelle définition du « nous » collectif qui s'opère et celui-ci est essentiellement québécois.¹⁴ Bien qu'il ait encore comme objectif d'assurer la survivance des francophones, il se veut positif, offensif et revendicateur et vise l'affirmation d'un Québec interventionniste.¹⁵ Selon Jacques Rouillard, ce nouveau nationalisme serait fortement lié à l'idéologie néo-libérale de l'époque dans la mesure où les valeurs matérialistes constitueraient un leitmotiv du désir d'accroître la possession de richesses individuelles et collectives. Cette tendance serait amplifiée par le sentiment d'infériorité économique qui animait alors les Franco-Québécois. Pour en sortir, l'État du Québec était appelé à jouer un rôle déterminant dans le développement social et économique des Québécois francophones, ce qui a pour

¹⁴ Réjean Pelletier, « La Révolution tranquille », p. 620.

¹⁵ Louis Balthazar, « L'évolution du nationalisme québécois » dans Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, p. 648-649.

effet de nourrir le nationalisme québécois dans la mesure où plusieurs s'identifieront dorénavant à l'État québécois pour soutenir leurs revendications.¹⁶

À l'appui des réformes de la Révolution tranquille, une nouvelle classe dirigeante fait son apparition, venant remplacer les élites traditionnelles déclassées.¹⁷ Ces nouvelles élites sont constituées de technocrates, de gestionnaires, d'intellectuels dont l'action favorise le développement d'une bourgeoisie francophone. De plus, il n'y a pas qu'au niveau des élites que le paysage change. La société québécoise, comme beaucoup d'autres sociétés, est marquée par le phénomène de la jeunesse. Les années 1960-1970 sont en effet celles du passage des *baby boomers* à l'âge adulte. Bien que de tout temps la jeunesse a été source de contestations, ces années ont ceci de particulier que les jeunes forment un groupe quantitativement important dans la pyramide des âges. Elle va marquer l'époque dans à peu près tous les secteurs de la société québécoise en organisant, par exemple, des syndicats étudiants ou en œuvrant dans des groupes contestataires.

Bien qu'une large portion des élites soit acquise aux objectifs de la Révolution tranquille de 1960 à 1965, il n'en va pas de même pendant la période 1965 à 1976 qui est imprégnée de dissension et de radicalisme.¹⁸ En effet, si le rattrapage effectué au début des années 1960 met le Québec à l'heure du néo-libéralisme en vogue en Occident, il a également pour effet d'actualiser la contestation en soumettant les Québécois aux courants idéologiques influents de

¹⁶ Jacques Rouillard explique que le sentiment d'infériorité des Québécois se trouvait justifié par la Commission Laurendeau-Dunton qui mentionnait que le revenu des Canadiens français était de 35% inférieur à celui des Canadiens anglais. Voir Jacques Rouillard, *La Révolution tranquille...*, p. 13.

¹⁷ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec...*, p. 557.

l'époque. De cette manière, le contexte de la Révolution tranquille favorise « l'éclosion de multiples courants de pensée et en particulier, l'expression d'idées politiques progressistes »¹⁹. Et, comme nous le verrons, c'est dans ce contexte que prend forme le radicalisme idéologique des années 1960-1970 qui s'exprime tant sur les questions sociales que sur la question nationale.

Les courants idéologiques au Québec (1960-1970)

Le contexte de la Révolution tranquille a donc ceci de particulier qu'à l'exemple des transformations politiques s'opèrent dans la société civile des changements de valeurs et l'apparition d'idéologies diverses. Ce contexte a eu pour effet de favoriser l'émergence d'une pluralité de groupes ou de courants « radicaux » qui, soit par souci d'inciter la classe dirigeante à aller plus loin dans les réformes ou par désir de renverser l'ordre établi, revendiquent des changements sociaux, économiques et politiques plus profonds. Ainsi, le néo-nationalisme québécois trouve son expression radicale dans l'indépendantisme du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN). De la même façon, sur le plan social, certains groupes tendent à revendiquer plus de droits pour la communauté en remettant en cause le système capitaliste et en mettant de l'avant les principes marxistes.

Si l'indépendantisme des années 1960 est redevable au néo-nationalisme, il est tout aussi influencé par les théories de la décolonisation du Tiers Monde en vogue

¹⁸ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Histoire du Québec...*, p. 674.

dans les années 1960 et dont les principaux théoriciens sont Jacques Berque, Albert Memmi et Franz Fanon. Ces théories, qui rendent compte, entre autres, du sort de l'Afrique du Nord et de l'Afrique noire, estiment que la colonisation a pour effet de provoquer une déshumanisation des peuples colonisés. En somme, le colonisé se trouverait dépossédé de son humanité propre et adopterait une attitude de soumission et d'identification culturelle face au colonisateur.

S'inspirant des théories de la décolonisation, le Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) considère que le peuple québécois est colonisé et privilégie l'indépendance de l'État québécois. Fondé en 1960, le RIN devient parti politique en 1963. Par contre, il ne se conforme pas à la pratique traditionnelle des partis politiques car il organise des manifestations de rues, distribue des tracts, s'appuie sur le bénévolat et est financé par ses membres de sorte qu'il s'apparente plus à un groupe de pression.²⁰ Son idéologie pose comme constat premier que les Québécois francophones sont étrangers dans leur propre pays. Dominés économiquement par les Américains et les Canadiens anglais, ils font face à l'assimilation et à une « minorisation » sur le plan culturel.²¹

C'est également dans les perspectives de la décolonisation que se situe le discours de la revue de gauche *Parti pris*. Fondée par Paul Chamberland, Pierre Maheu, André Brochu, André Major et Jean-Marc Pottle, elle a une grande influence dans les années 1960. Son objectif fondamental est de « démystifier les structures de

¹⁹ Lucille Beaudry, « Le marxisme au Québec : une hégémonie intellectuelle en mutation (1960-1980) », dans Lucille Beaudry (dir.), *Un siècle de marxisme*, Sillery, Presse de l'Université du Québec, 1990, p. 259.

²⁰ Denis Monière, *Le développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1977, p. 334-335.

²¹ *Ibid.*, p. 335.

l'ordre régnant en vue de favoriser leur destruction et exprimer la révolution dans ses diverses phases depuis la prise de conscience jusqu'à l'accomplissement »²². Comme le RIN, la revue est grandement influencée par les théories de la décolonisation de l'Afrique. Pour le politicologue André Bélanger, ce courant de pensée émerge au Québec à un moment où les anciennes composantes sociales ont volé en éclats et la réflexion de la revue est orientée dans une perspective d'absence d'identité (aliénation).²³ En mettant de l'avant l'idée de traumatisme engendrée par la conquête de 1760²⁴, ils estiment que se dessinent des rapports entre minoritaires et majoritaires au Canada. Ils insistent alors sur le conflit entre francophones et anglophones, ces derniers opprimant le peuple québécois. Il est alors nécessaire que les Québécois rompent avec la nation « canadienne », qu'ils parviennent à la libération nationale, étape première à l'élaboration d'un Québec socialiste et laïque.²⁵ Et considérant cet impératif, ils développent l'idée de l'appui tactique à la bourgeoisie qui milite pour l'indépendance nationale. Ils font donc la promotion d'un appui à tous les organismes (syndicats, partis politiques) qui militent pour l'indépendance du Québec.

Le Front de Libération du Québec (FLQ) s'inspire également des théories de la décolonisation pour légitimer son action. Par contre, ses membres dénoncent la bourgeoisie dont les intérêts sont hostiles à ceux des travailleurs québécois. La revue *Révolution québécoise* prend une orientation identique.

²² Roch Denis et Luc Racine, « La conjoncture politique québécoise depuis 1960 », dans Gérard Boismenu, Laurent Mailhot et Jacques Rouillard, *Le Québec en texte 1940-1980*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 453.

²³ André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*, Montréal, Hurtubise-HMH, 1977, p. 175.

Parmi les mouvements de gauche au Québec dans les années 1960 apparaît également un phénomène nouveau, celui des groupes populaires. À Montréal, ils veulent répondre aux besoins de la communauté face à une administration municipale qui semble ne rien faire pour régler les problèmes sociaux dans les quartiers défavorisés. Comme le notent Pierre Hamel et Jean-François Léonard, c'est dans une optique de collaboration avec les différents paliers de gouvernement que se définit dans un premier temps l'action de ces groupes.²⁶ Les fonctionnaires gouvernementaux voyaient d'ailleurs dans ceux-ci la possibilité d'identifier les problèmes en vue de l'implantation de politiques sociales efficaces. Dans la deuxième moitié des années 1960, l'attitude de ces groupes change et devient de plus en plus revendicatrice. Plutôt que de collaborer avec les instances gouvernementales, ils dénoncent les solutions étatiques aux problèmes sociaux. Cette évolution s'effectue au moment où plusieurs groupes se radicalisent dans la société québécoise.

Pour Léon Dion, ce changement est la conséquence du ralentissement de la Révolution tranquille. Le freinage des réformes gouvernementales aurait provoqué chez certains acteurs sociaux, une perte de confiance envers le gouvernement.²⁷ Roch Denis et Luc Racine évoquent une étape de consolidation de la nouvelle bourgeoisie maintenant bien établie au pouvoir et qui a tendance à bloquer les réformes.²⁸ Jacques Rouillard, traitant des syndicats, évoque lui aussi ce ralentissement des réformes dans le Québec de la fin des années 1960 quand il écrit : « La radicalisation du syndicalisme québécois qui se manifeste à la CSN dès 1966 et

²⁴ Cette idée de traumatisme de la mémoire collective engendrée par la conquête anglaise de 1760 est véhiculée par l'école historique de Montréal.

²⁵ André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes...*, p. 453.

²⁶ Pierre Hamel et Jean-François Léonard, « Les groupes populaires dans la dynamique socio-politique québécoise » dans Gérard Boismenu, Laurent Mailhot et Jacques Rouillard, *Le Québec en texte 1940-1980*, Montréal, Boréal Express, 1980, p.466.

chez les deux autres centrales à partir de 1970 est largement le fruit des espoirs que la Révolution tranquille a, à la fois, faits naître et rapidement déçus. »²⁹

En fait, c'est dans une perspective de politisation de l'action que se radicalise le discours des centrales syndicales à cette époque. Adoptant une vision marxisante, ces dernières critiquent vigoureusement le système capitaliste tel qu'il se pratique au Québec. Ainsi, la CSN (Confédération des syndicats nationaux), qualifiant son action de syndicalisme de combat, publie au début des années 1970 deux documents critiques du capitalisme : *Ne comptons que sur nos propres moyens* et *Il n'y a plus d'avenir pour le Québec dans le système économique actuel*. La CEQ (Centrale des enseignants du Québec) lui emboîte également le pas avec la publication de *L'école au service de la Classe Dominante* et *Pour une journée d'école au service de la classe ouvrière*.³⁰ Même la FTQ (Fédération des travailleurs du Québec) radicalise son discours social démocrate en publiant *L'État rouage de notre exploitation*, texte dans lequel elle s'en prend au système capitaliste qui « oppresse » la classe ouvrière. Elle y dénonce également la mainmise du pouvoir économique sur le politique.³¹

Chez les groupes populaires, la radicalisation se traduit également par une politisation croissante. Alors, émergent dans les quartiers, des cliniques populaires (juridiques, de santé, de services alimentaires) et se développent également des Comités d'action politique (CAP). Ces comités vont fonder le Front d'Action Politique (FRAP) qui présente des candidats aux élections municipales montréalaises

²⁷ Léon Dion, *La révolution déroutée...*, p. 65.

²⁸ Roch Denis et Luc Racine, « La conjoncture... », p. 455.

²⁹ Jacques Rouillard, *Histoire du syndicalisme au Québec. Des origines à nos jours*, Montréal, Boréal, 1989, p. 287-288.

³⁰ *Ibid.*, p. 363.

³¹ *Ibid.*, p. 322.

de 1970. Plusieurs adoptent une orientation marxiste dont le CAP St-Jacques qui se rallie aux idées maoïstes.

Alors qu'au début des années 1960, il y avait une forte tendance chez les organisations de gauche radicale à lier le combat des travailleurs québécois à l'optique de l'indépendance nationale, dans les années 1970 on vise plutôt à défendre les intérêts du prolétariat en premier lieu. L'historienne Lucille Beaudry écrit : « À la faveur de la lutte pour le socialisme et de la recherche des intérêts stratégiques du prolétariat, s'estompe la prédominance de la question nationale et s'affirme progressivement l'obsession de la question du Parti »³². Le débat se situe alors au niveau du degré d'intégration du mouvement ouvrier dans le développement révolutionnaire. Certains sont partisans de l'initiative de l'avant-garde éducatrice du prolétariat qui privilégie une certaine distance entre les intellectuels et le mouvement ouvrier. D'autres préfèrent la voie de l'agitation propagande par les intellectuels au sein du mouvement ouvrier. C'est ainsi que, vers la fin des années 1960 et tout au cours des années 1970, certains groupes de gauche prennent une orientation fortement marxiste et se distancient du nationalisme. L'essentiel de cette nouvelle orientation se trouve, selon Pierre Milot, résumé dans le document intitulé *Pour le Parti prolétarien* où on dénonce le réformisme nationaliste tant dans ses formes « péquistes » que dans celles d'autres organisations populaires ou syndicales. On prend également position, dans ce document, pour une implantation des intellectuels dans le milieu ouvrier.³³

³² Lucille Beaudry, « Le marxisme au Québec... », p. 262.

³³ Pierre Milot, « Généalogie du discours et des pratiques marxistes-léninistes au Québec » dans Jacques Pelletier (dir). *L'Avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec*, UQAM, 1986, p.22

Parmi les groupes de gauche au Québec, l'emprise du marxisme-léninisme dans son interprétation maoïste se fait de plus en plus sentir dans les années 1970.³⁴ Les groupes intellectuels qui œuvrent dans les revues de gauche à cette époque sont sommés de se positionner face à cette idéologie et invités à rallier la cause révolutionnaire.³⁵ Les deux groupes marxistes-léninistes les plus influents sont la *Ligue communiste (M.-L.) du Canada* qui publie le journal *La Forge* (1975) et le groupe *En Lutte!* (1973). Ils sont fortement pro-chinois et vouent une admiration à la pensée de Mao Zedong.

Les groupes marxistes-léninistes font de la question nationale un débat secondaire projetant de l'avant la contradiction principale de la lutte des classes.³⁶ Pierre Milot situe le positionnement des groupes maoïstes envers la question nationale québécoise dans la perspective de la théorie des « trois mondes » mentionnée en 1974 par Deng Xiaoping dans un discours prononcé à l'ONU. Ainsi, pour les dirigeants chinois, le monde se divise en trois parties : le premier monde constitué des grandes puissances impérialistes (États-Unis et U.R.S.S.), le second monde constitué des pays industrialisés (Japon, France, Canada...) et les pays « sous-développés » constituant le Tiers-Monde. Selon cette logique, les groupes révolutionnaires du Québec sont amenés à unir leur force avec ceux du reste du Canada pour lutter contre l'impérialisme des États-Unis et de l'U.R.S.S.. La

³⁴ *Ibid.*, p.17-18.

³⁵ Lucille Beaudry, « Le marxisme au Québec... », p. 265.

³⁶ Lucille Beaudry, « Le changement idéologique des courants progressistes au Québec. Une forme de participation à la crise du marxisme (1960-1980) », dans Gérard Bernier et Gérard Boismenu (dir.), *Crise économique, transformations politiques et changements idéologiques*, Montréal, ACFAS, 1983, p. 462.

question nationale est de ce fait rejetée par les groupes maoïstes québécois car elle favorise la division des forces révolutionnaires.³⁷

Mais d'où vient cet attrait du communisme chinois chez certains intellectuels québécois? Dans un premier temps, nous serions enclin à évoquer la fascination que peuvent provoquer les turbulences de la Révolution culturelle avec ses incroyables mouvements de masse. Mais ceci ne saurait expliquer l'adhésion idéologique au maoïsme. Il apparaît plutôt que le schisme sino-soviétique et la propagande chinoise ont eu pour effet de faire de la Chine le pays reflétant davantage le marxisme authentique. La Révolution culturelle chinoise donnerait alors, aux yeux de certains groupes de gauche, un nouveau souffle au mouvement révolutionnaire mondial. Mais avant d'élaborer plus longuement les fondements du maoïsme occidental, et puisque notre analyse ne touche pas seulement la représentation de la Chine chez les groupes radicaux mais inclut également des journaux à grand tirage du Québec (*La Presse* et *Le Devoir*), nous avons cru qu'il serait intéressant de nous interroger sur l'image générale que la Chine a pu incarner en Occident et au Québec.

³⁷ Pierre Milot, « Généalogie du discours... », p. 27.

La Chine dans l'imaginaire occidental et québécois

Il est difficile de cerner l'image qu'a pu représenter la Chine pour les québécois avant la Révolution tranquille. Puisque les missionnaires semblent avoir été les seuls à avoir eu un contact direct avec la population chinoise et que l'enseignement au Québec était largement dispensé par des religieux et religieuses, nous croyons que la perception des intellectuels peut être influencée, à un certain degré, par la vision des missionnaires québécois qui ont œuvré en Chine. Par contre, avant d'évoquer leur représentation, et par souci de la situer par rapport à d'autres conceptions, nous aborderons la question dans un contexte plus large qui correspond à la vision occidentale de la Chine.

La Chine a inspiré en Occident, soit l'amour, soit la haine et ce, depuis très longtemps. Ainsi, les jésuites de l'époque des lumières véhiculaient une image flatteuse de la Chine des rois philosophes qui était un modèle pour la France pré-révolutionnaire. Mais également, à partir du XIX^e siècle, se développe une image peu flatteuse véhiculée par les commerçants et les diplomates qui visitent la Chine. Ils sont en contact avec une Chine pauvre et corrompue qui est aux prises avec plusieurs fléaux dont un grave problème de consommation d'opium ou encore par de multiples rébellions.

L'historien Jonathan D. Spence qui a étudié, à partir d'écrits journalistiques, de récits de voyages, d'études et de romans, l'image de la Chine dans le monde occidental de Marco Polo à nos jours, distingue quatre représentations dominantes qui se manifestent à partir de la fin du 19^e siècle. Des *Chinatowns* aux États-Unis, il

évoque d'abord la discrimination américaine envers la population chinoise qui aboutira aux hypothèses que l'on connaît sous l'appellation du *Péril jaune*. De l'action missionnaire américaine découle également au début du XX^e siècle, un comportement de compassion envers les Chinois que certains jugent être victimes du matérialisme occidental. D'autre part, il évoque également l'exotisme français, nourri du mystère que l'on donnait aux hauts lieux de la civilisation chinoise laissant place à des intrigues des plus passionnantes. Enfin, l'exaltation attribuée à la Révolution bolchevique vient marquer un courant de gauche qui verra dans la Chine un foyer révolutionnaire incroyable.

La vision américaine des Chinois à la fin du XIX^e siècle étant largement tributaire de l'immigration chinoise dans l'Ouest des États-Unis, Spence a étudié les textes de deux auteurs, l'un journaliste et l'autre poète portant sur la condition des Chinois en Amérique. Le journaliste Mark Twain et le poète Bret Harte relèvent la discrimination dont sont victimes les immigrants chinois. Ils décrivent le harcèlement et la violence qu'ils subissent et qui pouvaient mener dans certains cas à des émeutes raciales. Les « jaunes » sont alors perçus comme des voleurs et des imbéciles notoires. Le *Chinatown* se révèle un endroit d'une saleté extrême où on se livre à toutes sortes d'excès (opium, sexualité dépravée).³⁸

Cette vision donne lieu à l'émergence d'une « littérature de méfiance » envers les Chinois. C. W. Doyle, un médecin anglais vivant en Californie, va composer à partir de 1900, une série de romans dans lesquels il présente des personnages chinois d'une grande malice et d'une nature impitoyable. Lui et l'écrivain Sax Rohmer vont

³⁸ Jonathan D. Spence, *La Chine imaginaire. Les Chinois...*, p. 140-141.

alors véhiculer l'image du Chinois représentant une menace pour les valeurs occidentales. Cette vision dans laquelle le dessein cauchemardesque des Chinois est de corrompre les blancs devient, selon Spence, un cliché tenace et universel qui va se perpétuer durant plusieurs années et aboutir aux terrifiantes hypothèses du *Péril jaune*. Ce péril devait entraîner la perte du monde dans un raz-de-marée chinois.³⁹

Parallèlement à cette vision du *Péril jaune* se développe également un élan de compassion chez certains Américains au début du siècle. Cette image est tributaire de l'action missionnaire américaine en Chine. De la même manière que la révolte des Boxers⁴⁰ avait contribué à véhiculer la vision apocalyptique du *Péril jaune*, elle concourt également à une prise de conscience des aléas et des difficultés de la vie des paysans chinois. Les Chinois apparaissent ainsi comme d'innocentes victimes du matérialisme occidental envers qui on devrait faire preuve de compassion.

Pearl Buck est l'auteur qui contribue le plus à faire connaître le mauvais sort de la paysannerie chinoise. Née en 1892, d'une famille de missionnaires, elle rend compte dans son roman *Terre chinoise*, vendu à plus d'un million d'exemplaires dans les années 1930, de la dure réalité de la vie des paysans chinois. Ce qui fait l'originalité du roman de Pearl Buck est le fait qu'elle mette en scène des paysans chinois alors peu connus dans un Occident plutôt enclin à remarquer les frasques dynastiques. « Sa plus grande originalité, écrit Spence, a été de rendre compte que, pour les Occidentaux, les habitants les plus exotiques de la Chine étaient peut-être les plus banals, ceux qu'on observait le moins souvent, ses innombrables paysans et

³⁹ *Ibid.*, p. 155.

⁴⁰ La révolte des Boxers est un mouvement populaire soutenu par la cour impériale qui débute en 1899 et qui est dirigé contre les étrangers et les chrétiens. Le mouvement est maté en 1900, suite à la réponse des étrangers dont les légations étaient assiégées à Pékin.

leurs familles ». ⁴¹ Mais, malgré l'immense succès du roman, il semble que la plupart des Américains étaient plus susceptibles d'être influencés par une vision apocalyptique que par la compassion, d'autant plus que la vision du mauvais Chinois dangereux pour les valeurs occidentales allait se perpétuer dans plusieurs écrits.

Alors que les Américains ont une vision discriminatoire des Chinois, les Français qui œuvrent dans les entreprises coloniales d'Orient présentent une toute autre vision. En se basant sur les écrits de trois auteurs, Pierre Loti, Paul Claudel et Victor Segalen, Spence évoque une certaine représentation de la Chine propre au mouvement de la littérature exotique. Selon lui, l'exotisme français se manifesterait autour de quatre composantes majeures : d'abord l'esthétisme qui se manifeste au contact des hauts lieux de la civilisation chinoise (architecture) ou encore des fines soieries ; une certaine passion pour l'inconnu ; l'existence aussi derrière tous ces charmes d'un monde d'une violence extrême répondant à des pulsions incontrôlables ; enfin, cette conviction que ce royaume est à jamais perdu dans la mélancolie. ⁴²

Les trois auteurs qu'a étudiés Spence ont tous, à des degrés divers, abordé ces quatre éléments de l'exotisme chinois. Pierre Loti dans *Les Derniers jours de Pékin*, décrit à la fois la barbarie dont il est témoin et l'extrême raffinement des lieux qu'il visite. Pour lui, la Chine est une « humanité tout aussi incompréhensible que fabuleuse » ⁴³. Paul Claudel, dans ses poèmes reportages est lui aussi interpellé par ce curieux mélange d'obscurité et de somptuosité que représente la Chine. ⁴⁴ Victor

⁴¹ *Ibid.*, p. 190

⁴² *Ibid.*, p. 162.

⁴³ *Ibid.*, p. 167.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 169.

Segalen, dans son roman *René Leys*, témoigne des différents niveaux de réalité qui le sollicitent. Situation qui est représentée dans la conviction que, sous les parterres somptueux de Pékin, résonne sous les pieds de son héros un autre monde caché et plein de mystère.⁴⁵ Pour eux, l'exotisme chinois est avant tout ce mystère dynastique, le curieux mélange de beauté et d'obscurité et de différentes réalités fascinantes. Mais avec la chute de la dynastie Qing en 1912, la Chine devient plus concrète et réelle : « maintenant qu'elle a été violée, la cité interdite avait perdu de son mystère »⁴⁶.

Inspiré par la Révolution bolchevique de 1917, le courant de gauche qui émerge dans les années 1920 s'attarde à situer la Chine dans le mouvement révolutionnaire mondial. En se référant à des faits concrets de l'histoire chinoise, ces intellectuels contribuent à faire connaître les enjeux de la révolution chinoise. Ainsi, *La condition humaine* d'André Malraux et *La décision* de Bertold Brecht font tous deux état de réalités concrètes du mouvement révolutionnaire chinois. Ayant comme scène la purge des communistes de 1927, les deux auteurs soulignent les difficultés des forces révolutionnaires, André Malraux insistant sur les termes d'intégrité et d'engagement moral des communistes et Bertold Brecht, sur le rôle du Komintern dans l'insurrection.⁴⁷

Le journaliste Edgar Snow est l'un des auteurs qui contribue le plus à faire connaître la Chine à la fin des années 1930. Publié en 1937, son livre *Étoile rouge sur la Chine* devient un best-seller en Angleterre et aux États-Unis. En Chine à partir de 1928, il assiste à la famine de 1931, à l'invasion japonaise et aux manifestations

⁴⁵ *Ibid.*, p. 175.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 174.

étudiantes de 1935. Tout ce qu'il voit, mentionne Spence, le prédispose à concevoir sous un angle favorable tout projet de transformations radicales de l'organisation de la société chinoise.⁴⁸ Dans ces circonstances, il est de plus en plus intéressé par la gauche chinoise. C'est alors qu'invité à la base communiste du Yanan, il livre au monde occidental entier une première appréciation de Mao Zedong et de ses troupes.

Ce qui ressort de son célèbre livre, c'est le portrait positif qu'il dresse de ses rencontres avec les communistes chinois. Snow a beaucoup d'estime pour Mao Zedong et, même s'il tente d'atténuer ses éloges, il sent une force destinée en Mao qui pourrait faire de lui le sauveur de la Chine. Il est grandement impressionné par la simplicité de l'homme qui fait preuve à ses yeux d'une incontestable intégrité révolutionnaire.⁴⁹ Il souligne également l'amabilité des soldats communistes qui contraste avec les récits des actions de l'armée nationaliste qu'on lui a racontés. Tentant d'enrayer une perception négative de la Chine, il insiste pour souligner l'ordre qui règne dans les régions sous contrôle communiste.⁵⁰

Au Québec, comme nous l'avons évoqué plus haut, il est difficile de cerner l'image de la Chine puisqu'il n'existe pas d'étude portant sur ce sujet précis et que les Québécois n'ont eu que très peu de contact avec la civilisation chinoise, si ce n'est que par le truchement de l'activité missionnaire. Également, considérant la position privilégiée de l'Église catholique dans la société québécoise avant la Révolution tranquille, notamment dans le domaine de l'éducation, il est plausible que

⁴⁷ *Ibid.*, p. 199-202.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 205.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 207.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 207.

la vision qui ait été véhiculée, corresponde à celle des missionnaires québécois qui ont œuvré en Chine.

Jacques Langlais a étudié l'action des jésuites québécois qui ont œuvré en Chine de 1918 à 1955 à la mission du Suchow. De la même manière que Spence évoquait la compassion des missionnaires américains envers la dureté de la vie des paysans chinois, il observe une perception semblable de la part des jésuites québécois, la compassion étant une attitude propre aux missionnaires. Ils sont, en effet, sensibles aux difficultés qui accablent le quotidien des gens, soit la famine, les inondations et le brigandage qu'ils jugent épidémiques. Ils considèrent le peuple chinois comme étant le plus superstitieux du monde et dépourvu de toute religion. De manière générale, ils saisissent les Chinois comme des êtres fondamentalement bons et pourvus d'un sens de la solidarité qui est tout à leur honneur. Leur mission éprouve des difficultés à l'arrivée des communistes au pouvoir car leurs pratiques se trouvent grandement limitées et les missionnaires subissent des harcèlements de toutes sortes. Ils sont expulsés en 1955. Le Parti communiste et sa propagande sont alors à toute fin pratique considérés comme diaboliques.⁵¹ Cette vision anticommuniste de la Chine se trouve perpétuée au Québec dans les années 1960 par les écrits de Luigi d'Apollonia dans la revue jésuite *Relations*.

Jacques Hébert et Pierre Trudeau publient en 1960 *Deux innocents en Chine rouge* afin de contribuer à la connaissance de ce pays mais également pour corriger une perception négative de la Chine communiste. C'est d'ailleurs en partie à la

⁵¹ Jacques Langlais, *Les Jésuites...*, p. 74.

propagande missionnaire qu'ils attribuent ce phénomène de mauvaise presse dont est victime la Chine :

Jeunes écoliers, nous apprenions par la propagande missionnaire que la Chine était le siège naturel de tous les fléaux : paganisme, pestes, inondations, famine et bêtes féroces ; la collecte périodique des timbres de la Sainte-Enfance était aussi une occasion de nous rappeler la condition misérable et quelque peu diabolique d'un peuple qui jetait ses bébés aux pourceaux. Puis les récits d'imagination et d'aventures – mettant en scène les pirates de la mer de Chine et les Fou Man Chou de la pègre changhaïenne – achevaient de renseigner nos jeunes esprits sur les dangers que recelait l'Empire du Dragon.⁵²

Et plus loin, ils s'attaquent aux mythes du « Péril jaune » :

C'est durant l'adolescence que le péril se précisa. Des professeurs de collège nous démontraient sobrement, chiffres en main, que la poussée démographique ferait bientôt éclater les frontières chinoises et qu'un raz de marée jaune aurait tôt fait d'engloutir le monde blanc. Vers cette époque Mr. Believe-it-or-not Ripley répandait aussi une image saisissante : si le peuple chinois défilait quatre par quatre devant un point donné, le défilé – compte tenu des taux de natalité et de mortalité – se poursuivrait pendant toute l'éternité !⁵³

Le titre du volume montre qu'ils ont entrepris ce voyage avec la naïveté qui leur permet de dresser un portrait positif de la Chine de Mao. Ils ont « eu la naïveté, écrivent-ils, de croire que ce que les yeux voient existe ; et la naïveté additionnelle de penser que [leurs] lecteurs sauraient eux-mêmes faire la part du feu dans les propos parfois énormes que tenaient [leurs] interlocuteurs chinois »⁵⁴.

Ainsi, durant leur voyage, ils ont l'occasion de visiter les campagnes, des grandes villes, des usines, des écoles, de même que différentes institutions communistes. C'est en terme de progrès qu'ils jugent le régime. Bien qu'ils soient agacés par certains propos de leurs hôtes, les jugeant peu réalistes et empreints de « partisanerie », ils considèrent que dans le domaine socio-économique, le communisme chinois représente une nette amélioration. Leur vision de la Chine

⁵² Jacques Hébert et Pierre E. Trudeau, *Deux innocents...*, p. 7.

⁵³ *Ibid.*, p. 8.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 158.

refléterait, à notre avis, les changements de mentalité qui s'effectuent au Québec dans les années 1960. Ils veulent dénoncer le dogmatisme et le traditionalisme au Québec qui imposent une vision de la Chine remplie de préjugés. Mais également, ils insistent sur le progrès et la modernisation qu'a signifié la venue des communistes au pouvoir pour des millions de Chinois. Ils reconnaissent au régime communiste l'efficacité qu'il a démontré dans sa capacité de relever les défis attribuables au développement et à l'amélioration de la condition socio-économique de la population. Ainsi, ils ne partagent pas l'anticommunisme primaire enseigné par l'Église catholique au Québec. La naïveté qu'ils réclament est en quelque sorte une façon de sortir de cette vision traditionnelle inculquée par l'éducation qu'ils ont reçue. Ils préfèrent plutôt analyser la Chine sous le prisme non du fait religieux, mais du développement économique. Paradoxalement, leur vision néo-libérale leur permet de tenir un discours positif sur le communisme chinois.

Conclusion

Ce chapitre avait pour but de cerner les éléments susceptibles d'être des composantes de la représentation journalistique de la Chine en étudiant les différents courants idéologiques qui ont marqué le Québec dans les années 1970. Nous avons également tenté de cerner ce que nous avons désigné comme étant l'image flottante de la Chine dans le monde occidental au XX^e siècle. Nous avons ainsi abordé la vision américaine qui est liée à l'immigration du début du siècle sur la côte ouest qui perçoit le Chinois comme un être malicieux dont le dessein est de corrompre autrui. Vision qui contribue au développement des hypothèses du *Péris jaune*. Avec

l'activité des missionnaires soumis aux aléas de la vie paysanne chinoise émerge une vision de compassion. Dans la foulée de la Révolution d'octobre, un courant de gauche voit la Chine comme un endroit de bouillonnement révolutionnaire. Cette représentation se perpétue en Occident au moment de la Révolution culturelle chinoise alors que plusieurs y voient une relance du mouvement révolutionnaire en tant que mouvement populaire. Enfin, des activités coloniales françaises en Chine découlent une certaine vision mystérieuse de la Chine révélée par les différents niveaux de réalités qui interpellent certains auteurs. Pour eux, la Chine, cachée derrière sa grande muraille et dans la somptuosité des institutions impériales, évolue dans une réalité autre remplie de mystère.

En ce qui concerne la représentation proprement québécoise de la Chine, nous croyons que celle-ci est liée aux perspectives idéologiques du Québec dans les années 1960 et 1970. Les journalistes et intellectuels qui ont traité de la Chine à cette époque s'approprient le sujet chinois pour faire valoir une orientation idéologique. On peut distinguer un courant fortement marxiste avec une composante s'inspirant des théories de Mao Zedong. Il y a également, le livre de Pierre Trudeau et Jacques Hébert *Deux innocents en Chine rouge*, où les auteurs prennent contre-pied une vision traditionnelle et anticommuniste de la Chine. Leur vision de la Chine est influencée par le courant néo-libéral de l'époque. L'innocence qu'ils revendiquent se traduit par ce refus de voir la Chine sous les prismes traditionnels de l'anticommunisme ou de quelconques hypothèses « sinistres ». Ils préfèrent saisir la Chine libre de tout préjugé et selon les valeurs qui les animent. C'est ce qui leur permet de dresser un portrait positif de la Chine communiste même s'ils n'en partagent pas globalement l'idéologie. Ils voient positivement la détermination du

régime d'améliorer la condition de ses habitants. Leur vision matérialiste du monde les amène à aborder la Chine non pas sous l'angle religieux, mais sous celui du progrès économique. Leur vision est influencée par les théories étatiques alors en vogue qui voient positivement l'intervention de l'État dans le développement social. Cette valorisation est caractéristique du néolibéralisme qui s'affirme au Québec à l'époque. Leur livre paru en 1960 est donc révélateur de la sécularisation de la société québécoise et des changements idéologiques qui s'y produisent.

Chapitre II

LE COMMUNISME CHINOIS DANS *LE DEVOIR*

L'analyse de la représentation du communisme chinois dans la presse écrite du Québec des années 1960 et 1970 serait grandement incomplète, si on omettait de scruter les pages du journal *Le Devoir*. Ce serait, en effet, négliger une institution qui fut, comme l'évoque Pierre-Philippe Gingras, « intimement liée [...] à l'évolution sociale, politique, culturelle et économique du Québec »¹. Fondé en 1910, *Le Devoir* a la réputation de se distinguer des autres quotidiens québécois. D'abord, parce qu'au fil des années, il a su garder une certaine liberté d'action en restant indépendant des partis politiques et des grands intérêts financiers. Aussi, parce que ce quotidien a toujours réussi à fournir à ses lecteurs une information de qualité malgré des ressources financières et humaines fort limitées. Il en a découlé un certain prestige pour le journal.²

Malgré son faible tirage, évalué à environ 40 000 exemplaires quotidiens (5 jours semaine), *Le Devoir* rejoint des lecteurs de choix étant lu majoritairement par des intellectuels, des professionnels et des chefs syndicaux. Il accorde beaucoup d'importance aux questions des droits civiques, au destin des Canadiens français et aux relations entre Québec et Ottawa. Omettre de traiter de ce quotidien dans notre analyse serait donc laisser de côté une institution importante qui a façonné l'opinion des Québécois et qui a toujours su s'adapter à son lectorat.

¹ Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, Éditions Libre Expression, 1985, p. 13.

² Le prestige du *Devoir* est d'ailleurs reconnu en 1971 par John W. Anderson, journaliste du *Washington Post* qui qualifie le journal de plus important du Canada car il est le véhicule des

Ainsi, dans ce chapitre, nous proposons d'analyser le commentaire des journalistes et éditorialistes du *Devoir* qui ont abordé la problématique chinoise. Plus précisément, notre analyse se concentre sur les propos de trois journalistes : Jean-Marc Léger qui est éditorialiste aux affaires internationales jusqu'en 1969, c'est-à-dire, dans la période proprement révolutionnaire de la Révolution culturelle; Claude Lemelin, qui a accompagné la mission économique canadienne en 1971, rencontre qui matérialise la reconnaissance diplomatique de 1970 et qui permet aux journalistes québécois de visiter la Chine et de se faire une opinion du régime de Mao; enfin, George Vigny, qui s'occupe de la section internationale à partir de 1974, et livre ses opinions sur des faits marquants tels la mort de Zhou Enlai et Mao Zedong. Nous veillerons également à introduire les commentaires d'autres journalistes et collaborateurs du *Devoir* dans la mesure où ils sont révélateurs d'opinion. Même s'il publie des articles d'agence de presse internationale, il faut tout de même mentionner que le *Devoir* étant un journal dont les ressources financières sont limitées, les textes de correspondants sont peu nombreux. L'importance accordée aux éditoriaux se trouve alors justifiée car, comme l'évoque Antoine Char, c'est un excellent moyen d'assurer une couverture internationale à coût moindre.³

aspirations des Québécois francophones. Il mentionne également la qualité de la couverture internationale du *Devoir*. Voir Pierre-Philippe Gingras, *Le Devoir*, p. 228-229.

³ Antoine Char, « L'international, un devoir au quotidien depuis 1910 » dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir reflet du Québec au 20^e siècle*, Ville Lasalle, HMH, 1994, pp. 150-151.

La Révolution culturelle : un projet d'émancipation national

Jean-Marc Léger est l'éditorialiste du *Devoir* qui s'occupe des questions internationales à l'époque des soubresauts et des mouvements de masse qui caractérisent la Révolution culturelle de 1966 à la fin de 1967. Entre août 1966 et février 1967, il publie trois éditoriaux sur les événements dans lesquels il aborde essentiellement deux perspectives. Sur le plan des relations internationales, il voit dans le processus révolutionnaire chinois une étape qui force un nouveau positionnement dans l'évolution des forces politiques dans le monde puisque la Chine affiche sa volonté d'autonomie de développement dans la bipolarité qui caractérise le monde à cette époque de guerre froide. Ensuite, la Révolution culturelle marque, selon lui, la définition d'une adaptation originale du marxisme-léninisme par un véritable processus de sinisation de l'idéologie communiste car le marxisme se trouve adapté aux problèmes concrets de la nation chinoise. L'événement, comme il l'affirme, aura une importance considérable pour la Chine et pour le monde entier.⁴

Comme l'évoque le titre de son premier éditorial publié le 16 août 1966, *La Chine dressée également contre l'U.R.S.S. et les É.-U.*, c'est dans une perspective internationale de guerre froide que Jean-Marc Léger situe la Révolution culturelle en relevant l'opposition des dirigeants chinois aux deux grandes puissances. Ce qui l'intéresse plus particulièrement est la rupture des Chinois avec le modèle soviétique. Il considère que les conclusions de la 11^e session du Comité central du Parti

⁴ Jean-Marc Léger, « La Chine dressée également contre l'U.R.S.S. et les É.-U. », *Le Devoir*, 16 août 1966, p. 4.

communiste en août 1966 donne un nouvel élan aux conceptions marxistes-léninistes puisque l'on vise une distanciation du modèle révolutionnaire soviétique en mettant de l'avant une expérience originale chinoise.⁵ Pour bien comprendre son propos, il faut rappeler la situation dans laquelle évoluent les forces communistes dans le monde à cette époque.

Depuis le début des années 1960, les dirigeants chinois s'emploient à se distancer du modèle de l'U.R.S.S. . Le point culminant du désaccord réside dans le refus de ceux-ci de souscrire au projet de déstalinisation entrepris par Khrouchtchev à cette époque. Ils voient dans cette entreprise un refus de la révolution de la part des dirigeants soviétiques qu'ils qualifient dorénavant de « révisionnistes ». Sur le plan des relations internationales, les Chinois reprochent à l'U.R.S.S. de ne pas s'opposer suffisamment aux capitalistes monopolistes qui dominent aux États-Unis. Les politiques de détente entre les deux puissances les amènent à présenter l'U.R.S.S. comme possédant des visées impérialistes au même titre que les États-Unis qui livrent alors une guerre acharnée aux portes même de la Chine, soit au Vietnam.

Dans ce contexte, la Chine apparaît pour Jean-Marc Léger comme le pays venant brouiller les cartes de cette coexistence en présentant une voie originale de développement du marxisme-léninisme. Il va plus loin en écrivant :

C'est non seulement une nouvelle interprétation et une adaptation originale du marxisme-léninisme (où l'apport idéologique chinois aura finalement autant de place, sinon plus, que le legs de Marx et de Lénine) mais c'est aussi une nouvelle dimension de la révolution permanente assumée par un peuple de 750 à 800 millions d'hommes et proposée par celui-ci aux 2 500 000 000 de ressortissants du tiers monde.⁶

⁵ *Ibid.*, p. 4.

⁶ *Ibid.*, p. 4.

C'est en intégrant le concept de révolution permanente que le propos de Léger prend tout son sens. Cette théorie est de Léon Trotsky qui, dans la Russie des années 1920, l'avait élaborée pour faire opposition aux visées de Staline. En effet, constatant que les forces révolutionnaires stagnaient en U.R.S.S., il jugeait qu'il fallait susciter la révolution à l'extérieur du pays pour secouer la ferveur révolutionnaire soviétique. Staline, de son côté, présentait la théorie de la « révolution dans un seul pays ». Cette vision était, selon lui, plus susceptible de rallier la population longtemps éprouvée par la guerre et désireuse de bâtir sur les nouveaux acquis de la révolution de 1917. Cette nouvelle dimension de la révolution permanente que Léger évoque, s'explique dans la mesure où la réussite de la révolution culturelle viendra peut-être susciter la révolution dans les pays du tiers monde. Et pour Léger, c'est dans la mesure même du poids de ses 800 millions d'habitants que la Chine peut s'immiscer entre les deux grandes puissances et faire de sa révolution « une révolution permanente » en la proposant aux ressortissants du tiers monde. Et à ce point, aucun doute pour lui que la Chine prendra une place de choix dans ce monde bipolaire quand il écrit :

Le 21^e siècle sera-t-il celui de la Chine ? Ceci du moins est certain : elle est en voie de prendre rang parmi les superpuissances et, demain, sera à égalité avec l'Union soviétique et les États-Unis. Et après ? Après, il y a place à toutes les hypothèses possibles, en fonction d'un pays qui comptera dans quarante ans un milliard et demi d'habitants, d'un peuple discipliné et à la patience légendaire, à qui le régime actuel a apporté plus qu'un niveau de vie décent : la dignité et la fierté d'être Chinois.⁷

C'est donc une mobilisation nationale jamais vue auparavant qui s'effectue en Chine. L'opération est facilitée du fait que le régime a redonné au peuple, depuis 1949, les facteurs nécessaires à cette mobilisation, c'est-à-dire la « dignité » et la « fierté » d'être Chinois.

Si dans son premier éditorial, Léger s'attarde à situer le mouvement révolutionnaire dans une perspective internationale, dans le deuxième, publié 11 jours plus tard, il évoque plutôt les transformations intérieures dues à la Révolution culturelle chinoise. C'est d'ailleurs la première fois qu'il utilise ce terme pour qualifier l'initiative chinoise et qu'il y fait intervenir Mao.⁸ Il attribue au maoïsme et non plus au simple marxisme la conception globale de l'homme et de la société qui se développe en Chine. Pour décrire l'ampleur du mouvement, il écrit : « c'est la pensée, ce sont les écrits et les discours de Mao Tsé-toung [Mao Zedong] qui forment la base de la nouvelle religion, l'alpha et l'oméga de la sagesse politique, voire de la sagesse tout court »⁹. Les penseurs du marxisme prennent beaucoup moins de place que la seule pensée de Mao dans l'anthologie officielle du communisme chinois :

Tous les moyens modernes de propagande et d'information, toutes les institutions d'enseignement et tous les instruments d'éducation populaire sont mobilisés pour transformer 800 millions de Chinois en autant de prosélytes de l'ordre nouveau : et ils sont pressés non pas seulement d'être des fidèles fervents, des adhérents convaincus mais des apôtres d'une nouvelle confession, le « maoïsme ».¹⁰

Ce mouvement révolutionnaire pourrait faire sourire les Occidentaux, mais Léger insiste pour souligner le sérieux de cette révolution. Il trouve d'ailleurs remarquable cette volonté de Mao de relancer la révolution chinoise malgré son âge car, selon lui, l'histoire prouve que toutes les révolutions ont tendance à s'essouffler à mesure que s'estompe la ferveur des premiers jours. Les nouvelles classes dirigeantes sont plus enclines à répondre à l'appel du confort. Pour Léger, Mao a le

⁷ *Ibid.*, p. 4.

⁸ Jean-Marc Léger, « Quand l'idéologie devient religion », *Le Devoir*, 27 août 1966, p. 4.

⁹ *Ibid.*, p. 4.

¹⁰ *Ibid.*, p. 4.

mérite de ne pas laisser la révolution s'éteindre en plus de lui donner une dimension inédite en voulant rejoindre les esprits, les cœurs et la psychologie profonde du peuple chinois en vue de susciter l'avènement de la société nouvelle.

Il n'y a rien d'étonnant que ces secousses puissent provoquer une offensive révolutionnaire violente chez un peuple qui compte plus de 700 millions d'habitants, d'autant plus qu'il considère que l'unité nationale en Chine est assez fragile :

Pour consolider la cohésion nationale et assurer la poursuite de l'énorme tâche de rénovation amorcée en 1949-50, il faut un régime puissant, la mobilisation permanente et un grand mythe. Rien d'étonnant, alors, que l'élimination impitoyable des adversaires et des tièdes et la volonté de suppression de toutes les influences étrangères; rien d'étonnant, non plus, que le maoïsme revête l'aspect d'une religion.¹¹

Et même si certains observateurs voient dans la Révolution culturelle une tentative ultime de Mao pour conserver le pouvoir, Léger se refuse à réduire le mouvement à ce seul but. Pour lui, les risques qu'il a pris en lançant cette révolution témoignent grandement de son désir de faire naître la société nouvelle.¹²

Que peut-on relever de la représentation de la Chine que se fait Jean-Marc Léger à l'égard des tribulations de la Révolution culturelle ? C'est en somme pour lui un mouvement visant la cohésion nationale. Les dirigeants chinois suscitent, selon lui, l'exaltation de l'individu en vue de la construction d'une société nouvelle afin de poursuivre l'entreprise de consolidation amorcée en 1949. Cette mobilisation idéologique de la nation vient alors garantir la continuité de la révolution tout en assurant l'indépendance idéologique de la Chine sur la scène internationale. Mais que pense-t-il de la nature totalitaire du régime communiste chinois ? Il se refuse à

¹¹ Jean-Marc Léger, « Chine : derrière l'agitation, une transformation historique », *Le Devoir*, 6 février 1967, p. 4.

condamner l'entreprise révolutionnaire sur ce fait. Car peu importe, selon lui, que les Chinois évoluent dans un système totalitaire puisqu'ils n'ont jamais rien connu de la démocratie que l'on retrouve en Occident :

Totalitarisme ? oui en un sens, selon nos conceptions d'Occidental. Mais il est assez risible d'aller célébrer devant les Chinois la liberté de pensée et les bienfaits de la démocratie parlementaire, conquêtes au reste récentes et fragiles en Occident et dont le peuple chinois n'a jamais rien connu ; sauf quelques élites intellectuelles et quelques milieux d'affaires privilégiés, la Chine n'a guère aperçu la civilisation occidentale que sous la forme de la domination, ouverte et déguisée, de l'exploitation et de la corruption.¹³

Le contexte particulier de la Chine vient en quelque sorte justifier l'emprise et l'optique totalitaire du régime chinois. Et la vigueur de ses propos face à la Révolution culturelle démontre à quel point il estime le mouvement lancé par Mao.

Emporté par son enthousiasme, Léger écrit : « Ce qui se passe aujourd'hui en Chine aura probablement pour le monde autant d'importance que les événements de 1917 en Russie, ils en auront peut-être beaucoup plus encore »¹⁴. Et cet engouement ne se dément pas par la suite alors que dans son deuxième éditorial, il évoque l'idée que « les historiens de l'avenir » vont peut-être situer « en 1966 le départ de la véritable révolution chinoise »¹⁵. La prise de pouvoir des communistes en 1949 devient donc à ses yeux dérisoire face aux transformations qui s'amorcent en Chine.

Bien qu'en février 1967, il évoque la confusion, l'état d'anarchie et les excès de violence dans lesquels a sombré le pays avec la Révolution culturelle, il considère encore que « derrière cette agitation » se dessine « une transformation historique » :

Toute grande mutation comporte des erreurs parfois tragiques, s'accompagne d'excès souvent sanglants : ce sont en somme des bavures de l'histoire. Mais

¹² *Ibid.*, p. 4

¹³ Jean-Marc Léger, « Quand l'idéologie... », p. 4.

¹⁴ Jean-Marc Léger, « La Chine dressée... », p. 4.

¹⁵ Jean-Marc Léger, « Quand l'idéologie... », p. 4.

les contemporains sont fréquemment plus sensibles à ce qui apparaît qu'à ce qui est profondément. Ce serait avoir une vision historique singulièrement rapetissée que de juger la grande aventure que la Chine vit aujourd'hui à la lumière des manifestations de rues ; ce serait aussi faux et puéril que de ne retenir de la révolution française que la terreur ou de condamner la révolution bolchevique à cause de l'assassinat d'Ekaterinbourg.¹⁶

C'est somme toute, à ses yeux, un événement historique qui se déroule en Chine à la fin des années 1960 puisqu'il compare la Révolution culturelle aux révolutions française et bolchevique. Bien plus qu'une révolution sociale, Léger aborde la Révolution culturelle sous la thématique de la nation. En effet, bien que cette révolution vise le développement d'une société nouvelle vouée à l'idéal communiste, Léger situe l'initiative comme étant une étape permettant à la Chine de se distinguer sur la scène internationale et de prendre place dans ce monde bipolaire dans lequel les États-Unis et l'U.R.S.S. se disputent une chasse gardée idéologique. Cette révolution permet également aux dirigeants chinois de mobiliser la nation pour « consolider l'énorme tâche de rénovation amorcée en 1949 ». Le communisme chinois, ou plutôt l'État communiste est en quelque sorte considéré comme le moteur d'une transformation nécessaire en Chine, celle qui consiste à donner bien plus qu'un confort élémentaire à la population chinoise mais également la « dignité » et « la fierté » d'être chinois. Et c'est dans cette optique que Léger considère qu'il est du mérite de Mao de ne pas laisser la révolution chinoise s'essouffler au risque d'un retour à une situation déplorable où les Chinois seraient soumis aux exactions des impérialistes étrangers. Et l'optique totalitaire du régime est acceptée dans ces perspectives. Il importe peu à ses yeux que les Chinois soient régis par un régime totalitaire puisqu'ils n'ont pas connu les bienfaits de la démocratie et que l'État chinois, tel qu'il se définit depuis la Révolution de 1949, constitue à ses yeux, une

¹⁶ Jean-Marc Léger, « Chine : derrière l'agitation... », p. 4.

véritable « providence » pour le peuple chinois car il a permis de redresser le pays après plus d'un siècle de désordre. Il lui importe peu que l'on construise un mythe autour de l'image de Mao, puisqu'il situe l'initiative dans un objectif étatiste visant la cohésion dans le développement de la nation. Par son adaptation à la réalité chinoise, le marxisme devient l'outil de cette émancipation. Et c'est dans la mesure de la réussite de cette révolution nationale que la Chine pourra éclairer les pays du tiers monde dans leurs luttes pour l'émancipation nationale.

Jean-Marc Léger n'utilise pas directement les événements qui se déroulent en Chine pour faire valoir un point de vue concret. Il agit plutôt en tant que spectateur. Par contre, on remarque dans ses écrits certains éléments chers au nationalisme québécois dans les années 1960. Il y a d'abord celui de l'affirmation et de la distinction de la nation sur le plan international mais également, celui du développement et de l'émancipation de la nation. Le modèle chinois démontre en ce sens, que l'atteinte de ces objectifs se fait par l'appropriation de l'état, principal moyen de développement de la nation et par la construction d'un projet visant la cohésion nationale.

Un communisme à visage humain, moteur de la modernisation de la Chine

Alors que les commentaires de Jean-Marc Léger portent sur la période trouble de la Révolution culturelle, ceux de Claude Lemelin émergent à l'occasion de l'accompagnement de la mission économique canadienne en Chine à l'été 1971, période à laquelle les autorités chinoises ont repris le contrôle du mouvement révolutionnaire enclenché en 1966. Alors que les écrits de Léger se situaient d'un point de vue extérieur aux événements, ceux de Lemelin, économiste et éditorialiste au *Devoir*, relèvent d'un autre type de représentation puisqu'il révèle *de visu* la pratique du communisme en Chine en publiant six articles à la fin de juillet 1971. C'est en terme de progrès qu'il traite des transformations imputées au communisme chinois autant sur le plan économique que social.

« Chine nouvelle... Hsinhua : c'est le dépaysement total »¹⁷. Le premier article qu'il livre donne le ton à la vision qu'il a de ce pays : une Chine dont l'équilibre était si précaire auparavant et à qui l'avènement des communistes a su être bénéfique dans la mesure où en quelques années, les nouveaux dirigeants ont su redonner aux Chinois un niveau de vie décent. Le titre de cet article, *Autour de Pékin et de Canton s'étend le pays lacustre*, témoigne de son intérêt pour les problèmes relatifs à l'eau (inondation, sécheresse) qui, au cours de l'histoire chinoise, furent liés à la précarité de subsistance. Ce sont donc les travaux d'irrigation entrepris par le Parti communiste qui accaparent d'abord son attention. « Jusqu'à tout récemment, l'équilibre de la subsistance était si précaire que la sécheresse pouvait en une seule année, exterminer des millions d'habitants; et tout

¹⁷ Claude Lemelin, « Autour de Pékin et de Canton s'étend le pays lacustre », *Le Devoir*, 19 juillet 1971, p. 1.

aussi calamiteux étaient les débordements périodiques des grands fleuves. »¹⁸. Ainsi, il explique comment le Parti communiste chinois a su vers la fin des années 1950 et le début des années 1960 entreprendre, avec des ressources mécaniques fort limitées, des travaux d'irrigation qui permettent d'assurer une meilleure subsistance à ses habitants due à l'accroissement des rendements agricoles.¹⁹

Lemelin est impressionné par le documentaire sur le réseau d'irrigation *Drapeau rouge* présenté à la délégation canadienne et qui illustre les différentes étapes de construction de ce réseau :

Pour qui a vu ce film, la grandiloquence de son commentaire n'a rien de risible bien au contraire : l'énormité de l'ouvrage construit par les paysans des 500 villages de Linhsien coupe le souffle. En dix ans, sans équipements mécaniques aucun, ces paysans ont aplani 1250 sommets, percé dans le roc 134 tunnels totalisant 24 kilomètres, creusé des canaux d'une longueur totale de 1500 kilomètres et accompli des terrassements de 16,4 millions de mètres cubes.²⁰

C'est cette absence de mécanisation et la grandeur des travaux accomplis qui étonnent Lemelin. C'est également cette volonté des dirigeants chinois de s'appuyer sur le peuple pour assurer le développement de la Chine qui l'impressionne :

La construction de ce réseau d'irrigation illustre avec éclat le principe sur lequel est fondée la stratégie chinoise de développement économique « Ne compter que sur ses propres forces », c'est-à-dire sur l'ingéniosité et l'ardeur au travail, le cerveau et les bras de chacun des 750 millions de Chinois.²¹

Et les résultats de cette stratégie de développement seraient, à son avis, prodigieux. Alors qu'en 1950 le volume des terres irriguées était évalué entre 16 et 18 millions

¹⁸ *Ibid.*, p. 5.

¹⁹ *Ibid.*, p. 1.

²⁰ *Ibid.*, p. 5.

²¹ *Ibid.*, p. 5.

d'hectares, en 1966 il représenterait environ 60 millions d'hectares, soit la moitié des terres cultivées du pays.²²

Ce passage évoque également ce que représente la Chine pour Lemelin, une « mer paysanne » et une véritable « fourmilière humaine », c'est-à-dire des hommes et des femmes qui travaillent dur pour améliorer leur qualité de vie²³ et à qui le régime actuel leur a permis de retrouver leur dignité.²⁴ Car bien que la Chine soit un pays pauvre, Lemelin prend bien soin de préciser qu'en aucun temps durant son séjour, il a eu l'impression de se trouver en pays sous-développé : « Ni mendicité, ni délabrement, ni vagabondage, ni ventres ballonnés par la sous-alimentation – encore moins ce scandaleux contraste entre l'opulence d'une minorité et la misère abjecte du plus grand nombre »²⁵.

La Chine est, pour Lemelin, un pays avec des ressources limitées mais les dirigeants chinois réussissent à assurer à l'ensemble des citoyens un niveau de vie supérieur à celui de la Chine pré-révolutionnaire. Ce progrès est attribué premièrement à la restauration de l'économie nationale et au développement industriel et agricole. Et deuxièmement, à cette volonté des dirigeants de maximiser le mieux-être de leur population au lieu de maximiser la croissance. De plus, Lemelin fait valoir les principes égalitaires qui régissent la méthode de répartition des revenus alors que, dans les usines, les gestionnaires ne gagnent pas plus que les ouvriers. Salaires qu'il considère très bas mais qui, avec une hiérarchie des prix contrôlés par l'État, suffisent à assurer le nécessaire à la famille chinoise. Il souligne

²² *Ibid.*, p. 5.

²³ *Ibid.*, p. 5.

²⁴ Claude Lemelin, « La vie quotidienne des Chinois », *Le Devoir*, 23 juillet 1971, p. 1.

²⁵ *Ibid.*, p. 1.

également que les Chinois sont passés maîtres dans la distinction à faire entre le nécessaire et le superflu.²⁶ Le revenu mensuel permet donc, selon lui, à la famille chinoise de manger, de se vêtir et de se loger correctement. Le niveau de vie est rudimentaire puisque certains aliments sont rationnés, qu'il n'y a pas de place à la fantaisie vestimentaire et que l'habitat est assez primitif, mais il considère que la situation est tout de même meilleure que sous « l'exploitation féodale ».

L'encadrement officiel dont profite la délégation économique canadienne l'amène à aborder la question de la propagande chinoise. Comme tous les Chinois qu'il rencontre sont en service commandé, il déplore le fait que rien n'est laissé à l'improvisation, ce qui l'empêche d'explorer certaines questions en profondeur et de connaître l'opinion réelle des Chinois :

Aussi saisissez-vous toute occasion de gratter le vernis officiel, d'arracher à vos hôtes une opinion soi-disant personnelle. C'est peine perdue. Toutes les réponses aux questions un tant soi peu interprétative sont coulées dans le même moule : la pensée de Mao Tsé-toung [Mao Zedong], le grand parti communiste, la ligne des masses, la correcte attitude politique, les trois mouvements révolutionnaires et j'en passe !²⁷

Comme il l'évoque, la situation « réduit singulièrement l'utilité des schèmes d'interprétation du journalisme occidental »²⁸ et le confine à livrer des impressions d'ensemble laissant au sinologue averti le soin de faire une analyse plus profonde. Il en vient tout de même à se demander : « Se pourrait-il que les Chinois n'aient pas d'opinions personnelles, que seules comptent pour eux les opinions collectives se

²⁶ *Ibid.*, p. 6.

²⁷ Claude Lemelin, « Comment peut-on être chinois? En épousant la ligne des masses », *Le Devoir*, 21 juillet 1971, p. 5.

²⁸ *Ibid.*, p. 5.

situant dans le corridor idéologique de la pensée maoïste ? ».²⁹ Il finit par le croire, mais il ne voit pas en quoi cette situation est négative.

Avant d'arriver en Chine, il pensait que la propagande devait être oppressante pour le peuple chinois. Il considère qu'il avait tort. Certes, la propagande du Parti communiste est omniprésente avec les quantités de banderoles rassemblant les citations de Mao et son portrait affiché partout. La diffusion du petit livre rouge témoigne en soi, de l'effort de politisation accrue de la population chinoise. Bien que cette situation soit détestable pour un Occidental, il ne voit pas pourquoi elle le serait pour les Chinois :

Mais on cherche en vain le signe d'une quelconque oppression. C'est apparemment sans contrainte que les Chinois participent à cet effort de politisation collective, certainement le plus intense et le plus gigantesque jamais entrepris par aucune société. Et tout indique que les Chinois ne sont pas prêts de sombrer dans l'indifférence avec laquelle, dit-on, les Soviétiques ou les Européens de l'Est ont appris à escompter la propagande officielle. Là où un intellectuel occidental trouverait matière à cynisme, l'intellectuel chinois semble trouver l'occasion d'une humble communion avec le peuple. Peut-être, en son for intérieur, continue-t-il « d'objectiviser » ce culte de la personnalité, de la pensée d'un seul homme ; mais alors, c'est qu'il accepte consciemment de s'y assujettir, pour des motifs qui lui paraissent transcender son ego.³⁰

Il y aurait donc intégration complète de l'idéologie maoïste par le peuple chinois. Mais comment expliquer cette acculturation à l'idéologie d'un seul homme?

C'est encore une fois en se référant au passé chinois qu'il trouve la justification :

Le mouvement politique qu'anime Mao Tsé-toung [Mao Zedong] depuis plus de quarante ans est parvenu à libérer la Chine des impérialistes étrangers. Au prix d'un embrigadement rigoureux et d'une impitoyable uniformité, certes détestables pour les Occidentaux imbus de libéralisme, mais qui ne briment en rien l'immense majorité du peuple chinois soumis précédemment au joug féodal, le communisme chinois a réussi à améliorer très sensiblement les conditions d'existence de 500 millions d'humains. Au surplus, la pensée maoïste véhicule des valeurs modernes, dans une société que ses traditions

²⁹ *Ibid.*, p. 5.

³⁰ *Ibid.*, p. 5.

conservatrices ont longtemps écrasées ; le strict égalitarisme qu'elle prône est un idéal séduisant, auquel peu d'hommes peuvent rester insensibles.³¹

Le maoïsme aurait libéré les Chinois soumis précédemment à la féodalité et au conservatisme et introduit dans la société chinoise des valeurs modernes souhaitables pour le peuple longtemps écrasé par ses traditions. Lemelin a donc l'image d'une Chine à qui l'avènement du communisme a su profiter en regard du retard qui la caractérisait. Le communisme chinois est donc pour lui l'instrument d'une modernisation socio-économique mais également l'expression d'une modernité idéologique par l'introduction des valeurs égalitaires dans une société longtemps soumise à un joug féodal.

Cette vision de la Chine, on la retrouve aussi chez d'autres reporters qui ont collaboré au *Devoir* au cours des années 1970. C'est le cas d'Heinz Muhler qui a traité du 25^e anniversaire de la révolution chinoise de 1949. Pour lui, « un fait est patent – et il faut vraiment être de mauvaise foi pour le contester – à savoir : l'efficacité des méthodes mises en œuvre compte tenu de la faiblesse des moyens »³². Comme Lemelin, c'est dans une perspective économique qu'il aborde le développement du communisme chinois qui a le mérite, selon lui, de ne pas s'accompagner « du sacrifice des générations actuelles »³³. Et faisant référence au passé féodal chinois, il souligne l'ingéniosité de Mao de ne pas le perpétuer, de sortir « des sentiers battus »³⁴. Pour lui, la Chine est pauvre mais elle nourrit toute sa population et, de par l'efficacité du développement, elle livre une leçon au monde entier en ne fondant pas son développement sur une dépendance envers l'étranger et

³¹ *Ibid.*, p. 5.

³² Heinz Muhler, « La Chine de Mao a vingt-cinq ans », *Le Devoir*, 27 septembre 1974, p. 8.

³³ *Ibid.*, p. 8.

³⁴ *Ibid.*, p. 8.

en consolidant son économie par « la poursuite de sa propre expérience ». Et il conclut sur le message que traduit cette expérience : « c'est d'abord sur lui-même qu'un peuple peut construire son avenir »³⁵.

Yves Morin, médecin, et à l'époque vice-président du Conseil de la recherche médicale du Canada, accompagne la mission médicale canadienne en Chine en avril et mai 1973. Il a lui aussi une vision optimiste de la Chine de Mao. Dans trois articles, il donne un aperçu du fonctionnement du système de santé chinois et des différentes techniques médicales pratiquées. Il y livre un portrait enthousiaste de la pratique médicale en Chine bien que celle-ci soit rudimentaire et par conséquent confinée à des méthodes préventives. Les programmes gouvernementaux de santé sont à son avis très bénéfiques, de sorte qu'il n'hésite pas à qualifier le peuple chinois comme étant le reflet de la bonne santé. Ce qu'il remarque le plus, c'est l'extrême compassion dont fait preuve le personnel médical envers les patients. L'extrait qu'il livre à l'occasion d'une visite dans une clinique est éloquent :

J'ai aujourd'hui encore à l'esprit le souvenir de cette femme « médecin aux pieds nus », aux bleus délavés, appuyée sur une table qui cahotait sur le plancher de terre battue, sous l'image du Président et les inscriptions « Sers le peuple », « Souviens-toi de Béthune », mais ce qui est encore plus vivace à ma mémoire, est cette main posée sur celle qui la consultait, ce sourire serein et surtout cette sympathie, cette douceur, cette bonté (aurais-je peur d'employer le mot ?), qui n'a jamais été démentie dans chacune des visites hospitalières ou cliniques que j'ai pu faire et qui se manifeste à tous les échelons de la main d'œuvre médicale. Comment ont-ils fait pour obtenir cela ?³⁶

Au delà de la compassion propre au personnel médical, son insistance à souligner les citations de Mao sur les murs de la clinique vise aussi à relever le côté humaniste du communisme chinois en se référant à Normand Béthune (médecin

³⁵ *Ibid.*, p. 8.

³⁶ Yves Morin, « Médecin pieds nus au service d'une population en santé », *Le Devoir*, 18 septembre 1973, p. 11.

canadien reconnu en Chine pour le service rendu à l'armée communiste en tant que médecin, il est mort au champ de bataille) où à l'importance d'être près du peuple.

Enfin, les propos du Premier ministre Trudeau tenus lors de sa visite en Chine en octobre 1973 sont fort élogieux envers les artisans de la « Chine nouvelle ». Ce n'est sûrement pas à tout hasard qu'il aborde, dans son discours de clôture, le sujet de la condition humaine. Sur le mode lyrique, Trudeau fait l'éloge du régime :

Je pensais à ces chefs d'État qui, au cours de l'histoire, n'ont eu ni le courage ni l'initiative de relever ces défis fondamentaux (l'amélioration de la condition humaine) et qui ont plutôt employé leurs énergies à saper la dignité de l'homme. Certains s'y sont adonnés en s'aventurant en pays étrangers, d'autres en exploitant la population de leurs propres pays. Rien de cela ne se passe en Chine nouvelle.³⁷

Il souligne l'efficacité avec laquelle les dirigeants chinois ont su relever les défis de la Chine, c'est-à-dire assurer un confort élémentaire à l'immense population chinoise qui en a été si longtemps privée. Ses propos envers le régime de Mao sont tellement élogieux que les journalistes lui ont demandé s'il n'avait pas peur des risques politiques que ses déclarations pouvaient lui faire encourir au Canada.

C'est donc la perpétuation d'une image positive du communisme chinois qui est émise par Claude Lemelin et les collaborateurs du *Devoir* au cours de la première moitié des années 1970. La révolution chinoise marque pour eux une rupture avec un passé féodal étouffant qui se souciait peu de la condition humaine. Le communisme chinois leur apparaît en quelque sorte comme l'instrument de la modernisation socio-économique de la Chine mais également comme le facteur d'introduction de valeurs modernes incarnées par l'égalitarisme maoïste dans une société traditionnelle qui en

³⁷ Claude Lemelin, « Les relations sino-canadiennes sont entrées dans une nouvelle phase », *Le Devoir*, 16 octobre 1973, p. 6.

avait bien besoin. Il n'y a pas encore utilisation directe du sujet chinois dans leurs écrits mais on peut clairement y déceler une propension à véhiculer un discours sur le progrès social par l'intervention de l'état propre aux idées libérales du Québec des années 1960-1970. Par contre, il est bien évident que l'interventionnisme chinois va au-delà des principes libéraux. Mais il se trouve justifié dans le combat que mènent les dirigeants contre un traditionalisme qui est, selon eux, l'un des facteurs responsables du retard de la Chine. Et du moment qu'ils considèrent que le Parti communiste est garant du rehaussement de la qualité de vie en Chine, ils sont bien disposés à accepter cet interventionnisme étatique. Mais qu'en est-il de ces effets sur l'individu?

Le communisme chinois et l'individu

Il semble bien que seul George Vigny s'interroge sur les impacts du communisme chinois sur l'individu. Il faut dire qu'il commente les événements à la fin de la Révolution culturelle et est amené à faire des bilans suscités par la mort de Zhou Enlai et Mao Zedong. Bien qu'il considère que la Chine rayonne sur le plan international depuis l'avènement du régime de Mao, il est moins enthousiaste quant au véritable fondement du communisme chinois. L'objectif de ce « gouvernement par la pensée » comme il se plaît à le qualifier, consisterait à vouloir faire revivre le rêve séculaire de l'âge d'or chinois. Le marxisme-léninisme serait le moyen d'y arriver en mobilisant la nation et en écartant les individus ne voulant pas suivre le mouvement.

Georges Vigny est le pseudonyme d'un journaliste d'origine arménienne à qui Claude Ryan a donné en 1974, la responsabilité d'aborder les questions internationales dans les pages du *Devoir*.³⁸ La vision qu'il a de la Chine est grandement influencée par un documentaire de Francis Audrey intitulé *Chine 25 ans, 25 siècles*, dont il fait une critique le 11 janvier 1975 :

C'est chose faite maintenant avec « Chine 25 ans, 25 siècles » de Francis Audrey, une clef est forgée pour décoder l'énigme chinoise. Mieux c'est une sorte de grille pour décoder la démarche de Pékin tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de ses frontières, et qui à nos yeux, est un préalable à la compréhension de l'expérience chinoise et du rôle – vrai ou présumé – du Pékin confronté à deux hégémonismes contraires et équidistants par rapport à la pensée de Mao.³⁹

C'est l'idée d'une Chine difficile à « décoder » qui est dans un premier temps émise par Georges Vigny. C'est aussi celle du doute quant à la possibilité d'une expérience originale chinoise, destinée à jouer un rôle entre les deux hégémonismes que sont les États-Unis et l'U.R.S.S. .

C'est d'abord dans la façon qu'il pose les défis qui animent la Chine à cette époque, qu'il nous éclaire sur sa représentation du communisme chinois. Selon lui, le défi principal qui préoccupe les dirigeants chinois est de voir se perpétuer le passé dans la mesure où les changements effectués ne réussiront pas à briser le déroulement de l'histoire chinoise qu'il juge par ailleurs cyclique. C'est en somme, selon lui, cette volonté de ne pas retourner dans une sorte de « médiocrisation » en répétant les bavures de l'histoire. Problème donc, de contrer les risques de « confucianisation » ramenant la Chine dans un joug bureaucratique mené par une caste de lettrés loin du peuple. Ou encore, la crainte qu'on ramène la Chine dans la

³⁸ Antoine Char, « L'internationale, un devoir... », p. 154.

³⁹ Georges Vigny, « Francis Audrey propose une vision optimiste de la Chine », *Le Devoir*, 11 janvier 1975, p. 15.

décadence qu'elle vivait avant la libération (guerre civile, exactions impérialistes). Et c'est principalement cela qui, selon lui, sert de leitmotiv aux dirigeants communistes chinois.⁴⁰ Sa réflexion est, en ce sens, orientée dans la recherche des actions entreprises en égard à ces objectifs.

Les actions du régime communiste de Mao lui apparaissent une démarche qui « place l'acte individuel dans un contexte politique et social du compromis, exprimant la vertu collective »⁴¹. Et c'est en fonction de cette vertu et dans la voie tracée par ce gouvernement que tout est évalué, c'est-à-dire, rejeté ou accepté. Cette démarche suppose une éducation morale permanente à la pensée de Mao. En ce sens, il écrit :

La Chine qui fête ses vingt-cinq ans est bien cette Chine de vingt-cinq siècles mais à laquelle la pensée de Mao a donné un souffle, mieux, un élan libérateur et unificateur. Gouvernement par la pensée et vertu collective sous-entend une pensée, qui faisant sauter le carcan confucéen, a gonflé l'individu chinois à la dimension du grand tout d'une nation qui était en décadence matérielle et spirituelle. Pour être plus précis : morale.⁴²

Le communisme chinois est alors l'instrument de la libération et de l'unification du pays longtemps en décadence. Le projet maoïste a rassemblé les individus chinois dans un projet national commun permettant la réunification et par conséquent, un retour à l'ordre.

Mais ce passage évoque également l'idée d'une Chine qui n'a pas nécessairement fait table rase de son passé dans la mesure où la Chine qui fête ses 25 ans de régime communiste est celle-là même qui évolue depuis des siècles. Vigny ne considère donc pas que la révolution de 1949 soit une rupture effective avec le

⁴⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁴¹ *Ibid.*, p. 15.

passé chinois. Il croit que, malgré le redressement qu'a pu signifier la révolution de 1949 pour la Chine, il y a perpétuation du passé, Mao n'étant que l'incarnation d'un empereur moderne et sa pensée, que substitution du confucianisme. C'est précisément cela qui le distingue de Léger et Lemelin. D'ailleurs, pour M. Vigny, la pensée maoïste est essentiellement chinoise, c'est-à-dire, loin du marxisme orthodoxe et nourrie de siècles de tradition chinoise et d'ambition de rayonnement pour l'Empire du milieu. L'ambition des dirigeants chinois d'atteindre l'âge d'or est selon lui, le moteur des transformations qui ont cours en Chine.⁴³

C'est dans cette quête millénaire (âge d'or) qu'il situe la pensée de Mao. Pensée qu'il juge contradictoire reprenant les propos de Edgar Snow qui qualifiait cet homme de « destructeur et créateur révolutionnaire ». Et c'est dans cette contradiction que réside l'aspect fondamental du maoïsme dont la résultante serait le progrès. C'est donc, pour Vigny, une pensée qui se trouve, malgré ce que l'on peut croire, « à l'opposé du déterminisme et à fortiori de la fatalité »⁴⁴. Et c'est de cette manière que, selon lui, on doit comprendre les campagnes de rectifications que sont le *Grand bond en avant* et la *Révolution culturelle*. Contrairement à Jean-Marc Léger et Claude Lemelin qui mesuraient les initiatives du Parti communiste dans une perspective nationale où l'individu chinois était situé dans la collectivité, Vigny saisit l'individu dans sa plénitude. En ce sens, il livre un portrait moins réjouissant de la pratique du communisme en Chine. En effet, bien qu'il considère que le rêve de l'âge d'or de la Chine pourrait trouver sa réalisation avec le régime de Mao, il n'en demeure pas moins que le prix humain pour y arriver est, à ses yeux, considérable.⁴⁵

⁴² *Ibid.*, p. 15.

⁴³ Georges Vigny, « La Chine sans Mao », *Le Devoir*, 10 septembre 1976, p. 4.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 4.

⁴⁵ Georges Vigny, « Chou En-lai ou la fin de l'obscurité », *Le Devoir*, 9 janvier 1976, p. 4.

Le régime maoïste présente, selon lui, les caractéristiques de « laminoir de l'individu » car c'est par l'abnégation et la conscience sociale que les dirigeants chinois tentent d'atteindre cette grandeur. Et songeant aux goulags soviétiques, il écrit:

On frémit de penser au nombre des laissés pour compte, des victimes, des irrécupérables et des réhabilitables des camps de travail; c'est par millions qu'on doit dénombrer les inadaptés que laisse dans son sillage une nation de 800 millions d'hommes en marche. La force triomphe bien de la faiblesse, la vérité de l'erreur, le progrès de la stagnation, la dignité de l'opprobre, enfin la conscience sociale de l'asocial, mais à quel prix?⁴⁶

Vigny situe donc lui aussi le communisme chinois dans un projet national. Mais il diverge des autres éditorialistes que nous avons étudiés, car le développement du communisme en Chine est à son avis nourri de cette ambition séculaire de rayonnement pour l'empire chinois. Cet objectif réduit singulièrement la noblesse de l'initiative dans la mesure où il considère les dirigeants chinois plus pragmatiques que révolutionnaires. Et c'est en ce sens que la Chine qui fête son 25^e anniversaire est cette Chine qui évolue depuis des siècles. Sa population est encore soumise à l'arrivisme d'un empereur ambitieux.

La représentation de George Vigny se présente sous le prisme du libéralisme mais elle se distingue des autres éditorialistes que nous avons étudiés dans la mesure où l'individu se trouve au centre de son analyse. Ainsi, pour lui, la Chine se présente également à la lumière de ces grands projets de redressement et de modernisation. Mais ce qui le distingue, est le fait qu'il s'interroge sur l'impact de ces projets sur l'individu. Les autres éditorialistes se sont également interrogés sur la place de l'individu en Chine, mais ont toujours minimisé sa présence comparativement à

⁴⁶ Georges Vigny, « La Chine sans... », p. 4.

l'importance qu'ils ont accordée à l'impact des réformes du gouvernement communiste pour la collectivité chinoise. Pour George Vigny, la grandeur des projets et des défis qui animent la Chine à cette époque, ne peut en aucun cas justifier le prix humain à payer.

Conclusion

D'une manière générale, les journalistes du *Devoir* sont enthousiastes envers le communisme chinois. Ainsi, Jean-Marc Léger n'hésite pas à qualifier la Révolution culturelle comme étant déterminante pour le monde entier y voyant même une portée historique comparable aux révolutions française et bolchevique. Claude Lemelin qui a à l'esprit lors de sa visite en 1971, les récits du passé féodal qui jusqu'à tout récemment animaient la Chine, voit dans l'avènement des communistes, l'instrument d'une modernisation sociale et économique dont le peuple chinois avait bien besoin. Les deux éditorialistes évoquent cette reconquête d'une « dignité » et d'une « fierté » perdues. Au-delà de la nature totalitaire, ils décèlent dans ce régime un côté humaniste qui vise un rehaussement de la qualité de vie du peuple chinois. Le communisme en Chine est alors pour eux synonyme d'un progrès matériel, qui reste rudimentaire mais qui contraste avec une situation antérieure dégradante. Et comme nous l'avons vu, ces notions de progrès social et matériel sont au cœur même des principes qui animent les élites libérales au Québec pendant la Révolution tranquille. Leur acceptation du totalitarisme en Chine est donc justifiée par le retard qui caractérise son évolution d'autant plus qu'ils considèrent que le maoïsme a permis l'introduction de valeurs modernes dans la société traditionnelle

chinoise. Seul George Vigny, bien qu'il reconnaisse un certain rayonnement à la Chine sur la scène internationale, évoque les conséquences tragiques que peut avoir ce type de « gouvernement par la pensée » sur l'individu, car selon lui, le prix à payer pour les réformes implantées par les communistes est très élevé.

Aucun de ces journalistes n'utilisent le sujet chinois de façon directe. Par contre, on perçoit à travers leurs représentations plusieurs éléments qui marquent la trame des idéologies au Québec dans les années 1960 et 1970. Ainsi, Jean-Marc Léger a insisté sur les thèmes de l'émancipation et du développement national et de l'importance de l'État dans l'atteinte de ces objectifs. Éléments que l'on retrouve dans le discours nationaliste du Québec en ces années. Claude Lemelin, pour sa part, a insisté, sur les thèmes de l'intervention gouvernementale dans le développement économique de la nation. Ce développement étant responsable du rehaussement du niveau de vie de la population en général. Il a également insisté sur l'importance de l'atteinte d'une certaine modernité sociale et économique en rapport avec la société traditionnelle. Ce rejet du traditionalisme, l'importance du développement social et économique, l'interventionnisme d'état dans l'atteinte de ces objectifs, ne sont-ils pas des thèmes chers aux élites libérales de la Révolution tranquille au Québec? Est-ce que les différences que l'on retrouve entre les écrits de Léger, Lemelin (collectivité) et ceux de George Vigny (individu) témoignent d'un certain dilemme entre libertés individuelles et collectives qui existerait au Québec dans les années 1960 et 1970 ?

Chapitre III

LA REPRÉSENTATION DE LA CHINE DANS *LA PRESSE* : DE LA RÉPROBATION À L'ACCEPTATION

Le journal *La Presse* constitue le quotidien le plus important du Québec eu égard à sa longévité et son tirage. Fondée en 1884 par William-Edmond Blumhart, c'est à Treffé Berthiaume, qui acquiert l'entreprise cinq ans plus tard, que l'on doit la sauvegarde du journal déficitaire. La famille Berthiaume en est propriétaire jusqu'en 1967 alors que la corporation de valeurs Trans-Canada de Paul Desmarais s'en porte acquéreur.¹ Si *Le Devoir* peut se vanter d'être, depuis sa fondation, un journal indépendant, *La Presse* peut, quant à elle, avoir la prétention d'être jusque dans les années 1970 « *Le plus grand quotidien français d'Amérique* ».

Pour la période qui nous intéresse (1966-1976), deux présidences marquent l'évolution du journal. Celle de Pierre Dansereau et André Bureau qui fixe la transition marquée par l'arrivée du nouveau propriétaire qui entend restructurer et moderniser la salle de presse.² Cette administration laquelle est largement éprouvée par le déclenchement d'un « lock-out » général en octobre 1971. Le conflit se termine en février 1972 et, en juin de la même année, le poste de président éditeur du journal est confié à l'écrivain Roger Lemelin. Cette nomination en laisse plusieurs perplexes puisqu'on juge qu'il n'a pas le bagage nécessaire pour occuper un poste de gestion. Sa méthode d'action n'a d'ailleurs rien à voir avec les techniques traditionnelles de « management » et, ironie du sort, il la définissait lui même de

¹ Cyrille Felteau, *Histoire de La Presse tome II : Le plus grand quotidien français d'Amérique 1916-1984*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1984, p. 201.

« méthode Mao ». Elle consistait à recueillir le plus grand nombre de données sur un problème en tenant compte des intérêts de *La Presse* et du facteur humain en jeu.³

Sa présidence est marquée par la nouvelle définition qu'il donne au journal et qui vient remplacer celle de M. Berthiaume que les journalistes jugeaient difficile à appliquer dans le contexte moderne. La nouvelle formule situe le journal dans le courant libéral de l'époque tout en promouvant le respect de la personne, des libertés individuelles, des croyances religieuses et des valeurs démocratiques garantes de l'équilibre entre le bien commun et individuel. Il s'engage à dénoncer tout acte d'intolérance qui menacerait ces valeurs. Du point de vue économique, le journal valorise l'esprit de travail et d'initiative individuelle et s'engage à dénoncer tout gouvernement qui mettrait en péril ces principes en franchissant les limites d'un sain interventionnisme. Enfin, tout en reconnaissant le désir d'émancipation des Québécois, il privilégie la présence d'un Québec fort dans le Canada.⁴ Bien que ces principes ne soient présentés qu'en 1972, nous croyons qu'ils sont le reflet de l'idéologie du journal pour toute la période qui nous concerne. Comme le communisme chinois s'oppose aux principes libéraux du journal, il est permis de croire que *La Presse* tient peu en estime un régime qui pratique l'orthodoxie révolutionnaire et favorise l'émancipation collective au détriment de l'individu. Il est également plausible que considérant les facteurs historiques du développement chinois, ils reconnaissent le bien-fondé du système chinois sous certains aspects comme le relèvement du niveau de vie.

² *Ibid.*, p. 201.

³ *Ibid.*, p. 214.

⁴ *Ibid.*, p. 215-216.

Nous avons divisé ce chapitre en trois parties qui, croyons-nous, témoignent le mieux de l'évolution des commentaires des journalistes et des collaborateurs du journal et qui se situent, comme dans le chapitre précédent, en rapport avec différentes phases de la Révolution culturelle et de l'histoire des relations internationales à cette époque. En premier lieu, nous scruterons leur opinion sur les sursauts révolutionnaires de la Révolution culturelle entre 1966 et 1969. Nous aborderons également les visites diplomatiques canadiennes, événement qui donne l'occasion aux journalistes de se faire une opinion renouvelée du régime de Mao. Enfin, il sera question des bilans tracés à l'occasion de la mort de Zhou Enlai et Mao Zedong. Comme ce fut le cas dans le chapitre précédent, nous porterons une attention particulière aux éditoriaux. Nous intégrerons également les commentaires de correspondants étrangers qui, il importe de le souligner, sont plus nombreux que ce n'était le cas pour *Le Devoir*. Ces articles sont considérés comme partie intégrante de l'opinion de *La Presse* puisque leur publication témoigne de leur cautionnement par la direction du journal.

La Révolution culturelle : violence et fanatisme

C'est sur une note quelque peu humoristique que Guy Cormier aborde la Chine dans la page éditoriale de *La Presse* du 1^{er} août 1966, traitant de la célèbre traversée du fleuve Yangzi effectuée à la nage par le président Mao. L'événement aurait dû tout au plus nous renseigner sur l'état de santé du président que plusieurs croyaient gravement malade mais il a suscité, aux dires de M. Cormier, une frénésie pour la natation à travers le monde : « parce que Mao Tsé-toung [Mao Zedong], président de la Chine a pris, à 72 ans, un bain dans la rivière, les eaux de partout

frémissent. »⁵ Jusque dans la Chambre des communes de l'Angleterre où il relate les propos du député Hector Hughes, âgé de 79 ans et lui-même nageur – non communiste comme il se plaît de le mentionner – qui a suggéré à ses collègues de s'adonner à la pratique de la natation en suivant l'exemple de Mao. Il évoque également l'invitation lancée par un Américain, président de la fédération des nageurs, à laquelle il demande à Mao de faire compétition incessamment : « cela ferait un nageur communiste parmi les participants. Grande attraction. »⁶ Mais là s'arrête le ton sarcastique car selon Cormier : « il faudrait se garder de rire trop spontanément des dictateurs. Car les dictateurs, eux, ne rient pas. » À cela, il rappelle qu'à la sortie du film *The Great Dictator* de Charlie Chaplin en 1939, tout le monde riait du ridicule d'Hitler et de Mussolini mais, quelques mois plus tard, on venait de comprendre qu'eux ne riaient pas et pendant six ans plus personne n'osait rire.

Cet éditorial exprime à merveille les deux aspects qui marquent le discours du journal pendant la Révolution culturelle chinoise, soit un mélange d'ironie et d'inquiétude. Ironie face aux élans de fanatisme, aux slogans et au romantisme d'une révolution qui prétend faire fi de tout passé et de toute aide dans le but d'y faire triompher une société inédite communiste. Mais également, et surtout, crainte que ces élans, par leur caractère violent, ne viennent troubler la paix mondiale. Ce sentiment est d'autant plus prononcé du fait que l'on comprend mal les sursauts révolutionnaires qui sont provoqués en Chine. La situation internationale de l'époque inspire effectivement la crainte. À ce titre, il faut rappeler que les deux grandes puissances mondiales se trouvent en position de conflit avec la Chine à la fin

⁵ Guy Cormier, « Que d'eau ! que d'eau ! », *La Presse*, 1^{er} août 1966, p. 4.

⁶ *Ibid.*, p. 4.

des années 1960. Les États-Unis livrent une bataille acharnée au Vietnam, aux portes de la Chine, et ils soutiennent Taïwan, jugée comme une province rebelle par les autorités chinoises. Quant à l'Union soviétique, la Chine lui dispute depuis la fin des années 1950, la souveraineté de son développement idéologique, de sorte que les relations entre les deux pays sont très tendues. Toute la réflexion du journal se fait à partir de la situation révolutionnaire intérieure en Chine et ses répercussions extérieures. Dès lors, la perception de la Révolution culturelle qui se dégage de *La Presse* devient déterminante dans l'évaluation de la situation internationale. C'est en effet, dans la mesure qu'il y a accroissement de la violence en Chine qu'on s'inquiète de la réaction des grandes puissances. Et à ce titre, l'endoctrinement idéologique de la population chinoise suscite beaucoup de craintes.

C'est en évoquant un sentiment d'incompréhension que Cyrille Felteau aborde le déclenchement de la Révolution culturelle dans un éditorial publié le 30 août 1966. Il évoque son incapacité à interpréter les dépêches contradictoires qui font état de manifestations violentes de la part de jeunes gens à qui on a attribué le vocable de « gardes rouges ». Ces événements lui apparaissent d'autant plus inconcevables qu'ils interviennent 17 ans après que le parti communiste a étendu son autorité sur la Chine : « le régime ne disposait-il pas déjà de tous les moyens dont il pouvait rêver pour assujettir l'esprit des 800 millions de Chinois à sa ligne politique ? »⁷ La seule réponse qu'il puisse fournir est que, compte tenu de la situation internationale, les dirigeants chinois ont jugé qu'il fallait mobiliser et « galvaniser » le peuple à l'éventualité d'une agression. De cette manière, l'équation devient toute simple pour un pays pauvre comme la Chine : « la certitude de la

⁷ Cyrille Felteau, « Une révolution vue de loin », *La Presse*, 30 août 1966, p. 4.

victoire ne peut reposer que sur des masses fanatisées par un « maoïsme » élevé à la dignité de religion. »⁸

L'opinion de Felteau est également partagée par l'historien François Fejto, alors correspondant de l'Agence France-Presse, dans la mesure où lui aussi considère la Révolution culturelle comme une entreprise d'exaltation des esprits à l'idéal maoïste. C'est, à son avis, une véritable manipulation des masses qui fait beaucoup de victimes et provoque tout autant de souffrances. Elle constitue un détournement de l'opinion sur les vrais enjeux et problèmes qui guettent la Chine. La prétention des dirigeants chinois de provoquer l'avènement d'un homme nouveau relève, pour Fejto, du rêve et du délire bien plus que du réalisme politique. Il explique la situation comme une lutte de cliques qui opposent, depuis la fin des années 1950, un groupe de dirigeants réalistes et d'autres plus fanatiques qui partagent le « romantisme révolutionnaire » de Mao Zédong. Ce dernier est d'ailleurs présenté comme un entêté qui refuse d'admettre la fausseté de certaines de ses politiques par simple nostalgie de l'époque du Yénan⁹:

C'est, à son avis, en déclarant la guerre à toutes manifestations d'individualisme, en prêchant le don de soi, en cultivant le culte de Mao, et en prédisant l'écroulement proche de l'impérialisme, que les **ultras** (en caractère gras dans le texte), qui gouvernent présentement la Chine, essaient de conjurer la vague de doutes et de critiques que leurs échecs ont fait surgir.¹⁰

⁸ *Ibid.*, p. 4.

⁹ Le Yénan est l'endroit où les communistes avaient appliqué leur système au terme de la grande marche.

¹⁰ François Fejto, « La Chine entre le fanatisme et le réalisme », *La Presse*, 21 octobre 1966, p. 5.

Quelques mois plus tard, Fejto explique que ces luttes de factions font partie des logiques internes du totalitarisme, auxquelles les leaders chinois ont décidé de mêler les masses.¹¹

Ces masses, ce sont ces millions de jeunes à qui Mao a donné l'ordre d'apprendre la révolution en la faisant et en « bombardant les états majors ». Ils sont, aux dires de Philip Deane, journaliste à la section internationale de *La Presse*, l'instrument de la folie de Mao. Folie qui semble d'autant plus évidente qu'on leur demande de « faire l'impossible – changer la nature humaine. »¹² Mao est considéré comme un visionnaire, c'est-à-dire, qu'il mesure les événements en périodes historiques et non en vies humaines. Ainsi, il utilise la jeunesse, qui selon lui, est la seule capable d'exécuter des visions aussi inhumaines. Quelle idée horribante est pour lui le sacrifice des générations actuelles pour vaincre les besoins et les problèmes de la Chine.¹³ La condamnation de la Révolution culturelle est donc claire dans les pages de *La Presse*, car elle est interprétée comme une entreprise opportuniste servant les desseins d'une clique dirigeante qui, pour asseoir sa suprématie, utilise l'endoctrinement idéologique. Contrairement à ce qu'en pensait Jean-Marc Léger du *Devoir*, cette révolution, selon Cyrille Felteau, n'amène aucune contribution au mouvement révolutionnaire international. Elle rappelle plutôt les erreurs du stalinisme.¹⁴

¹¹ François Fejto, « Les affiches donnent un peu de réalité au théâtre d'ombre qu'est la politique chinoise », *La Presse*, 12 janvier 1967, p. 5.

¹² Philip Deane, « La jeunesse chinoise est l'instrument d'une grande folie », *La Presse*, 11 janvier 1967, p. 5.

¹³ *Ibid.*, p. 5.

¹⁴ Cyrille Felteau, « Lueur sur le chaos chinois », *La Presse*, 11 janvier 1967, p. 4.

De janvier jusqu'à octobre 1967, la Chine apparaît pratiquement chaque jour dans les pages de *La Presse* et il n'est pas rare que ce soit en première page. La majorité de ces articles provient d'agences de presse internationales postées à proximité du territoire chinois, les journalistes étrangers n'étant pas les bienvenus en cette année trouble. Le caractère violent des affrontements provoqués par la Révolution culturelle constitue la trame principale de ces articles. Et ce sont surtout les actions de violence et de pillages des maoïstes qui sont mises en évidence, comme c'est le cas de l'assaut et de l'incendie de l'ambassade britannique. Ces articles sont quelquefois accompagnés de photos montrant des jeunes gens portant le brassard des gardes rouges et apprenant à manier les armes. On s'attarde également à souligner des scènes qu'ils jugent pathétiques et parfois risibles de l'endoctrinement idéologique des Chinois.

Ainsi, Jean Vincent, journaliste de l'Agence France-Presse, raconte l'histoire dont il a été témoin, soit celle d'un Chinois dont l'enfant a été frappé par une moto et qui hésite à recourir à ses services de peur qu'on le voit entrer dans une voiture étrangère. Le père se résout finalement à retenir l'aide de Vincent, mais il demande d'être déposé quelques mètres avant d'arriver à l'hôpital :

La silhouette de cet homme bouleversé, portant un enfant blessé mais préférant retarder les soins plutôt que d'arriver à l'hôpital dans une voiture étrangère, porte au cœur un coup autrement douloureux que celui du ridicule incendie d'une ambassade.¹⁵

René Flipo, pour sa part, souligne l'envergure du culte maoïste célébré partout au pays, même dans les airs. En ce sens, il fait état des énormes slogans qui recouvrent un avion dans lequel il a voyagé en Chine. À bord, comme il se plaît à le

¹⁵ Jean Vincent, « La vie à Pékin après un an de Révolution culturelle », *La Presse*, 9 septembre 1967, p. 5.

souligner, le voyageur fatigué ne peut y trouver repos car le voyage aérien en Chine est régi par un rituel à la gloire de Mao. Ainsi, l'hôtesse postée près de la cabine de pilotage où se trouve une photo du président, proclame avant le décollage : *Vive le président Mao*, et on y fait jouer *l'Orient rouge*. Pendant une bonne partie du vol, des haut-parleurs diffusent les discussions politiques et les slogans des émissions de radio Pékin. Après le traditionnel repas, l'avion se transforme en salle de spectacle où est jouée une pièce à la gloire de Mao.¹⁶

La Chine est devenue, selon Jean Vincent, un véritable temple voué au culte de Mao où le moi n'a plus de place dans la collectivité endoctrinée :

Le « moi » c'est acheter une deuxième bicyclette. C'est donner rendez-vous à une fille, au lieu de faire des heures supplémentaires, c'est ne pas renoncer à ses vacances [...] c'est consacrer son temps, son énergie à autres choses que l'essentiel, ce n'est pas donner tout, tout, au « collectif ».¹⁷

L'adhésion de la population à cet endoctrinement idéologique inquiète, de sorte qu'il n'hésite pas à qualifier la pensée de Mao de « bombe atomique spirituelle ». Comment, en effet, expliquer que des jeunes gens se soumettent avec autant de ferveur à la pensée de Mao ? C'est la question que se pose Simon Malley, journaliste du quotidien *Jeune Afrique*, qui a eu l'occasion de s'entretenir avec des dirigeants chinois et qui a côtoyé quelque temps de jeunes gardes rouges. L'orthodoxie révolutionnaire dont ils font preuve l'étonne :

Ils ne se permettent pas de rêveries romanesques. J'ai dû demander plusieurs fois à un garçon de me dire s'il trouvait les filles distrayantes. Il m'a répondu finalement que, lorsque les filles le distraient, il ouvre le livre de Mao et oublie rapidement tout le reste.¹⁸

¹⁶ René Flipo, « La gloire de Mao Tsé-toung chantée en plein ciel », *La Presse*, 6 février 1968, p. 5.

¹⁷ Jean Vincent, « Chine de 1968 : temple voué au culte de Mao », *La Presse*, 16 avril 1968, p. 5.

¹⁸ Simon Malley, « La force de Mao : ses millions de Gardes rouges », *La Presse*, 21 mai 1967, p. 5.

Ce fanatisme idéologique étonne et quand il est situé dans le contexte des relations internationales, il devient sujet de vive inquiétude. Ce sentiment est d'autant plus amplifié que la Chine procède au mois d'octobre 1966, donc au moment même où font rage les mouvements de masse de la Révolution culturelle, à ses premiers essais nucléaires, eux qui étaient prévus plus tardivement par les spécialistes occidentaux. Considérant, dans un premier temps, l'antagonisme qui marque les relations de la Chine avec les deux grandes puissances que sont les États-Unis et l'U.R.S.S. et, dans un deuxième temps, la folie révolutionnaire qui anime le pays, les essais nucléaires chinois sont alors perçus comme une provocation pouvant mener au déclenchement du troisième conflit mondial.

Déjà au mois d'août 1966, Cyrille Felteau évoquait ses craintes d'une intervention américaine en Chine, en réaction à la folie révolutionnaire de la Révolution culturelle. Ce scénario lui laissait présager le pire :

Puissent-ils hésiter toujours devant une décision aussi lourde de conséquences. Comment ne pas comprendre qu'un assaut sur la Chine déclencherà sur le monde la pire – et probablement la dernière – des catastrophes.¹⁹

Le premier essai nucléaire chinois au mois d'octobre n'a rien qui puisse rassurer. Ainsi, Philip Deane, amené à commenter l'événement, craint également la réaction des Américains. Impliqués dans le conflit vietnamien, ils pourraient, à son avis, juger pertinent d'intervenir avant que la Chine n'ait eu la possibilité de se doter d'un arsenal sophistiqué.²⁰

À mesure que se développe la Révolution culturelle et que l'écho des slogans anti-étrangers apparaît dans la presse occidentale, il y a crainte que la folie

révolutionnaire ne dépasse les cadres territoriaux de la Chine. Et à ce titre, l'évolution du discours de Philip Deane est fort révélateur. Celui-ci s'inquiète de ce qu'il appelle les propos de la « nouvelle gauche » qui laissent présager un conflit opposant dans le monde, les gens de couleur pauvres et les riches blancs. Il écrit que le discours de cette « nouvelle gauche » ne fait qu'attiser la violence qui a le seul mérite de donner aux opprimés, la virilité, la fierté et la discipline. De plus, il déplore que les Chinois aient recours au chantage nucléaire pour faire avancer leur cause idéologique.²¹ Son analyse l'amène à approuver les efforts du Département de la défense américaine dans le but de développer une bombe nucléaire propre. Cette arme aurait, selon lui, le mérite de rendre l'assaut final contre la Chine plausible puisque les Chinois seraient anéantis sans que cela ne déplaise aux Russes qui n'auraient pas à subir les retombées radioactives d'une telle bombe.²²

Compte tenu de l'implication des États-Unis au Vietnam, les possibilités d'une guerre entre la Chine et les États-Unis sont bien réelles et *La Presse* fait largement état de l'éventualité d'une intervention chinoise en Indochine. C'est ce que révèle Simon Malley, journaliste de *Jeune Afrique*, qui a rédigé une série de huit articles relatant ses entretiens avec des dirigeants chinois, que *La Presse* reproduit. Évoquant la détermination des dirigeants chinois d'impliquer leur population dans une guerre contre l'impérialisme américain, il rappelle les paroles de Zhou Enlai disant qu'il serait facile de mobiliser 10 millions d'hommes face à une armée ennemie n'en contenant que 1 million : « Chou En-lai [Zhou Enlai] m'a dit ces

¹⁹ Cyrille Felteau, « Une révolution... », p. 4.

²⁰ Philip Deane, « La fusée chinoise accroît le danger de guerre », *La Presse*, 29 octobre 1966, p. 35.

²¹ Philip Deane, « La Nouvelle gauche de Castro et le chantage nucléaire des Chinois », *La Presse*, 9 août 1967, p. 5.

²² Philip Deane, « Pour anéantir les chinois sans déplaire aux Russes : la bombe nucléaire « propre » », *La Presse*, le 9 septembre 1967, p. 5.

choses impassiblement. Son visage ne trahissait aucune émotion pas plus qu'il ne laissait voir les traces de l'âge, il a 71 ans. »²³ Malley souligne que les jeunes révolutionnaires sont convaincus de l'éventualité d'une agression américaine et ils le sont tout autant qu'ils pensent en ressortir victorieux car ils ont le poids du nombre.

Les propos de l'éditorialiste Roger Champoux se situent dans cette optique. Il craint que la supériorité numérique de la Chine ne provoque l'éclatement des frontières et que les Chinois aient des objectifs d'expansion et d'assujettissement. L'île de Hong Kong lui apparaît la première concernée par la menace chinoise : « Que pourront 200 militaires contre une populace jaune (de l'ordre de plusieurs millions) fanatisée et, de ce fait, capable des pires folies.²⁴ »

Les inquiétudes face aux velléités chinoises diminuent à la fin de l'année 1967 en même temps que paraît un article de Stanley Karnow, journaliste du *Washington Post*, dans lequel il dénonce l'attitude américaine faisant de la Chine une menace pour la paix mondiale. Ce qui relève, selon des experts situés à Hong Kong, d'un mythe qui repose sur un faux postulat, à savoir qu'un pays possède une puissance relative à sa population. L'optique américaine est jugée comme une aberration par ces spécialistes car la Chine n'est pas, selon eux, une puissance agressive et son attitude belliqueuse s'explique par un siècle d'agressions étrangères. D'ailleurs, sa population, loin d'être un atout, « constitue en réalité le grand handicap de la Chine, eu égard à ses ressources alimentaires »²⁵.

²³ Simon Malley, « Chou En-lai : la guerre avec les USA est inévitable. Où va la Chine ? », *La Presse*, 16 mai 1967, p. 7.

²⁴ Roger Champoux, « Un monde insensé », *La Presse*, 13 mai 1967, p. 4.

À partir de l'année 1968, l'opinion du journal envers la Chine évolue dans un autre sens. Alors que les textes précédents s'attardaient à souligner le caractère et la violence qui se dégageaient de la Révolution culturelle, aucun article ne considère que la Chine représente une véritable menace bien que certains incidents frontaliers avec l'U.R.S.S. inspirent l'inquiétude. Il faut dire que ce changement d'attitude intervient au moment où la situation politique intérieure se calme en Chine. Les gardes rouges sont, en effet, soumis au contrôle de l'Armée populaire de libération qui s'emploie, dès septembre 1967, à démilitariser le mouvement, de sorte que l'ordre se rétablit graduellement et que se consolide le pouvoir de Mao Zedong lors du 9^e Congrès du Parti communiste chinois au mois d'avril 1969. La militarisation de la politique et de la société chinoise suscite des craintes mais l'attention est désormais tournée sur la façon d'intégrer la Chine dans le concert des nations, notamment en lui donnant la place qui lui revient au sein des Nations Unies. À ce sujet, plusieurs considèrent que le Canada doit jouer un rôle majeur pour la reconnaissance du gouvernement communiste²⁵, d'autant plus que l'année 1968 marque l'arrivée au pouvoir de Pierre Elliott Trudeau qui, rappelons-le, tient lui-même en estime le gouvernement de Pékin aux termes de sa visite en Chine à la fin des années 1950.

Les excès de fanatisme inquiète toujours mais ces événements sont situés dans le contexte propre à la Chine et on s'attarde plus à rechercher les facteurs positifs de la révolution chinoise. À ce titre, les propos de Jean Vincent sont fort

²⁵ Stanley Karnow, « La menace chinoise : un mythe selon les spécialistes occidentaux à Hong Kong », *La Presse*, 30 octobre 1967, p. 7.

²⁶ Déjà en 1966, Charles B. Lynch directeur du service de presse de l'agence *Southam* évoquait que le Canada se trouvait en position privilégiée pour interpréter « l'énigme chinoise ». Olivier Marchand, « Le Canada se trouve dans une position privilégiée pour comprendre la Chine », *La Presse*, 7 décembre 1966, p. 5.

révélateurs de la tendance qui se dessine à partir de 1968. On peut trouver qu'il soit dommage que la Chine soit le temple de la pensée de Mao Zedong et déplorer que la population soit régie par un rigoureux système de contrôle idéologique mais force est de constater que dans ce temple, les Chinois mangent bien mieux qu'avant la Révolution de 1949.²⁷ Ainsi, en 1969, aucun des éditorialistes de *La Presse* ne conteste l'initiative du gouvernement canadien en vue de la reconnaissance diplomatique de la Chine. Renaude Lapointe considère qu'il s'agit de faire face à une réalité bien concrète²⁸ alors que Roger Champoux évoque les raisons économiques justifiant une telle action : « la démocratie canadienne, il est vrai, peut entretenir quelques terreurs à l'endroit du fait communiste chinois mais cette même démocratie a grand besoin de vendre. »²⁹ Ironie du sort, la reconnaissance diplomatique de la Chine par le Canada intervient le 14 octobre 1970 au moment même où des révolutionnaires du *Front de Libération du Québec*, dont certains se réclament du maoïsme, provoquent une crise politique majeure nécessitant l'intervention de l'armée au Québec. Mais peu importe car, comme l'évoque Jean Pellerin, « il ne faudrait pas pousser le ridicule jusqu'à croire que la Chine tient absolument à s'identifier aux idioties des petits bourgeois gâtés de la Nouvelle gauche »³⁰.

²⁷ Jean Vincent, « Chine de 1968 : temple voué... », p. 5.

²⁸ Renaude Lapointe, « Faire face à la réalité », *La Presse*, 16 août 1968, p. 4.

²⁹ Roger Champoux, « Le moment d'avoir du tact », *La Presse*, 22 février 1969, p. 4.

³⁰ Jean Pellerin, « Enfin, Ottawa reconnaît Pékin », *La Presse*, 15 octobre 1970, p. A-4.

Voyage en Chine : une opinion renouvelée du communisme chinois

La reconnaissance diplomatique de la Chine par le Canada donne lieu à plusieurs échanges visant à concrétiser les rapports entre les deux pays. Ainsi, en 1971, une mission économique canadienne se rend en Chine pour préparer les échanges qu'aura le premier ministre Trudeau lors de sa visite de 1973. Nous analyserons les commentaires de Pierre-C. O'Neil, correspondant du journal à Ottawa, qui a accompagné la mission économique canadienne et ceux de Claude Turcotte, chargé de la couverture de la visite de M. Trudeau en Chine. L'occasion est belle de comparer les propos de M. O'Neil à ceux de Claude Lemelin, journaliste du *Devoir*, qui a lui aussi accompagné la mission économique canadienne. Ces deux journalistes étaient jumelés, ce qui signifie qu'ils partageaient la même voiture officielle, les mêmes interprètes et qu'ils visitaient les mêmes endroits.

Dès son premier article, Pierre O'Neil évoque la difficulté de choisir un point de vue pour rendre compte du voyage:

Il y a plusieurs façons de rendre compte d'un séjour aussi bref. J'aurais pu, par exemple, comparer la Chine que j'ai vue à celle que j'ai connue dans les livres des spécialistes. J'aurais pu m'attacher à décortiquer les grandes questions politiques de la Chine [...] j'ai préféré raconter le plus simplement possible de ce qu'on nous y a dit.³¹

Ces textes ressemblent davantage à un récit de voyage, où il y a abondance de descriptions physiques des lieux visités, qu'à un reportage interprétatif, ce qui agace son patron qui, à son retour, lui pose toutes sortes de questions :

mon supérieur m'embarrasse un peu avec ses questions. J'ai bien essayé de faire mon travail mais je n'ai pas réponse à tout [...] mais voilà, c'est du

³¹ Pierre-C. O'Neil, « Porte ouverte sur la Chine », *La Presse*, 17 juillet 1971, p. A-1.

tourisme un peu spécial que nous avons fait ; presque toujours en automobile et en cortège officiel, presque toujours avec nos guides et interprètes.³²

Tout comme Lemelin il souligne les défauts d'un voyage officiel qui, à son avis, ne permet pas d'avoir une prise tangible sur le réel de la vie quotidienne des Chinois. Tout est soumis à la volonté du guide interprète qui les accompagne et qui est lui-même assujéti au calendrier chargé des visites. La situation n'avait pas empêché Lemelin de puiser dans l'histoire de la Chine pour y livrer une appréciation somme toute positive du communisme chinois. Pierre O'Neil a fait le choix de rendre compte uniquement de ce qu'il a vu et de ce qu'on lui a rapporté.³³

La première représentation qu'il nous livre, en est une relative à la propagande qui se retrouve partout en Chine, aussi bien dans ces haut-parleurs qui scandent des slogans révolutionnaires que dans les portraits de Mao qui sont affichés partout. D'ailleurs, comme il se plaît à le souligner, l'image de Mao apparaît de multiples manières au cours de son périple, aussi bien dans les propos de ses interlocuteurs que partout sur son passage :

Nous sommes fascinés par l'usage que font du livre rouge tous les Chinois, à l'usine, à l'Université, sur la rue où ils l'agitent en chantant pendant que l'autobus se fait attendre. Nous sommes fascinés par l'omniprésence de Mao et la pénétration de sa pensée qui nous revient de mille manières dans les propos de nos guides, de nos hôtes, dans les statues de plâtre blanc sur fond de velours rouge de nos hôtels, dans les cours intérieures des usines, aux frontons des édifices administratifs sous forme de slogans, voire même sur l'enveloppe dans laquelle on me livre des timbres de Chine pour ma fille Nathalie qui en fait la collection.³⁴

³² Pierre-C. O'Neil, « Les mille et une différences de la vie des gens en Chine », *La Presse*, 24 juillet 1971, p. A-2.

³³ Pierre-C. O'Neil, « La Chine : une ruche des plus ordonnée », *La Presse*, 26 juillet 1971, p. A-6.

³⁴ Pierre-C. O'Neil, « Au pays de Mao, le puritanisme est de règle », *La Presse*, 24 juillet 1971, p. A-5.

L'omniprésence de la pensée de Mao lui fait penser au catholicisme québécois d'antan. Ainsi, le village où est né Mao devient le « Bethléem chinois ». Ou encore, à sa visite d'une université chinoise dans une classe où l'on donne des cours d'anglais : « Au tableau noir, une seule phrase : « le président Mao est le plus grand marxiste-léniniste de notre époque ». Les étudiants scandent la phrase comme nous le faisons au catéchisme au sujet des mérites du bienheureux Joseph. »³⁵

Il souligne également l'extrême uniformité et la discipline qu'il a retrouvées partout au cours de son voyage. Uniformité d'abord soulignée dans le domaine vestimentaire : pratiquement tous les Chinois sont habillés de la même manière. À ce titre, il livre l'exemple des hôtesses et des pilotes d'un avion qu'il a emprunté et où ceux-ci étaient vêtus de la même manière qu'un paysan. Uniformité surtout dans la pensée, symptôme de cette éducation propagandiste, car le maoïsme régit tous les aspects de la vie des Chinois. Deux fois plutôt qu'une, il souligne ce fait. D'abord, lors d'une visite d'atelier : « Nous quittons la fabrique étonnés par la qualité des œuvres qu'on y produit, fascinés par l'organisation de l'entreprise, abasourdis par le degré de pénétration de la pensée de Mao dans toute l'économie de la fabrique. »³⁶ Ensuite, à sa sortie de l'Université de Qinghua : « Je me suis dit en rentrant à l'hôtel que la pensée de Mao sur la combinaison de l'éducation et du travail pratique a vraiment pénétré le milieu chinois de l'éducation. »³⁷ Et tout comme l'a souligné Lemelin, il fait état de la régularité du discours qui marque chaque visite d'institutions ou d'usines chinoises. Tout est raconté de la même manière partout : il y a d'abord, la présentation d'un préambule sur la situation avant 1949 ; on y

³⁵ Pierre-C. O'Neil, « À l'Université de Tsinghua [Qinghua] : pour y entrer il faut d'abord avoir travaillé pendant trois ans », *La Presse*, 22 juillet 1971, p. A-5.

³⁶ Pierre-C. O'Neil, « Les artisans de Pékin », *La Presse*, 20 juillet 1971, p. A-1.

³⁷ Pierre-C. O'Neil, « À l'Université de Tsinghua... », p. A-5.

présente ensuite les caractéristiques du développement qui s'ensuivit de 1956 à 1966, les changements qui ont été effectués pendant la Révolution culturelle et enfin, on mentionne les objectifs à atteindre et on invite l'étranger à émettre ses suggestions.³⁸ O'Neil ne cache pas être blasé de ces activités officielles. Il l'est d'autant plus qu'à chaque fois qu'il demande à voir autre chose, on lui dit qu'un journaliste est déjà passé par là et qu'il n'y trouvera rien de nouveau. Il en vient à se dire que c'est peut-être que la Chine est conforme à ce qu'il en a lu dans les livres.

L'encadrement de la délégation est le sujet entier d'un de ses articles où il explique son emploi du temps en compagnie du guide interprète, « l'affable et doux » M. Hsiao. Il juge que sa présence est quelquefois un peu lourde mais jamais déplaisante. Il tient en estime le métier de guide interprète car en ces années, ils sont grandement occupés alors que les voyageurs se ruent pour visiter la Chine. Le métier de guide interprète est d'autant plus essoufflant que tout le voyage est réglé minutieusement. Ainsi, O'Neil souligne la vitesse avec laquelle il se rend et ressort de sa soirée au ballet et d'une autre au cinéma. Il explique également la façon dont M. Hsiao lui fait la traduction du film où à chaque fois qu'il est prononcé le nom de Mao, il rajoute « l'invincible ». Il en tient pour preuve la transcription de la traduction qu'il a demandée de consulter. Pour lui, M. Hsiao résume en quelque sorte tout son voyage car « en le saluant, c'est à la Chine [qu'il s'adresse] car il en a la discipline, la modestie, la politesse et le charme. »³⁹

Blasé de la monotonie qui caractérise ces visites et qui semble régner dans le pays entier, conditionnement idéologique oblige, il repart tout de même avec l'idée

³⁸ Pierre-C. O'Neil, « Les artisans... », p. A-1.

³⁹ *Ibid.*, p. A-1.

que cette « ruche » humaine, ces paysans que sont les Chinois, ont remporté beaucoup de victoires contre « la nature et la misère ».⁴⁰ Et c'est en étant guidé religieusement par la pensée de Mao, « évangile » des Chinois, qu'ils ont amélioré considérablement leurs conditions d'existence :

La révolution chinoise a réussi au moins une chose : nourrir les Chinois. Pour le non sinologue, le voyageur pour lequel l'histoire de la Chine se conjugait avec celle des famines, voilà ce me semble le fait majeur de l'histoire de la révolution, celui qui laisse présager qu'un jour pas si lointain, la Chine avec ces hommes et son énergie sera non pas seulement puissante – puisqu'elle l'est déjà – mais riche.⁴¹

Des deux voyages qu'il a effectués dans la même année en U.R.S.S. et en Chine, il repart avec la conviction que « la Chine paraît infiniment plus sûre de la voie qu'elle suit que ce n'est le cas de la Russie. »⁴² Et c'est la seule certitude qu'il puisse retenir de son séjour. Celle d'une Chine disciplinée, dont la population est régie par un rigoureux système idéologique qui se compare en tout point à une dévotion religieuse. Son choix de limiter son propos à de vagues impressions témoigne de sa déception de n'avoir pu percer quelques bribes du « mystère » chinois. En tant que journaliste, il démontrait un certain enthousiasme à l'idée de visiter la Chine. Mais sa déception est grande de ne pouvoir aller au-delà du caractère officiel de sa visite et de ne saisir une Chine autre que celle qu'il connaît déjà.

Claude Turcotte qui est attiré à la couverture de la visite de Pierre Elliott Trudeau en 1973, a lui aussi l'image d'une Chine disciplinée et uniformisée sous l'idéologie d'un seul homme :

⁴⁰ Pierre-C. O'Neil, « Créer une ville en domptant la nature », *La Presse*, 23 juillet 1971, p. A-5.

⁴¹ Pierre-C. O'Neil, « Mao un dieu pour les Chinois », *La Presse*, 26 juillet 1971, p. A-5.

⁴² Pierre-C. O'Neil, « La Chine : une ruche... », p. A-6.

Tout au long de ce séjour en Chine, je n'ai pu chasser de mon esprit la toute première impression que j'avais eue en arrivant à Pékin. La Chine m'était apparue comme un gigantesque monastère où prédominaient la discipline, l'austérité, la sobriété et l'ardeur presque mystique pour une cause.⁴³

Les Chinois sont pour lui des « gens rangés » comme en témoigne l'absence de bar dans les hôtels ou encore le fait que les femmes soient dépourvues de coquetterie. Mais il reconnaît que cette attitude « puritaine » réside dans cette volonté des Chinois de briser avec une tradition de misère : « il n'y a probablement dans toute l'histoire de l'humanité un peuple qui ait fourni autant d'efforts en temps de paix pour progresser économiquement et socialement. »⁴⁴ L'intérêt que porte le monde envers la Chine semble grandement stimulé par cet attrait de voir un peuple discipliné progresser aussi rapidement malgré la faiblesse des moyens. Ce ne sont plus les craintes qui animent l'intérêt que portent ces journalistes sur la Chine mais les résultantes de sa révolution.

Cyrille Felteau note lui-même l'évolution des mentalités qui s'est effectuée depuis la révolution de 1949. En se référant à l'audace du jeune Trudeau qui avait tenté de visiter la Chine à cette époque, ce qui avait nui à son avancement universitaire, il explique : « les temps ont bien changé. Ce qui était formellement proscrit il y a un quart de siècle est maintenant très à la mode. En France, en ce moment, les livres sur les « retours de Chine » pullulent. »⁴⁵ Felteau interprète d'ailleurs le voyage de Trudeau comme simple témoignage de l'intérêt que porte le peuple canadien envers la Chine. Turcotte est du même avis puisqu'il souligne que

⁴³ Claude Turcotte, « Les Chinois ont l'allure de gens heureux malgré une vie d'austérité », *La Presse*, 7 novembre 1973, p. A-5.

⁴⁴ Claude Turcotte, « La Chine a besoin de la technologie occidentale mais veut l'assimiler », *La Presse*, 8 novembre 1973, p. A-5.

⁴⁵ Cyrille Felteau, « M. Trudeau en Chine », *La Presse*, 10 octobre 1973, p. A-4.

les relations entre Ottawa et Pékin relèvent plus du romantisme que d'un intérêt mutuel commun.

Mort de Mao Zedong et de Zhou Enlai : le temps des bilans

La mort de Zhou Enlai et, à plus forte raison de Mao Zedong, au cours de l'année 1976, donne lieu à la parution d'éditoriaux dans *La Presse* sur leur carrière et un bilan de leurs actions. Et c'est l'image d'une Chine remplie de contradictions qui se perpétue. Et ces contradictions font d'ailleurs partie intégrante des éditoriaux des journalistes de *La Presse* qui ont traité de la Chine pendant les deux dernières années de la Révolution culturelle. C'est ce qui leur permet de voir le maoïsme comme principal moteur de la modernisation de la Chine mais également comme l'obstacle à la continuité de celle-ci.

Pour Jean Pellerin qui traite du 4^e congrès national populaire qui a eu lieu à Pékin, «il faut lire entre les lignes, et ce n'est pas facile».⁴⁶ C'est comme si tout ce qui provenait de la Chine était codé et qu'il fallait s'exercer au déchiffrement pour saisir ce qu'il en est réellement. Dès lors, ce ne sont plus les faits qui sont importants mais plutôt des indices qui pourraient être révélateurs, ce à quoi il se met à la recherche. Ainsi, pour Pellerin, tout laisse croire qu'à ce congrès, les modérés sont en bonne position au pouvoir. Il en tient pour preuve le maintien de Zhou Enlai et de Deng Xiaoping au deuxième et troisième rang de la hiérarchie. Le rapprochement voulu avec Moscou et Washington et le désir prononcé de mettre l'accent sur le

⁴⁶ Jean Pellerin, « Le maoïsme devient un dogme », *La Presse*, 22 janvier 1975, p. A-4.

développement économique sont des facteurs qui laissent également croire à la prédominance des modérés au sein du Parti. Sa réflexion porte ensuite sur l'institutionnalisation de la pensée de Mao par son intégration à la Constitution chinoise au sujet de laquelle il se pose la question suivante : « Si l'on croit nécessaire d'institutionnaliser ainsi une pensée, serait-ce qu'on ne la juge plus en mesure de s'imposer d'elle-même. »⁴⁷ Ce que vient confirmer, selon lui, les dénonciations de Liu Shaoqi, de Lin Biao et surtout de Confucius. D'ailleurs, Pellerin trouve aberrante cette dénonciation du confucianisme car il considère qu'à l'instar de cette philosophie, le maoïsme présente les mêmes caractéristiques dogmatiques :

le maoïsme a toutes les apparences d'une religion en Chine, et il a probablement autant d'affinités avec la philosophie de Confucius, que le Nouveau Testament en a avec l'Ancien, mais tout comme le christianisme, le maoïsme tend à l'exclusivisme et rappelle, à cet égard, l'Église primitive.⁴⁸

Le maoïsme présente, à son avis, le même caractère absolu des grandes religions qui ont animé l'histoire et son institutionnalisation lui rappelle l'avertissement que saint Cyprien lançait à Carthage, au troisième siècle : « Hors du maoïsme (l'Église), point de salut ». ⁴⁹ Cette omnipotence qu'il confère à l'idéologie maoïste se trouve également résumée dans un éditorial paru un mois après la mort de Zhou Enlai :

La Chine vit sous la houlette de Mao depuis 1949. Elle vénère son chef à l'égal d'un père, d'un prophète, d'un dieu. Sa forme de communisme est dynamique et ardente. Les fidèles de ce communisme-là forment une église jalouse de sa pureté et de son orthodoxie. Face à l'église que constitue, de son côté, le communisme soviétique, celle de Chine fait penser à l'église de Rome face à celle de Byzance : la cadette qui juge trop relâchée son aînée et qui s'institue la gardienne des dogmes marxistes dans ce qu'ils ont de plus authentiques et de plus rigoureux. Forte de sa jeunesse et de son dynamisme, la Chine se considère volontiers investie d'une vertu d'infailibilité qui s'appuie sur « la pensée de Mao », le « grand timonier » ». ⁵⁰

⁴⁷ *Ibid.*, p. A-4.

⁴⁸ *Ibid.*, p. A-4.

⁴⁹ *Ibid.*, p. A-4.

⁵⁰ Jean Pellerin, « La Chine prisonnière de sa vérité », *La Presse*, 25 février 1976, p. A-4.

Face aux prétentions et aux propensions qu'a prises ce culte, il évoque l'idée que le maoïsme devienne le principal obstacle au développement de la Chine. Ayant à l'esprit le vide que laisse la mort de grands dirigeants et l'ampleur qu'a pris le culte de Mao, il s'explique mal comment la Chine réussira à se départir de ce dogme. Le maoïsme, que certains considèrent comme moteur du développement chinois, devient à ses yeux le principal obstacle de cette émancipation. Sur ce, il conclut : « La Chine ne parviendra pas « aux premiers rangs du monde avant la fin du siècle » mais elle aura eu la satisfaction d'être demeurée en possession tranquille de sa vérité. »⁵¹ Et c'est de cette vérité que la Chine est à présent prisonnière.

C'est aussi l'opinion de Vincent Prince qui commente la mort de Zhou Enlai. Tout en reconnaissant les qualités de l'homme en tant que conciliateur et interprète de la pensée du « grand timonier », il écrit : « il ne faudrait pas oublier qu'il a contribué à porter et à maintenir au pouvoir un parti qui a imposé et continue d'imposer sa volonté par la force. On a sacrifié des millions de vies au triomphe et à la survie de cette dictature du prolétariat. »⁵² Il serait peu probable que des changements majeurs surviennent dans ce régime de terreur marqué par « l'endoctrinement continu, le lavage de cerveaux » qui empêche la naissance de tous mouvements d'oppositions.⁵³ Mais il reconnaît tout de même des effets bénéfiques au communisme chinois : « Le régime de Mao a eu incontestablement de bons effets sur le plan économique. Et la liberté de manger à sa faim est probablement celle à laquelle un peuple tient en premier lieu. »⁵⁴

⁵¹ *Ibid.*, p. A-4.

⁵² Vincent Prince, « Devant la tombe de Chou En-lai », *La Presse*, 10 janvier 1976, p. A-4.

⁵³ *Ibid.*, p. A-4.

⁵⁴ *Ibid.*, p. A-4.

Pellerin qui couvre la mort de Mao revient sur l'impact qu'il a eu sur la Chine :

C'était le père de la révolution chinoise, la providence d'un cinquième de l'humanité, l'une des personnalités politiques les plus marquantes du siècle, bref le plus écouté et le plus vénéré des monarques qui se sont succédé, au cours des âges, à la tête du Céleste empire. Mao Tsé-toung n'est plus. Le Vengeur et le Sauveur vient d'entrer dans sa légende.⁵⁵

C'est un peu le sens de l'analyse que le journal a tenu tout au cours de la période étudiée qui se trouve résumée dans l'éditorial funèbre de Pellerin. L'image d'une Chine sclérosée à qui le communisme a su donner le souffle nécessaire à sa modernisation : « Mao Tsé-toung [Mao Zedong] a réglé la Chine à l'heure du monde moderne ». C'est la principale réalisation et non la moindre qu'il lui attribue. En effet, son plus grand accomplissement sera, selon lui, d'avoir sorti la Chine de son enracinement traditionnel, d'avoir effectué une réforme agraire qui était des plus nécessaires et ce, en dépit de l'importante tradition des terres ancestrales :

Grâce à l'image du père qu'il a fini par incarner aux yeux des Chinois, Mao Tsé-toung [Mao Zedong] a réussi ce tour de force, mais non sans heurt et après avoir fait face à une longue et tenace résistance. [...] tâche cruelle et surhumaine que représentait, pour les dirigeants chinois, la mise en branle d'une réforme qui, dans d'autres pays, n'aurait gêné que de vagues capitalistes. En Chine, elle bousculait une masse traditionaliste et sans défense.⁵⁶

Pour Pellerin, la Chine a su bien se tirer de ce choc entre tradition et modernité, en ce sens qu'il a permis de nourrir son immense population et de tenir en respect les étrangers.

Par contre, Mao a réussi ce tour de force en érigeant une dictature très rigoureuse et « son charisme a fait qu'il eût l'air de planer au-dessus, alors que les

subalternes en subissaient – et continuent d'en subir – l'odieux. »⁵⁷ Maintenant qu'il est mort, il reste un vide et celui-ci est d'autant plus important qu'il était considéré comme un dieu. Devant cette situation, Pellerin retient deux scénarios. Le premier est celui selon lequel avec la mort de Mao, c'est la vieille garde révolutionnaire qui disparaît. Il est donc probable que les dogmes véhiculés par celui-ci soient mis de côté. Le deuxième ranime les craintes perpétuelles que la Chine inspire durant toute la période, soit celui d'une reprise de la ferveur révolutionnaire qui laisserait présager le pire :

Mais si les fameux « gardes rouges » allaient de nouveau se mettre en branle, il est à craindre qu'un dictateur de la trempe d'un Staline ne se lève pour « sauver la révolution ». Quoi qu'il en soit, avec la disparition d'un « timonier » de la stature de Mao, on ne peut faire autrement que d'appréhender le pire. La faiblesse des hommes forts est de ne jamais pouvoir préparer la relève.⁵⁸

L'avenir de la Chine est enfoui dans les contradictions qui la caractérisent. C'est d'ailleurs ces contradictions qui permettent aux journalistes de *La Presse* de voir à la fois Mao comme le bâtisseur de la Chine moderne mais également comme le principal obstacle à son développement. Mao et le maoïsme ont peut-être permis à la Chine d'entrer dans la modernité mais maintenant qu'elle y est, ils considèrent qu'il serait pertinent que les dirigeants construisent sur d'autres bases de peur que succède au « Lénine chinois », la terreur d'un Staline.

⁵⁵ Jean Pellerin, « Sans Mao, que deviendra la Chine ? », *La Presse*, 10 septembre 1976, p. A-4.

⁵⁶ *Ibid.*, p. A-4.

⁵⁷ *Ibid.*, p. A-4.

Conclusion

La représentation de la Chine et du communisme chinois dans les pages de *La Presse* laisse voir trois aspects prédominants. Il y a d'abord la réprobation du type de régime politique totalitaire en général. Les journalistes n'approuvent aucunement ce type de régime puisqu'il ne correspond pas aux principes d'une démocratie libérale et porte atteinte aux libertés individuelles. Sa condamnation est d'autant plus prononcée au début de la Révolution culturelle alors qu'elle constitue, à leurs yeux, une entreprise d'endoctrinement idéologique à grande échelle, laissant place aux sursauts de « fanatismes » et de « folies collectives ». Mais nous avons vu également que ces élans inspirent la crainte lorsqu'ils sont situés dans le contexte international de l'époque. Considérant l'antagonisme qui existe entre la Chine et les superpuissances, plusieurs craignent que l'attitude « belliqueuse » des dirigeants chinois ne mène au troisième conflit mondial. Les premiers essais nucléaires de la Chine n'ont rien de rassurant lorsqu'ils sont conjugués aux troubles révolutionnaires. Les journalistes qui traitent de la Chine durant les périodes troubles de la Révolution culturelle s'approprient la nouvelle pour dénoncer le totalitarisme, le fanatisme et la violence qui en découlent.

La possible reconnaissance de la Chine par le gouvernement canadien amène les journalistes de *La Presse* à trouver des facteurs positifs à la Révolution chinoise. Ainsi se développe au cours de la période, une représentation qui, au-delà de la condamnation de l'idéologie et du régime politique, reconnaît d'emblée que les

⁵⁸ *Ibid.*, p. A-4.

Chinois ont connu une amélioration considérable de leur niveau de vie sous le régime communiste. C'est ce qui leur permet de traiter de la Chine en termes de « progrès » lors de la mission économique canadienne de 1971 et du voyage de Pierre Elliott Trudeau en 1973. On reconnaît au Parti communiste chinois le fait d'avoir brisé une tradition de pauvreté et de misère. Mao et le maoïsme sont alors perçus comme les moteurs d'une modernisation somme toute nécessaire dans une société traditionnelle stagnante. Le maoïsme peut bien avoir les aspects d'une religion dogmatique mais il est en quelque sorte l'instrument du progrès économique qui caractérise ce régime communiste.

Chapitre IV

LA CHINE COMME MODÈLE STRATÉGIQUE DE MOBILISATION :

EN LUTTE ! ET LA FORGE (1972-1978)

Conséquence de la rupture sino-soviétique de la fin des années 1950, l'idéologie maoïste prend essor au sein du mouvement communiste international. Cet événement a pour effet, chez certains, de projeter la Chine comme pays où se développe une voie originale du communisme, processus qui prend de l'ampleur avec la Révolution culturelle en 1966. À la faveur de cette nouveauté émergent des courants de gauche se réclamant de l'idéologie maoïste. C'est le cas chez certains intellectuels français qui, au cours des années 1960-1970, sont désillusionnés par rapport au communisme soviétique qui a sombré, selon eux, dans le « révisionnisme » et le « social-impérialisme » ; ils jettent alors leur dévolu sur les théories de Mao Zedong. Dès lors, la Chine leur apparaît comme étant l'exemple de ce qu'il faut faire en vue du triomphe de la révolution communiste.

Au Québec, les intellectuels de gauche radicaux étant surtout préoccupés par la question nationale, il faut attendre au début des années 1970 pour voir apparaître un mouvement se réclamant de l'idéologie maoïste. Ce n'est donc pas à partir de la rupture sino-soviétique que le maoïsme pénètre au Québec. L'intégration du maoïsme au Québec correspondrait, selon Jacques Benoît, à la prise de conscience chez certains de l'absence d'orientation révolutionnaire cohérente chez les groupes progressistes depuis les années 1960.¹ Ce constat s'effectue à la suite de la

¹ Jacques Benoît, *L'extrême gauche*, Montréal, La Presse, 1977, p. 82.

répression de la crise d'octobre de 1970. En ce sens, émergent en 1973 le groupe *En Lutte !* qui publie la revue du même nom et *La Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada* qui publie *La Forge*. Ce sont les deux principaux protagonistes du courant marxiste maoïste inspiré de la Révolution culturelle dans les années 1970 au Québec². La Chine représente pour eux un modèle stratégique de mobilisation des masses en vue de la création d'un parti révolutionnaire au Canada. Il faut tout de même spécifier que le marxisme demeure marginal au Québec, bien que cette idéologie ait grandement imprégné le discours de plusieurs acteurs sociaux au cours de la période.

Dans le présent chapitre, nous essayerons de saisir en quoi la Chine correspond, pour eux, à un modèle stratégique de mobilisation servant d'orientation pour la cause révolutionnaire au Canada. Quels sont les facteurs politiques, sociaux et économiques qui font que la Chine constitue un modèle de développement? Quels sont les éléments qui peuvent expliquer la popularité du maoïsme chez des intellectuels de la gauche radicale au Québec? L'analyse va donc nous permettre de cerner les principes qui guident leur adhésion au maoïsme et les différents débats qui les préoccupent.

Nous croyons que le souffle nouveau donné aux orientations de gauche par le lancement de la Révolution culturelle explique dans un premier temps le succès du maoïsme au Québec. La Révolution culturelle chinoise avec ses prétentions de refonte de l'esprit humain intervient à un moment où le Québec subit lui-même des

² Lucille Beaudry, « Le changement idéologique des courants progressistes au Québec. Une forme de participation à la crise du marxisme (1960-1980) », dans Gérard Bernier et Gérard Boismenu (dir.), *Crise économique, transformations politiques et changements idéologiques*, Montréal, ACFAS, 1983, p. 462.

transformations majeures. Nous croyons également que les bases idéologiques du maoïsme pouvaient représenter un attrait particulier dans la mesure où elles s'intégraient à certains principes populaires au Québec dans les années 1960 (décolonisation, populisme).

Bien qu'ils soient les principales organisations de la gauche radicale au Québec dans les années 1970, les groupes *En Lutte !* et *La Forge* ne sont pas les seules. Il y a effectivement des groupes d'obédience trotskiste qui sont actifs pendant ces années. De plus, l'allégeance maoïste des deux groupes ne signifie pas qu'ils partagent des caractéristiques communes. Il est donc important de situer précisément les différents groupes qui sont en place en précisant leurs effectifs, leurs influences et leurs activités. Il nous sera ensuite plus aisé de cerner les exemples concrets qui témoignent de leur représentation du communisme chinois comme modèle stratégique de mobilisation. Ainsi, nous aborderons les deux revues selon les thématiques de l'économie, du travail et de la société. Enfin, comme nous le verrons dans la première partie de ce chapitre, les deux groupes présentent certaines différences au niveau de leurs actions et de certains principes idéologiques. C'est pourquoi, dans la dernière partie de l'analyse, nous relèverons les différences qui marquent leur représentation.

La gauche radicale au Québec dans les années 1970

Au Québec dans les années 1970, deux groupes distincts sont présents dans la gauche radicale: les maoïstes et les trotskistes. Ils se réclament tous du marxisme mais ils se distinguent dans leurs actions et dans la ligne politique qu'ils privilégient pour favoriser la révolution socialiste au Canada. La gauche radicale du Québec des années 1970 se distingue de celle des années 1960 par son refus de faire de la question nationale québécoise l'objet de débats, mettant au premier plan la lutte des classes.³

Le trotskisme naît de l'opposition entre Staline et Trotsky dans la Russie des années 1920. Il est défini par la 4^e Internationale de 1938 qui s'oppose au communisme de type soviétique, tel qu'il se pratique dans la Russie stalinienne. L'idéologie trotskiste est plus souple dans son application, dans la mesure où elle est disposée à accepter une pluralité de tendances au sein du parti. Les militants ne sont donc pas obligés de suivre une ligne de pensée stricte définie par un noyau de dirigeants. Ils ont la liberté de penser autrement et militent en faveur de la préservation des libertés individuelles. Leurs actions au Québec se situent surtout au niveau des syndicats, organisations qui, selon eux, sont propices à l'émergence d'un parti des travailleurs.⁴ Le type de communisme qu'ils proposent est autogestionnaire dans la mesure où il suppose la participation du peuple dans la gestion des affaires publiques.

³ Lucille Beaudry, « Le changement idéologique... », p. 460.

⁴ Jacques Benoît, *L'extrême...*, p. 23.

Les maoïstes se réclament également du marxisme-léninisme. Ils se distinguent des trotskistes en ce qu'ils ne rejettent pas la Russie stalinienne, mais s'opposent au « révisionnisme » de Khrouchtchev et vouent un culte à la pensée de Mao Zedong. Ils sont donc en faveur d'un régime à parti unique qui doit rassembler les meilleurs éléments (avant-garde) du prolétariat. Ces derniers sont chargés, en utilisant l'agitation et la propagande, de soulever les esprits en vue de susciter la révolution. Ils privilégient une ligne politique rigide, c'est-à-dire qu'ils projettent la contradiction de lutte des classes au premier plan et ils sont peu enclins à accepter de compromis.

Le maoïsme québécois, que l'on peut comparer au maoïsme français, vise à l'établissement du modèle chinois tel qu'il est projeté dans la Révolution culturelle. Au niveau international, les militants maoïstes mettent de l'avant un tiers-mondisme qui vise le rétablissement de la justice en faveur des pays pauvres. Le populisme en est aussi une de ses caractéristiques principales bien qu'à un degré différent.⁵ En effet, le maoïsme français en appelle aux vertus du peuple plutôt que de se limiter à la cause prolétarienne. Au Québec, *En Lutte !* adopte un discours semblable mais, comme nous le verrons dans la dernière partie de ce chapitre, *La Forge*, adopte une rhétorique qui met le prolétariat au premier plan.

Les maoïstes et les trotskistes sont en lutte perpétuelle. Les trotskistes au Québec sont représentés par trois organisations : *Le Groupe Socialiste des Travailleurs du Québec*, *Le Groupe Marxiste Révolutionnaire* et *La Ligue socialiste*

⁵ Christophe Bourseiller, *Les maoïstes : La folle histoire des gardes rouges français*. Plon, 1996, p. 17.

ouvrière.⁶ Chacune ne compte pas plus de 75 membres de sorte que leur influence est plus que limitée.⁷ Les maoïstes se regroupent également autour de trois organisations : *La Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada* qui compte environ 600 membres à son apogée, le groupe *En Lutte !* qui en recense environ 400 et *Le Parti communiste du Canada (marxiste-léniniste)* dont on estime le nombre de membres entre 200 et 400. Ce dernier, fondé en 1968, est le moins influent des trois.⁸ *En Lutte !* est née plus tard en 1973 alors que *La Ligue* est fondée en 1975. Le budget annuel des deux dernières organisations se situerait à leur apogée entre 500 000 et 1 million de dollars. La majorité de ces revenus viendrait des cotisations des membres à qui l'on demandait de verser entre 5 et 10 % de leur salaire annuel. *En Lutte !* pouvait également compter sur les revenus de quatre librairies qu'elle possédait à travers le Canada (Montréal, Québec, Toronto et Vancouver). Il faut également tenir compte des revenus de la vente de leurs journaux diffusés en français et en anglais à travers le Canada. Ces deux groupes représentent en fait les organisations les plus importantes de la gauche radicale au Québec dans les années 1970.⁹

C'est avec la publication du document *Pour le Parti prolétarien*, publié en 1972, que le groupe *En Lutte !* pose les bases du courant maoïste. On y énonce deux principes qui ont influencé le développement de la gauche radicale : une dénonciation du réformisme nationaliste tant au niveau du Parti québécois que dans les centrales syndicales et du *Front d'Action Politique*, de même qu'une condamnation de la pratique d'implantation d'une avant-garde révolutionnaire

⁶ Jacques Benoît, *L'extrême...*, p. 77.

⁷ Louise Gendron, « Vive le Québec Rouge ! », *L'actualité*, vol. 23, no 20, 15 décembre 1998, p. 70.

⁸ Jacques Benoît, *L'extrême...*, p. 77.

⁹ Louise Gendron, « Vive le Québec... », p. 73.

comme optique de pénétration des masses.¹⁰ On privilégie plutôt les voies de l'éducation et de l'agitation dont le but premier est d'accentuer le mécontentement et les troubles jusqu'à l'apparition d'une situation pré-révolutionnaire. Les luttes sont alors déterminées selon les besoins concrets des travailleurs. En ce sens, on retrouve souvent des militants maoïstes lors de manifestations ou de conflits touchant les travailleurs. On les voit souvent intervenir lors de licenciements d'employés.

En Lutte ! a la réputation, si on le compare à *La Ligue*, d'être moins visible dans ses activités. Le groupe se livre plutôt à des activités souterraines et favorise l'éducation. Ses membres travaillent au niveau de l'individu en vue de le conscientiser à la lutte des classes. À sa fondation, on lui reconnaît une tendance populiste et un discours souple. Situation qui, selon Jacques Benoît, témoigne d'une absence de netteté idéologique et qui attire différentes critiques à la revue, notamment celle du *Mouvement révolutionnaire étudiant*, un des groupes fondateurs de *La Ligue*.¹¹

La Ligue communiste (marxiste-léniniste) du Canada, fondée en 1975, publie la revue *La Forge* et a la réputation d'être la plus influente de toutes les organisations de gauche radicale au Québec. Elle est également considérée comme la plus rigide et la plus sectaire. Jacques Benoît évoque cette fois la netteté absolue de sa ligne politique à cause de sa façon de poser les problèmes. Son analyse de la société québécoise est limpide, en ce sens qu'elle pose en premier lieu le principe d'existence de deux classes distinctes : la bourgeoisie et le prolétariat. Il n'y a donc

¹⁰ Pierre Milot, « Généalogie du discours et des pratiques marxistes-léninistes au Québec », dans Jacques Pelletier (dir.), *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 1970*, Université du Québec à Montréal, Les cahiers du département d'études littéraires, 1986, p. 22.

¹¹ Jacques Benoît, *L'extrême...*, p. 104.

pas, pour les militants de *La Ligue*, l'existence de classes intermédiaires comme la classe moyenne ou la petite bourgeoisie.¹² Ceci leur permet d'avoir des positions claires qui favorisent et facilitent l'action militante. Son but principal est de gagner la faveur de l'ensemble de l'avant-garde révolutionnaire canadienne en prenant la direction de toutes les luttes populaires. Il n'y a donc pas de compromis et ses membres n'hésitent pas à attaquer toutes personnes non acquises à leur cause. D'ailleurs, ils sont conviés à n'entretenir aucun contact avec les membres de leur famille qui ne sont pas acquis à la cause révolutionnaire ou qui font partie de la bourgeoisie. Comparativement à *En Lutte !*, le travail des militants de *La Ligue* est beaucoup moins effacé. Les membres de l'organisation sont d'ailleurs encouragés à brandir haut et fort leur orientation idéologique en vue de répandre leurs idées dans la collectivité.

Bien que les deux organisations collaborent souvent, elles n'hésitent pas à s'attaquer de front quant le besoin se fait sentir. Comme nous le verrons plus loin, *La Ligue* reproche la trop grande souplesse des militants d'*En Lutte !* alors que ces derniers lui reprochent ses positions doctrinaires et sectaires.

Concrètement, leurs activités se résument essentiellement à un travail d'agitation et d'infiltration en vue de contrôler les organisations populaires et les exécutifs syndicaux. Le lieu le plus infiltré par les groupes de gauche serait les travailleurs du secteur hospitalier. En fait, tous les hôpitaux francophones de la région de Montréal auraient compté des membres d'organisations d'extrême gauche dans les années 1970 et *La Ligue* a des représentants dans chacun d'eux.¹³ À l'Hôtel

¹² Jacques Benoît, *L'extrême...*, p. 111.

¹³ *Ibid.*, p. 14.

Dieu, elle réussissait à prendre le contrôle de l'exécutif syndical pendant un an en janvier 1976.¹⁴ Elle agissait également dans les CLSC et une vingtaine de ses militants sont actifs à l'Hôpital Notre-Dame.

En ce qui concerne les organismes populaires, *En Lutte!* et *La Ligue* s'affrontent pour en prendre le contrôle. Dans *l'Association pour la défense des droits sociaux* et *l'Association des coopératives d'économie familiale*, c'est *En Lutte!* qui domine tandis que *La Ligue* a manœuvré efficacement dans les *Coopératives d'alimentation* (87 comptoirs) où elle a fait adopter son programme *Luttons pour des comptoirs de lutte de classe*. Cette dernière s'illustre également par la prise de contrôle de *S.O.S. Garderie* en 1976, organisme communautaire important qui regroupait 65 garderies au Québec.¹⁵ Enfin, on retrouve des militants maoïstes parmi des travailleurs du secteur manufacturier où leur présence est très sentie lors de grèves ou de manifestations.

Fait significatif, bien qu'ils soient peu nombreux, ces militants font beaucoup de bruit au Québec dans les années 1970. Il suffit, selon Jacques Benoît, de deux membres d'une association d'extrême gauche dans une organisation pour enflammer des dizaines voire des centaines de personnes.¹⁶ Ils pouvaient par exemple, selon Michel Rioux, ancien employé des communications de la CSN, habilement paralyser les assemblées de la centrale.¹⁷

¹⁴ *Ibid.*, p. 39.

¹⁵ *Ibid.*, p. 48.

¹⁶ *Ibid.*, p. 13.

¹⁷ Louise Gendron, « Vive le Québec... », p. 68.

La Chine : un modèle stratégique de mobilisation

En ce qui touche leur référence à la Chine comme modèle stratégique de mobilisation, nous nous proposons d'analyser ensemble les deux revues dans un premier temps, puis de faire ressortir leurs différences dans la dernière partie de ce chapitre. Nous les évaluons sous trois thématiques qui rassemblent l'essentiel des sujets abordés puisqu'elles constituent la majeure partie des préoccupations des deux revues : l'économie où il sera question du chômage et de l'inflation ; le travail où seront abordés les thèmes de l'organisation, de la santé et de la qualité de l'environnement; et enfin, la société où nous aborderons principalement les thématiques de la famille et de la condition de la femme.

Ce n'est sûrement pas par simple coïncidence que les deux revues, à leur première parution, traitent de la Chine sous les thématiques de l'inflation et du chômage.¹⁸ Il faut mentionner que ces problèmes sont fortement politisés au Canada à cette époque, au point que l'inflation devient un enjeu majeur de l'élection fédérale de 1974 et l'objet de la loi sur le contrôle des prix et des salaires en 1975. Le chômage est quant à lui un problème récurrent qui tend cependant à s'accroître à mesure que se développe l'automatisation du travail et que les *baby boomers* entrent sur le marché du travail.¹⁹ L'exemple chinois y est utilisé par les deux revues pour démontrer que ces problèmes ne sont pas universels car la Chine échappe à l'inflation grâce à son économie planifiée. Comme les prix sont fixés par les dirigeants qui savent répondre aux besoins concrets du peuple, ils auraient tendance à

¹⁸ Le premier numéro de la revue *En Lutte !* paraît le 1^{er} mai 1973 et celui de *La Forge*, le 1^{er} décembre 1975.

¹⁹ Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, « Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930 », Montréal, Boréal, 1989, p. 634.

diminuer depuis la prise de pouvoir des communistes en 1949. On mentionne que les prix des produits de première nécessité sont à leur niveau le plus bas et que ceux des médicaments ont chuté de 80% depuis la révolution. De plus, le coût du logement en Chine serait dérisoire, n'absorbant que 5% du salaire alors qu'au Canada, le logement en absorbe 32%.²⁰ La même rhétorique prévaut en ce qui concerne le chômage qui ne peut pas exister dans une économie planifiée. Situation qui contraste avec la situation canadienne où les travailleurs sont soumis aux principes arbitraires de l'offre et de la demande :

Cette économie planifiée se développe de façon harmonieuse sans qu'il n'y ait chômage ni inflation. Au Canada, l'augmentation du profit règle la production et entraîne une surproduction ayant pour conséquence le chômage et la diminution du pouvoir d'achat des travailleurs.²¹

Ce discours est certainement simpliste mais il a le mérite d'être clair, considérant l'objectif de propagation idéologique.

Au niveau du travail, la participation accrue des travailleurs au fonctionnement des entreprises grâce aux comités révolutionnaires représente un modèle pour le Canada. Les deux revues vouent une véritable admiration à cette institution qui donne le droit de parole aux ouvriers et aux masses aux côtés des représentants de l'armée et des cadres civils du Parti. Pour eux, ces comités sont l'exemple le plus percutant de l'exercice de la démocratie prolétarienne en Chine car les ouvriers participent aux décisions qui concernent leur milieu de travail. La direction des entreprises ne relève plus uniquement de la volonté d'un patron.²² Les responsabilités de fixer les tâches, de calculer les prix, de réglementer le travail et de s'occuper des investissements se retrouvent décentralisées au niveau des ateliers où

²⁰ « En Chine, ni chômage, ni inflation », *La Forge*, 1^{er} décembre 1975, p. 8.

²¹ « En Chine, pas d'inflation », *En Lutte !*, 1 mai 1973, p. 7.

les travailleurs ont leur mot à dire. Ce processus permet, à leur avis, d'atténuer la distinction entre travail manuel et intellectuel car les connaissances techniques se trouvent liées à la pratique concrète des travailleurs :

Les transformations qui visent à supprimer les divisions entre le travail manuel et le travail intellectuel sont décisives. On tente de lier les connaissances scientifiques aux connaissances pratiques qu'a accumulées l'ouvrier à partir de son expérience concrète. De cette façon, les groupes de Triple Union réalisent un nombre considérable d'innovations techniques. Ces innovations portent non seulement sur la production de machines nouvelles, mais également sur les machines existantes. Ainsi, la conception de nouvelles techniques de production n'est plus confiée à une minorité de spécialistes.²³

À leurs yeux, on assiste à une véritable libération de l'initiative et de l'intelligence des masses en Chine. Puisque les travailleurs ont leur mot à dire dans la gestion de leur lieu de travail, ils s'accordent sur les salaires dont les écarts s'en trouvent grandement diminués et sur les critères redéfinis selon les principes de difficultés liées aux tâches et selon les conditions où elles sont exécutées.²⁴ Ils font également valoir que la participation des travailleurs dans les comités révolutionnaires a également pour effet de les responsabiliser sur les questions de sécurité au travail. De cette manière, les Chinois s'efforcent chaque jour de mettre au point des moyens de protéger leur santé, ce qui a pour effet d'améliorer la santé du peuple en entier. On présente une image idyllique des milieux de travail. Ainsi, à Pékin, toute usine nouvelle doit prévoir des équipements pour récupérer ses déchets gazeux, liquides ou solides. Sinon, l'administration de la construction lui refusera le permis de construire. De plus, si dans une usine existante, la récupération des déchets n'est pas satisfaisante et nuit à la santé du peuple, on empêchera l'usine de fonctionner. Si l'augmentation de la production est essentielle pour assurer la survie de plus de 700

²² « En Chine, les ouvriers sont maîtres des usines », *La Forge*, 20 mai 1976, p.12.

²³ « En Chine, la division capitaliste du travail tend à disparaître », *En Lutte !*, 16 janvier 1975, p. 5.

²⁴ « En Chine et en Albanie. Le travail classifié selon les intérêts du peuple », *En Lutte !*, 27 mars 1975, p. 7.

millions d'habitants, elle ne se fait pas au détriment de la santé des ouvriers et du peuple en général.²⁵ Le travail en Chine n'est donc pas monotone et se déroule dans un climat de franche camaraderie, selon les deux revues car les travailleurs sont conscientisés et ont prise sur leur environnement de travail. C'est donc, pour eux, tout le contraire de la condition ouvrière au Canada.²⁶

Les questions sociales sont abordées dans l'optique générale de solidarité et d'égalité propre au discours de gauche, militant pour une réforme des mentalités issues des sociétés capitalistes occidentales pour qu'émerge la société idéale communiste. C'est surtout l'institution familiale qui est traitée dans leurs articles car elle est considérée comme le lieu dominant de la propagation des valeurs capitalistes « fautives ». Leur vue sur la famille leur donne également l'occasion d'aborder le thème de la condition féminine, mettant l'accent sur la libération de la femme. Des leçons qu'ils tirent de l'histoire chinoise, ils considèrent que les femmes subissaient avant la révolution de 1949, le summum de l'exploitation car en plus d'être exploitées par le capitalisme, le colonialisme et l'impérialisme, elles étaient soumises au joug d'un système patriarcal qui célèbre la suprématie de l'homme. Le communisme chinois leur apparaît ainsi comme modèle de solidarité sociale en ce sens qu'il a permis une réforme dans la façon de concevoir la famille.

En Lutte ! félicite les dirigeants chinois d'avoir incité tous les membres de la famille à participer activement à son fonctionnement. Ainsi, les vieillards, au lieu d'être enfermés dans des hospices, sont conviés à faire profiter de leurs expériences

²⁵ « En Chine, la santé des ouvriers, c'est une priorité », *En Lutte !*, 13 juin 1974, p. 4.

²⁶ « La dictature du prolétariat garantit que ce sont les ouvriers qui sont maîtres des usines », *La Forge*, 3 février 1977, p. 14.

les plus jeunes en leur enseignant l'histoire vécue.²⁷ On met également à leurs dispositions des locaux pour qu'ils puissent discuter de politique et éliminer les idées rétrogrades. Les enfants sont également conviés à faire leur part dans la vie familiale en aidant leurs parents dans les travaux domestiques.

La socialisation des tâches domestiques se retrouve également dans la création de restaurants populaires destinés à fournir les repas à la population chinoise et dans les ateliers d'entretien et de réparations de vêtements. Enfin, la mesure que les deux revues admirent le plus est l'établissement de garderies populaires mises à la disposition des femmes et construites à proximité des lieux de travail. De cette manière, les ouvriers et les ouvrières peuvent prendre des pauses pour aller prendre soin de leurs enfants. Enfin, les garderies permettent aux enfants de s'initier à la vie collective :

Les nouvelles formes d'éducation mises de l'avant dans ces garderies comportent deux grandes étapes, liées entre elles. La première consiste à faire acquérir aux enfants le plus rapidement possible leur autonomie individuelle : apprendre à manger tout seul, à se laver et s'habiller sans l'aide des adultes. Dans la deuxième étape, l'accent est mis sur l'éducation collective, c'est-à-dire apprendre à faire ensemble des choses pour tous : faire les lits, la vaisselle, le ménage.²⁸

Le communisme chinois transforme ainsi les assises de la famille qui n'est plus un lieu de propagation des valeurs bourgeoises et de rapports entre dominants et dominés.

L'accent mis par les deux revues sur certains aspects du communisme chinois nous renseigne sur leurs préoccupations face au devenir de la société québécoise. En

²⁷ « En Chine, mobiliser le peuple pour vaincre les problèmes sociaux », *En Lutte !*, 30 janvier 1975, p. 5.

²⁸ « Des garderies pour le peuple », *En Lutte !*, 22 novembre 1973, p. 7.

faisant la promotion du communisme chinois, ils désirent influencer les luttes sociales qui animent le Québec et le Canada durant ces années. Ce n'est pas surprenant de les voir se préoccuper du chômage et de l'inflation ou encore des conditions de travail car ces problématiques constituent l'apanage traditionnel des groupes de gauche qui visent la défense des intérêts du prolétariat. La nouveauté vient de l'élargissement de l'éventail des combats. Ils intègrent ainsi à leurs discours les problèmes environnementaux qui sont d'actualité dans les années 1970. Sur le plan social, leurs combats sont clairement orientés vers l'émancipation des femmes et sur une réforme de l'institution familiale. De cette manière, le modèle chinois constitue un exemple car la base idéologique s'y trouve assez large pour mener des combats sur plusieurs fronts. Nous croyons que cette situation est le fait du caractère même de la Révolution culturelle qui vise à combattre les idées reçues par une transformation psychologique en dogmatisant les principes de solidarité et d'égalité sociale. Mais il semble également que l'élargissement de la clientèle prolétarienne à celle du peuple propre à l'idéologie maoïste y soit pour beaucoup. Le populisme est effectivement un facteur dominant du maoïsme qui semble leur avoir permis une extension de leur discours militant de sorte qu'il leur a été possible d'intégrer plusieurs problématiques aux combats traditionnels de l'extrême gauche.

« *En Lutte !* fait du judo et *La Ligue* du karaté »

L'analyse que nous avons effectuée dans la partie précédente, relève les similarités dans le discours des deux revues. « *En Lutte !* fait du judo et *La Ligue* du Karaté ». Ce titre emprunté à Jacques Benoît démontre que, bien qu'ils soient issus d'une idéologie fondatrice commune, il subsiste des différences entre les deux groupes. D'abord au niveau du nombre d'articles déployés pour faire la promotion du communisme chinois alors que généralement *En Lutte !* traite de la Chine une fois par mois dans sa revue bimensuelle. *La Forge* qui paraît également deux fois par mois se distingue dans la mesure où la Chine paraît dans chacun de ses numéros et qu'il n'est pas rare que ce soit deux fois plutôt qu'une. Ensuite, comme nous l'avons vu en première partie, *En Lutte !* est beaucoup plus souple et moins sectaire que *La Ligue* qui a d'ailleurs plus tendance à exercer l'agitation et la propagande en scandant haut et fort son appartenance idéologique. Elle est également peu disposée à accepter d'opposition à sa ligne révolutionnaire.

Cette différence est particulièrement perceptible lors de la mort de Mao au mois de septembre 1976. En effet, le père « spirituel » étant décédé, il y a donc place à de nombreuses interprétations concernant les fondements idéologiques et les divers changements qui s'effectuent dans le paysage politique chinois. Parmi ces changements, il y a d'abord l'avènement d'une nouvelle classe dirigeante, la nomination du président Hua Guofeng, la lutte et l'écrasement de la bande des quatre, la tenue du 11^e Congrès du Parti communiste chinois et enfin, la rupture des

relations entre la Chine et l'Albanie.²⁹ Autant d'événements qui amènent les deux groupes à se positionner.

La mort de Mao Zedong le 9 septembre 1976 est d'abord l'occasion de réaffirmer leur adhésion à la justesse idéologique du défunt. Cependant, il y a différentes façons d'interpréter et de souligner l'œuvre d'un homme. D'abord, précisons que la revue *En Lutte !* souligne l'événement en publiant un reportage photographique sur la vie du défunt, le 16 septembre,³⁰ et y revient dans l'édition du 30 septembre en consacrant un article à la défense de sa pensée. L'argumentaire déployé repose essentiellement sur la qualité de l'enseignement de Mao qui constitue un guide universel pour la révolution. Ils insistent pour démontrer que le président était près du peuple et que grâce à son enseignement, la population chinoise a acquis une grande expérience de lutte laissant présager un avenir radieux pour le communisme en Chine. Ils insistent également sur l'importance d'étudier la pensée de Mao tout en émettant une mise en garde contre l'erreur que serait de dogmatiser le maoïsme, car ceci ne pourrait contribuer à faire avancer la cause révolutionnaire.³¹

La Forge se distingue avant tout par les moyens déployés pour souligner l'événement qu'elle traite à foison. D'abord, la mort de Mao paraît en page couverture et la page 9 de l'édition du 9 septembre 1976 de la revue et deux semaines plus tard, le 23 septembre, on publie un supplément spécial.³² Quant au ton du discours, il se veut plus propagandiste que celui d'*En Lutte !* et laisse présager une

²⁹ Rappelons que l'Albanie est considérée par les maoïstes comme patrie du marxisme authentique au même titre que la Chine.

³⁰ « Mao Tsé-toung (1893-1976) », *En Lutte!*, 16 septembre 1976, p. 3-4 ; 5-6.

³¹ « La pensée de Mao Tsé-toung, une arme redoutable contre la bourgeoisie », *En Lutte !*, 30 septembre 1976, p.7.

volonté de la revue d'entretenir un culte de la personnalité de Mao. Malgré l'avertissement que « le président Mao n'était pas un génie inné ou surhomme », qu'il était plutôt « un révolutionnaire marxiste-léniniste solide » qui n'avait comme seul désir que de « servir le peuple », les articles produisent l'effet contraire.³³ Les épithètes grandiloquentes sont effectivement très nombreuses. Mao devient à la fois un « grand dirigeant révolutionnaire », un « grand théoricien marxiste-léniniste » et un « grand combattant anti-révissionniste ». Tout y est également décrit de façon à ce que Mao soit considéré comme un symbole d'intégrité et de justesse hors du commun.

On profite de l'occasion également pour rappeler les grandes luttes qui ont animé Mao et qui sont également celles que doivent mener les marxistes du Canada. Le retour historique imposé par la mémoire du défunt donne la chance de rappeler la misère dans laquelle vivait la population chinoise, notamment la famille de Mao : « Son père était un paysan moyen-pauvre, et sa mère souffrait de la même oppression que des millions d'autres femmes chinoises »³⁴. On souligne également au passage, l'impératif de la création du Parti révolutionnaire au Canada pour qui, « la justesse de la ligne politique et idéologique est déterminante en tout »³⁵. C'est surtout l'enseignement de Mao sur le rôle dirigeant du Parti qui est repris le plus fréquemment dans les articles. On le rappelle à l'occasion d'une soirée hommage à

³² « Grand dirigeant révolutionnaire du peuple chinois. Hommage à Mao Tsé-toung », *La Forge*, supplément spécial, 23 septembre 1976.

³³ « Hommage à Mao Tsé-toung. Une vie au service du peuple », *La Forge*, 9 septembre 1976, p. 9.

³⁴ *Ibid.*, p. 9.

³⁵ *Ibid.*, p.1.

Mao, tenue le 28 septembre 1976, où la plupart des intervenants soulignent la nécessité de créer un Parti révolutionnaire pour vaincre les réactionnaires.³⁶

Cette volonté est clairement manifestée à l'occasion de la dénonciation et de l'écrasement de la bande des quatre, formée par Wang Hongwen, Zhang Chunqiao, Yao Wenyuan et de la femme de Mao, Jiang Qing. Considérée comme une clique antiparti qui complotait pour usurper le pouvoir, son action donne lieu à de vastes débats au sein du Parti communiste chinois. Le discours que livre *La Forge* sur cet événement répond à l'optique propagandiste de la revue et reprend essentiellement l'interprétation officielle du Parti communiste chinois. Cinq articles sont publiés sur le sujet entre le 3 mars et le 12 avril 1977 qui nous révèlent clairement les objectifs de la revue. Le premier propose en manchette : « Dénonçons la « bande des quatre » conspirateurs et comploteurs bourgeois ; Gloire au grand Parti communiste chinois et à son président Hua Kouo-feng [Hua Guofeng] ». L'objectif du groupe est de légitimer la nouvelle direction du Parti et de faire valoir la nécessité du Parti unique représentant du prolétariat. Il s'agit de démontrer qu'au-delà des tourmentes, ce Parti triomphe toujours.

La nécessité de ce Parti est d'autant plus importante qu'il est, à leurs yeux, le seul garant de la préservation des acquis de la révolution socialiste. L'épisode de la bande des quatre représente aux yeux de la revue, une étape de la lutte des classes qui démontre, en approbation aux théories de Mao, que même sous le socialisme, il existe encore des éléments bourgeois. Ceux-ci peuvent même se retrouver au sein du Parti, ce qui donne lieu à des « luttes épiques » entre les dirigeants fidèles au

³⁶ « À l'assemblée organisée par la Ligue à Montréal. Plus de 1000 personnes rendent un hommage militant au président Mao », *La Forge*, 7 octobre 1976, p. 10.

marxisme-léninisme et ceux qui ont emprunté la voie « révisionniste » et « opportuniste ».³⁷ Ces cinq articles sont également l'occasion de célébrer la pensée de Mao en l'opposant aux actions et aux théories de la bande. Chacune de leurs prétentions est confrontée à ce qu'a écrit le « plus grand marxiste-léniniste de notre époque »³⁸. L'action du président Hua Guofeng est également légitimée selon la rhétorique qu'il a été désigné par Mao et qu'il est alors fondamentalement acquis à la cause révolutionnaire. Le même type de discours se retrouve également dans leur analyse du 11^e Congrès du Parti, jugé historique puisqu'il se déroule suite à deux événements majeurs, la mort de Mao Zedong et la chute de la bande des quatre. En fait, à peu près tous les articles qui suivent la mort de Mao reprennent cette même rhétorique d'approbation inconditionnelle de la nouvelle direction du Parti communiste chinois. Tout cela dans l'objectif maintes fois répété de promouvoir la création du Parti communiste canadien.

Pour sa part, comment le groupe *En Lutte !* réagit-il aux événements qui suivent la mort de Mao ? Force est de constater que les deux revues évoluent différemment à partir de cette date. En page éditoriale, *En Lutte !* s'élève contre les « calomnies » de la presse bourgeoise qui annonce la fin du communisme en Chine divisée par des luttes intestines. La revue réplique en situant les luttes en Chine dans le contexte de luttes des classes et non pas entre factions ou cliques. Le conflit prouve, selon eux, que le socialisme se porte bien en Chine puisque qu'il s'agit d'un « pas de plus vers l'élimination totale de la bourgeoisie et des classes » qui ont subsisté après la révolution. Ils insistent également sur la participation des masses à ces luttes car ce sont les liens entre les masses et le Parti communiste qui sont

³⁷ « Dénonçons la « bande des quatre » conspirateurs et comploteurs bourgeois. Gloire au grand Parti Communiste Chinois et à son président Houa Kouo-feng », *La Forge*, 3 mars 1977, p. 5.

responsables des succès de la révolution chinoise: « ce ne sont pas quelques individus brillants mais bien les masses qui font l'histoire, jour après jour, par leur détermination et leurs luttes. »³⁹ La revue ne fait aucunement état de la bande des quatre ou de la nomination de Hua Guofeng dans cet éditorial, pas plus que dans les sept seuls articles publiés sur la Chine en 1977. Ils valorisent plutôt les réalisations du peuple chinois dans le développement du communisme. Seul un article souligne les conclusions du 11^e Congrès du Parti communiste le 10 novembre 1977.⁴⁰ Il est écrit, croyons-nous, pour répondre à *La Forge* qui, quelques semaines avant sa parution, critiquait le mutisme d'*En Lutte !* sur les grandes réalisations du Parti communiste chinois :

Jusqu'à *En Lutte* qui amène sa contribution, attaque la thèse de la division du monde en trois, formulée par le camarade Mao Tsé-toung, sème la confusion sur les grandes victoires du socialisme en Chine, passe sous silence la tenue du 11^e Congrès, l'écrasement de la bande des Quatre et l'élection du président Houa Gouo-feng à la direction du Parti communiste chinois frère.⁴¹

La diminution du nombre d'articles sur la Chine laisse penser qu'*En Lutte!* est à ce moment en période de réflexion sur la position à adopter face à la nouvelle direction chinoise. Ce n'est que le 13 avril et le 25 mai 1978 que la revue traite à nouveau de la Chine avec une certaine nostalgie des beaux jours du communisme chinois puisqu'on y rappelle le déclenchement de la Révolution culturelle et la création par Mao des comités révolutionnaires. Ces deux articles servent à souligner le rôle des masses dans la révolution chinoise et à rappeler que les comités révolutionnaires sont un outil d'élargissement de la démocratie prolétarienne.⁴² :

³⁸ *Ibid.*, p. 5.

³⁹ « Oui, le socialisme se porte bien en Chine », *En Lutte !*, 6 janvier 1977, p. 3.

⁴⁰ « Le 11^e Congrès du PCC. La continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat est réaffirmée avec force », *En Lutte !*, 10 novembre 1977, p. 9.

⁴¹ « Les calomnies de la bourgeoisie ne cacheront pas les victoires du socialisme en Chine », *La Forge*, 2 septembre 1977, p. 2.

⁴² « Il y a dix ans Mao se portait à la défense des comités révolutionnaires en Chine », *En Lutte !*, 13 avril 1978, p. 9.

La Révolution culturelle a montré que ce sont les masses qui font l'histoire. Il s'agit là d'une leçon non seulement pour le peuple chinois mais pour tout le prolétariat mondial, une leçon confirmant que la consolidation de la dictature du prolétariat est indissociable de la plus large démocratie pour le peuple.⁴³

On décèle une certaine mélancolie envers ce qu'a été la Révolution culturelle, c'est-à-dire un mouvement de masse qui a élevé la conscience politique du peuple destiné à prendre son avenir en main et lutter pour la révolution.⁴⁴

Ces articles laissent voir également un certain doute quant à la direction qu'entend prendre le Parti communiste chinois. Leur scepticisme est révélé dans un éditorial publié le 3 juillet 1978 où on remet en cause certaines politiques dont la théorie des trois mondes jugée anti-marxiste. *En Lutte!* se demande si l'ère nouvelle qui annonce également la fin de la première Grande Révolution culturelle prolétarienne ne constitue pas une attitude révisionniste. On se demande si le désir exprimé par les dirigeants chinois de lancer la Chine dans un projet de développement économique qui en ferait une grande puissance, ne relève pas de l'abandon des idéaux révolutionnaires. On invite alors les marxistes-léninistes à approfondir leur connaissance théorique de l'idéologie communiste par un retour aux sources, non pas à Mao mais plutôt à Lénine : « La situation actuelle devrait être comprise comme un rappel que le marxisme-léninisme est loin d'avoir délogé le révisionnisme moderne du mouvement ouvrier et l'invitation à retourner aux enseignements de Lénine. »⁴⁵ C'est donc un plaidoyer en faveur d'une meilleure connaissance théorique du marxisme en vue d'être mieux préparé à susciter la révolution au Canada.

⁴³ « Il y a 12 ans, la Grande Révolution culturelle prolétarienne était déclenchée », *En Lutte !*, p. 15.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 15.

L'article déplore que le discours de certains groupes soit vide de contenu en visant *La Ligue* :

La lutte contre le révisionnisme moderne s'est souvent contentée jusqu'ici de lancer des décrets et de crier des slogans. Le résultat de tout cela, c'est la faiblesse théorique du mouvement marxiste-léniniste. Le genre de propagande que nous servent les soi-disant marxistes-léninistes de *La Ligue* et du *PCC(m.-l.)* illustre bien notre propos à cet égard. C'est le genre de propagande qui produit des perroquets sans cervelle et totalement démunis devant toute question politique importante⁴⁶.

On accuse *La Forge* d'avoir fait beaucoup de « petites politiques » autour de la mort de Mao, de la bande des quatre, de la nomination de Hua Guofeng et de la réhabilitation de Deng Xiaoping dans le simple but de sauver des réputations. Le type de discours que livre *La Forge* ne contribuerait pas à la révolution mais pourrait, si les dirigeants chinois sont placés dans la voie du révisionnisme, faire dévier le peuple chinois de la voie révolutionnaire. Les événements des derniers mois devraient être analysés avant de se réjouir. La revue est donc clairement en période de réflexion.

Cette réflexion trouve son dénouement dans la crise qui oppose l'Albanie et la Chine, cette dernière décidant de rompre ses relations avec le pays frère. Le conflit qui oppose les deux partis communistes sur les nouvelles orientations prônées par les dirigeants chinois divise les revues qui, à partir de cette date, appuieront l'un ou l'autre des pays. *En Lutte !* appuie clairement le Parti travailliste albanais et dénonce le geste des dirigeants chinois comme une trahison du marxisme-léninisme et de l'internationalisme prolétarien. Une initiative qui, selon eux, rappelle celle entreprise par Khrouchtchev à la fin des années 1950 qui avait rompu les relations

⁴⁵ « À propos de la Chine », *En Lutte!*, 3 juillet 1978, p. 3.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 3.

avec la Chine sous prétexte d'un désaccord idéologique. La nouvelle direction chinoise serait alors clairement entraînée dans la voie révisionniste. Les rédacteurs félicitent le Parti travailliste albanais de ne pas avoir cédé au chantage des dirigeants chinois et prouvé ainsi son attachement à « une indépendance qui repose sur ses propres efforts » et non pas à une « indépendance achetée au prix des plus basses compromissions avec les forces de l'impérialisme »⁴⁷. C'est la preuve que devant les menaces, le Parti travailliste et le peuple albanais sont intraitables dans la défense du marxisme-léninisme.

La Forge, qui supporte inconditionnellement le Parti communiste et les dirigeants chinois, n'a d'autres choix que d'approuver l'initiative chinoise. Les dirigeants albanais sont alors accusés d'avoir lancé des accusations sans fondement envers la Chine qui a dû rompre les liens avec ce pays. Les Albanais auraient dû, selon eux, faire connaître leur désaccord en privé.⁴⁸ Le schisme entre les deux revues est alors consacré.

Leur discours depuis la mort de Mao nous permet de cerner quels aspects du maoïsme les influencent. À ce sujet, nous avons établi à la lumière de l'analyse de Christophe Bourseiller que le maoïsme tel qu'il s'expose en Occident présente quatre principes majeurs : la volonté d'établir le modèle chinois en Occident (comité révolutionnaire, Parti unique, enquête de milieu, gardes rouges), l'anti-soviétisme, le Tiers-mondisme (engagement en faveur des peuples pauvres et opprimés) et le populisme.

⁴⁷ « Les dirigeants chinois s'enfoncent dans la voie de Tito et de Khrouchtchev », *En Lutte !*, 15 août 1978, p. 9.

Le désir clairement exprimé par les deux organisations de faire de la Chine un modèle stratégique de mobilisation témoigne de leur adhésion à ces composantes du maoïsme. L'analyse de leur discours dans la deuxième partie du présent chapitre en rend compte largement. Par contre, les différences qui ont surgi après la mort de Mao nous indiquent que leur adhésion s'effectue à des degrés différents. En effet, *La Forge*, par son obsession à défendre les orientations du Parti communiste et des dirigeants chinois, montre son attachement au principe de parti unique, représentant de la dictature du prolétariat et rassemblant les meilleurs éléments de l'avant-garde révolutionnaire. Le Parti communiste chinois y est effectivement présenté comme l'organe suprême qui permet non seulement de développer le communisme mais également d'en préserver les acquis. À cet égard, l'exemple de la chute de la bande des quatre démontre très bien qu'un tel parti triomphe toujours sur le « révisionnisme » en préservant la juste ligne révolutionnaire.

En Lutte ! ne conteste pas cet aspect du maoïsme puisque le document fondateur de la revue, *Pour le Parti prolétarien*, témoigne du désir de doter la classe ouvrière d'un organe pour guider les militants dans leur lutte révolutionnaire. Par contre, la revue n'accepte pas de suivre inconditionnellement les orientations du parti, pas plus qu'elle n'exige de ses membres de se plier à une ligne révolutionnaire rigide. Il semble plutôt que ce soit les vertus populistes du maoïsme qui aient séduit l'organisation. En effet, les articles de la revue font un constant appel aux vertus du peuple, seul détenteur des leviers de son émancipation. Le Parti est alors considéré comme simple outil de cette émancipation. C'est le peuple, les masses, qui sont le moteur de l'histoire et non quelques individus rassemblés dans un Parti.

⁴⁸ « À des divergences entre l'Albanie et la Chine », *La Forge*, 28 juillet 1978, p. 2.

Conclusion

Notre étude nous a permis de confirmer que le marxisme-léninisme version maoïste a bel et bien eu une emprise chez certains intellectuels de la gauche radicale québécoise des années 1970. Leur attachement au communisme chinois doit être situé dans la conjoncture des débats qui animent la société québécoise de l'époque. Il sert à démontrer que les problèmes qui accablent les sociétés capitalistes modernes trouvent leurs solutions dans le modèle issu de la Révolution culturelle. La Chine représente alors, pour eux, un modèle stratégique de mobilisation.

Leur analyse témoigne de leur désir de trouver des solutions aux problèmes qui surgissent dans les années 1970 au Québec. Ces problèmes sont, sur le plan économique, le chômage et l'inflation. Au niveau de la pratique du travail, il s'agit de revendiquer une plus grande participation des ouvriers à la gestion de leur entreprise et de mieux préserver leur santé au travail. Sur le plan social, c'est la remise en question d'à peu près toute la structure sociale, surtout la cellule familiale qui est le lieu premier d'apprentissage des valeurs. Ce qui les amène à s'arroger le combat des féministes en dénonçant le patriarcat et en luttant pour l'établissement de garderies en vue de favoriser l'intégration des femmes au marché du travail. La cause environnementale trouve également écho dans leurs écrits car on favorise l'établissement d'industries non polluantes. Le tout en vue de faire triompher au Canada la révolution communiste. Là où les deux revues se distinguent, ce sont dans les moyens privilégiés pour atteindre la société communiste. Et à ce titre, le discours qui s'enclenche après la mort de Mao Zedong et qui culmine avec la rupture entre l'Albanie et la Chine est fort révélateur du fossé qui sépare les deux revues. *La Forge* milite en faveur d'une ligne politique rigide qui place l'avant-garde

révolutionnaire au premier plan. Elle est la seule habilitée à déterminer les orientations idéologiques pour éviter le « révisionnisme » considéré comme principal adversaire du marxisme-léninisme.

Le « révisionnisme » est également la bête noire du groupe *En Lutte !* pour qui l'orthodoxie idéologique se trouve non pas nécessairement dans le Parti, mais dans le peuple. Ainsi, le Parti communiste chinois a erré après la mort de Mao en se détachant du peuple. Pour eux, seul le peuple est le moteur de l'histoire et non pas quelques individus rassemblés dans un Parti. Cet aspect populiste du maoïsme a sûrement contribué à la popularité de ce courant parmi les intellectuels québécois en quête d'un projet national rassembleur.

CONCLUSION

Partant de l'hypothèse générale que la Chine de la Révolution culturelle a pu jouer un rôle dans les débats idéologiques qui ont marqué le Québec dans les années 1960-1970, ce mémoire visait, dans un premier temps, à cerner les représentations que des journalistes québécois ont construites de la Chine à cette époque, et dans un deuxième temps, savoir comment ils ont employé le sujet chinois pour véhiculer les choix idéologiques qui leur sont propres. Mais avant de scruter la représentation façonnée par les journalistes, et l'emploi que ces derniers en ont fait, revenons sur les caractéristiques idéologiques du Québec des années 1960-1970.

La société québécoise en ces années est marquée par un mouvement de sécularisation qui se traduit à la fois par une perte de l'influence de l'Église catholique et par le triomphe des valeurs néo-libérales. La nouvelle classe dirigeante de l'époque rejette le traditionalisme au profit des valeurs fondamentales du libéralisme en affirmant son attachement à la démocratie et aux libertés individuelles. Elle manifeste aussi une conception matérialiste du monde et une confiance accrue dans le développement économique comme principal facteur de progrès social. Comme la plupart des intellectuels libéraux de l'époque, elle affectionne un certain étatsisme. Ainsi, ses partisans estiment que l'État doit jouer un rôle providentiel en veillant au bien-être de la population et en adoptant une série de mesures visant la stimulation de l'activité économique. Nous avons également vu que le Québec à l'époque est marqué par un renouveau nationaliste qui contraste avec le nationalisme véhiculé par les élites traditionnelles. Ce néo-nationalisme vient légitimer les prérogatives que l'on veut donner à l'État québécois. Il intervient dans la nouvelle

définition du nous collectif. En effet, alors que le nationalisme traditionnel englobait l'ensemble des Canadiens français, le nationalisme des années 1960 et 1970 au Québec s'affirme dans une perspective proprement québécoise. Ainsi, ses cadre de références ne se situent plus en termes d'ethnie canadienne française mais plutôt au niveau québécois et en particulier à celui de l'État québécois, principal instrument de l'émancipation des Québécois francophones. Ce néo-nationalisme est également lié au courant néo-libéral car il privilégie l'acquisition de pouvoir et de richesse et l'émancipation de la collectivité québécoise. Mais bien qu'on lui ait apposé l'étiquette « néo », le nationalisme qui s'affirme dans les années 1960 au Québec répond à la même préoccupation que le nationalisme traditionnel, soit la volonté de survivre en tant que minorité francophone dans un continent largement anglophone. Cette idée de survivance est étroitement liée à ce que Léon Dion considère comme l'une des composantes majeures du nationalisme québécois, à savoir la dignité blessée :

Je le retiens, ce mot (dignité blessée) comme constituant la composante majeure de tous les nationalismes que le Québec a connus : la représentation de l'autre non seulement comme le plus fort mais surtout comme s'appliquant par plaisir à humilier le plus faible, voilà l'ingrédient qui constitue le principal ferment du nationalisme québécois.¹

En d'autres termes, l'idée de survivance est liée au sentiment d'infériorité des Québécois francophones. Et, au risque de me répéter, c'est dans cette optique que le nationalisme québécois vient légitimer les prérogatives que l'on veut donner à l'État québécois dans les années 1960, celui-ci devenant le principal outil de l'émancipation des Québécois francophones. Mais peut-on percevoir à travers des représentations journalistiques de la Chine, l'influence de ces courants idéologiques? Nous croyons que oui.

D'abord, rappelons que ces valeurs libérales semblaient être au centre des représentations de la Chine que se sont fait Pierre E. Trudeau et Jacques Hébert dans le livre *Deux innocents en Chine rouge*. En effet, Trudeau et Hébert œuvrent à déconstruire une image négative de la Chine, provenant d'une vision traditionaliste et anticommuniste qu'on leur a inculquée dans leur jeunesse. C'est pour contrer cette perception négative qu'ils se réclament d'une innocence dans leur jugement sur la Chine leur permettant ainsi d'intégrer les valeurs libérales. D'où leur représentation de la Chine en matières de progrès socio-économique ce qui est révélateur des changements idéologiques qui se produisaient alors au Québec et dont on retrouve les éléments dans les représentations que les journalistes *La Presse* et *Le Devoir* se sont faits plus tard de la Chine.

En effet, si la majorité des journalistes que nous avons étudiés n'approuvent pas le régime communiste chinois au plan politique et idéologique, ils ne le dénoncent pas pour autant. L'anticommunisme, représentation occidentale relativement bien partagée à l'époque ne fait pas partie de leurs écrits à quelques exceptions près. C'est le cas de George Vigny qui évoque les conséquences tragiques que peut avoir ce type de système politique sur l'individu. Selon lui, ce type de « gouvernement par la pensée » laisse derrière lui un bon nombre d'individus incapables de s'insérer dans le projet collectif. On retrouve également dans les pages de *La Presse* au début de la Révolution culturelle, de vives critiques face à certains événements. Les journalistes et collaborateurs de *La Presse* qui ont traité de la Chine en 1966 et 1967, trouvent condamnable le désir des dirigeants chinois de dogmatiser

¹ Léon Dion, *Québec 1945-2000 : À la recherche du Québec*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 114.

l'idéologie en vue de susciter la révolution pour créer une société nouvelle. Pour eux, cette initiative ne peut mener qu'à la violence, au fanatisme et à la folie collective. La Révolution culturelle, avec ses mouvements de masses et ces jeunes qui sillonnent la Chine à la recherche de tout ce qui est contre-révolutionnaire, est en tout point condamnable à leurs yeux. Ces journalistes évaluent en fait ces événements au travers des logiques des systèmes totalitaires dans lesquels s'affrontent des cliques de dirigeants en vue de contrôler le pouvoir. La seule variante dans le cas Chinois étant, selon eux, que Mao a décidé de se servir des masses pour réaliser ses ambitions politiques.

Bien que cette image-critique fasse partie intégrante de la représentation journalistique québécoise de la Chine à cette époque, elle n'en est pas pour autant la représentation majoritaire. En effet, au-delà de la réprobation et des craintes qu'inspire le régime communiste chinois, la plupart des journalistes s'accordent pour souligner la réelle amélioration sociale et économique entraînée par la venue des communistes au pouvoir. Le communisme chinois est alors perçu comme le principal instrument de la modernisation sociale et économique de la Chine. On reconnaît en fait aux dirigeants communistes le fait d'avoir brisé le « carcan » traditionnel et féodal jugé responsable du retard et des maux de la société chinoise. C'est dans cette optique que se situent finalement la plupart des représentations journalistiques que nous avons recensées.

Ainsi, Claude Lemelin et Pierre-C. O'Neil qui ont accompagné la mission économique canadienne en 1971, ont tous deux présenté l'image d'une Chine uniformisée, façonnée par l'idéologie d'un seul homme. Ils soulignent la formidable

ampleur qu'a prise le culte de Mao à l'époque. Par contre, au-delà de cette uniformisation détestable aux yeux des Occidentaux, ils insistent d'avantage sur ce qu'ils croient être le fait majeur de la Révolution chinoise : le fait qu'elle a permis de nourrir le peuple chinois. Et pour Lemelin le strict égalitarisme imposé par le régime de Mao constitue en soi l'introduction de valeurs modernes « dans une société que ses traditions conservatrices ont longtemps écrasées. » Le communisme constituerait donc pour eux le levier nécessaire à l'avènement de la modernité économique et sociale de la Chine. C'est l'image que véhicule également Jean Pellerin quand il reconnaît à Mao le fait d'avoir « réglé la Chine à l'heure du monde moderne ».

Ces journalistes sont loin de proposer la Chine comme un modèle pour la construction d'un État québécois. Pour autant, on peut percevoir dans leurs écrits, certaines caractéristiques des idéologies en vogue au Québec à l'époque. D'abord, leur acceptation du communisme chinois est fondée sur une reconnaissance du bien-fondé des interventions gouvernementales dans le domaine social et économique. Cette acceptation est à notre avis liée aux valeurs néo-libérales qui dominent au Québec dans les années 1960 et 1970. En fait, on retrouve dans leurs propos les principes de l'État-providence chargé du bien-être de la population. Leur discours fait également preuve d'un certain enthousiasme envers l'avènement d'une modernité chinoise en opposition au traditionalisme. Cette appréciation est en soi une caractéristique du discours idéologique des nouvelles élites du Québec des années 1960 et 1970. Elles sont marquées par l'idée de modernité synonyme de progrès économique, social et culturel.

Jean-Marc Léger a lui aussi l'image d'une Chine où l'arrivée des communistes a su bénéficier aux Chinois. On retrouve d'ailleurs dans ses propos les termes de progrès et d'émancipation propre au concept de modernité à la différence qu'il les situe dans une perspective nationaliste. Selon lui, la modernité chinoise se trouve dans le fait que la Chine a su se redresser au terme d'un siècle de désordre (déclin de l'empire, révoltes, famines, exactions des impérialistes, guerre civile) mais aussi dans l'éclat avec lequel elle s'affirme sur le plan international et dans l'originalité de sa révolution. À cet égard, la vision de Léger, se rattache au nationalisme québécois de l'époque qui mise sur l'émancipation de la nation grâce à un projet national rassembleur. On retrouve également dans les écrits de Léger cette référence à ce que Léon Dion désignait comme étant l'une des composantes majeures du nationalisme québécois : la dignité blessée. Pour Léger, la venue des communistes a effectivement signifié, pour les Chinois, le recouvrement de leur dignité, une dignité perdue du temps de l'impérialisme étranger.

La perspective nationaliste revient également dans les propos de Claude Lemelin qui évoque lui aussi ce recouvrement d'une dignité perdue. Il souligne par ailleurs le bien-fondé des bien-fondés de la stratégie chinoise de développement économique : « ne comptez que sur ses propres moyens », un principe qui évoque selon lui, l'appropriation par les dirigeants chinois de l'idée que le développement de la nation doit reposer sur les ressources qu'elle possède, sur : la force de ses propres habitants.

Les revues *En Lutte !* et *La Forge* empruntent bien davantage au modèle chinois que les journalistes de *La Presse* et du *Devoir*. Pour eux, la Révolution

culturelle éveille les passions car elle constitue une relance de la révolution populaire, comparée à une révolution soviétique sclérosée. Mais au-delà de l'attachement sentimental des groupes *En Lutte !* et *La Ligue (marxiste-léniniste) du Canada* envers la Chine communiste, leurs représentations doivent être replacées dans les débats qui animent la société québécoise de l'époque. L'adhésion de ses groupes au maoïsme intervient à un moment où une partie de la société québécoise est empreinte de radicalisme. En effet, comme nous l'avons vu au premier chapitre, plusieurs groupes contestataires radicalisent leur discours et dénoncent les solutions étatiques néo-libérales dans une perspective marxisante. C'est le cas des grandes centrales syndicales, de certaines revues et groupes populaires. Pour les groupes maoïstes, la Chine représente un modèle stratégique de mobilisation dans la mesure où le maoïsme permet de trouver des solutions tangibles aux problèmes que vit le Québec. Ainsi, les problèmes d'inflation et de chômage trouvent leurs solutions dans le modèle de l'économie planifiée tel qu'on le retrouve en Chine ; ceux de la démocratie et de la santé ouvrière, dans l'établissement des comités révolutionnaires destinés à favoriser la participation des travailleurs aux problèmes liés à leur environnement de travail. Selon eux, les problèmes liés à la solidarité trouvent leurs solutions dans une réforme générale des mœurs capitalistes, notamment dans l'institution familiale et par l'adoption de mesures sociales communautaires. Par contre, si leur adhésion idéologique est réelle, il n'en demeure pas moins qu'elle prend différentes formes. C'est ce que révèle le traitement qu'ils réservent aux événements suivant la mort de Mao alors qu'*En Lutte !* est plus attaché aux vertus populistes du maoïsme. Ce fait est perceptible dans l'insistance de cette dernière revue sur la nécessité de proximité entre le pouvoir politique et le peuple ou encore dans cette confiance que le pouvoir politique doit conférer au peuple dans

l'avènement de la révolution. De son côté, *La Ligue* insiste sur l'importance d'un noyau de dirigeants communistes forts et d'une ligne politique rigide pour le triomphe de la révolution.

Ainsi, l'analyse des représentations journalistiques québécoises de la Chine ne nous permet pas de constater une influence directe du communisme chinois dans les débats idéologiques du Québec des années 1960-1970. À l'exception bien sûr des revues *En Lutte!* et *La Forge* qui restent cependant les organes de groupes marginaux dans la société québécoise. Les journalistes qui ont traité de la Chine ont plutôt agi en tant que spectateurs désengagés. Cependant notre analyse a permis de relever les principes idéologiques qui les guident en montrant leur attachement aux valeurs libérales et pour certains au nationalisme.

ANNEXE MÉTHODOLOGIQUE

Pour les besoins de notre étude, nous avons choisi d'analyser les pages du *Devoir* et de *La Presse* car ils constituent deux quotidiens importants du Québec. Nous les avons analysés pour la période de la Révolution culturelle, c'est-à-dire de 1966 à 1976. Nous avons également scruté les pages de deux revues maoïstes, *En Lutte !* et *La Forge* et ce à partir de leur première date de parution (*En Lutte !*: mai 1973 et *La Forge*: décembre 1975). Dans leur cas, nous avons dépassé le cadre chronologique de la Révolution culturelle par souci de toucher à un plus grand nombre de d'articles et d'analyser leurs représentations des restructurations du communisme chinois suite à la mort de Mao Zedong.

Nous avons effectué un dépouillement le plus exhaustif possible de ces sources. Ainsi, dans le cas du *Devoir*, nous avons consulté *L'index de l'Actualité* qui indexe les articles du *Devoir* depuis 1966. Le dépouillement de *La Presse* s'est avéré quelque peu problématique car son indexation ne commence qu'en 1973. Il nous a donc fallu étudier la morphologie du journal pour discerner les sections susceptibles de contenir des renseignements sur la Chine. Par la suite, nous avons scruté, jour par jour, les pages couvertures, éditoriales, internationales ainsi que la section intitulée *Pleins feux sur l'Actualité* qui contenait régulièrement des articles de fond sur des événements étrangers. En ce qui concerne les deux revues maoïstes, nous avons consulté leur index respectif.

Suite à ce dépouillement, nous avons effectué une lecture sélective en regard de notre objet de recherche. Nous avons donc retenu les articles traitant de l'idéologie et de la pratique du communisme en Chine. Pour *En Lutte !* et *La Forge*, nous avons conservé la totalité des articles puisqu'ils font la promotion du modèle chinois.

Il va de soi que ces sources journalistiques (journaux à grand tirage et revue propagandiste) exigent qu'on effectue un traitement différent. Comme il s'agissait dans le cas d'*En Lutte !* et de *La Forge* de cerner la nature de leur adhésion idéologique, nous avons dans un premier temps, identifié les thèmes qui étaient les

plus souvent abordés et analysés les articles dans une optique comparative de façon à cerner leurs divergences.

Dans le cas de *La Presse* et du *Devoir*, les articles ont ceci de particulier qu'ils sont écrits en réaction à des événements précis. Nous avons donc, dans un premier temps, identifié les événements susceptibles d'avoir suscité un intérêt, ce qui nous a permis de diviser la période en trois phases : la période trouble de 1966 et 1967 et la stabilisation de 1969, les visites diplomatiques canadiennes en Chine lors de la mission économique de 1971 et la visite du Premier ministre Trudeau en 1973 et finalement une dernière phase s'étalant de 1974 à 1976 où surviennent la mort de Zhou Enlai et Mao Zedong.

Les articles retenus pour l'analyse sont énumérés ci-dessous et sont classés dans un ordre chronologique :

LE DEVOIR :

LÉGER, Jean-Marc. « La Chine dressée également contre l'U.R.S.S. et les É.-U. », *Le Devoir*, 16 août 1966, p. 4.

LÉGER, Jean-Marc. « Quand l'idéologie devient religion », *Le Devoir*, 27 août 1966, p. 4.

LÉGER, Jean-Marc. « L'O.N.U., les deux Chines et Formose », *Le Devoir*, 19 novembre 1966, p. 4.

LÉGER, Jean-Marc. « Chine : derrière l'agitation, une transformation historique », *Le Devoir*, 6 février 1967, p. 4.

LÉGER, Jean-Marc. « Savoir compter avec la Chine », *Le Devoir*, 19 juin 1967, p.4.

TREMBLAY, Gisèle. « Au congrès de relations internationales. Sortir la Chine de son isolement », *Le Devoir*, 16 septembre 1969, p. 2.

TREMBLAY, Gisèle. « Au congrès du Lac Beauport. Jalons d'un centre d'étude de politique étrangère », *Le Devoir*, 13 septembre 1969, p. 3.

LEMELIN, Claude. « Autour de Pékin et de Canton s'étend le pays lacustre », *Le Devoir*, 19 juillet 1971, p. 1-5.

LEMELIN, Claude. « Monuments de l'exploitation féodale », *Le Devoir*, 20 juillet 1971, p. 1-9.

LEMELIN, Claude. « Comment peut-on être chinois? En épousant la ligne des masses », *Le Devoir*, 21 juillet 1971, p. 1-5.

LEMELIN, Claude. « La vie quotidienne des Chinois », *Le Devoir*, 23 juillet 1971, p. 1-6.

LEMELIN, Claude. « Médecins pieds nus et machine à guérir », *Le Devoir*, 24 juillet 1971, p. 1-5.

LEMELIN, Claude. « Les 100,000 dollars des paysans de Lo-Tung », *Le Devoir*, 26 juillet 1971, p. 1-14.

MORIN, Yves. « Des communes aux gardes rouges de Mao », *Le Devoir*, 17 septembre 1973, p. 1-7.

MORIN, Yves. « Médecin pieds nus au service d'une population en santé », *Le Devoir*, 18 septembre 1973, p. 11.

MORIN, Yves. « Les richesses peu connues d'une médecine encore pauvre », *Le Devoir*, 19 septembre 1973, p. 11.

LEMELIN, Claude. « Les relations sino-canadiennes sont entrées dans une nouvelle phase », *Le Devoir*, 16 octobre 1973, p. 6.

MUHLER, Heinz. « La Chine de Mao a vingt-cinq ans », *Le Devoir*, 27 septembre 1974, p. 8.

MUHLER, Heinz. « Où en est la puissance nucléaire chinoise? », *Le Devoir*, 14 septembre 1974, p. 9.

VIGNY, Georges. « Francis Audrey propose une vision optimiste de la Chine », *Le Devoir*, 11 janvier 1975, p. 15.

VIGNY, Georges. « Chou En-lai ou la fin de l'obscurité », *Le Devoir*, 9 janvier 1976, p. 4.

VIGNY, Georges. « Rupture interne à Pékin », *Le Devoir*, 6 avril 1976, p. 4.

VIGNY, Georges. « La Chine sans Mao », *Le Devoir*, 10 septembre 1976, p. 4.

MANAC'H, Étienne. « Témoignage sur Mao Tsétoung. La simplicité des grands aventuriers que rien n'étonne », *Le Devoir*, 15 septembre 1976, p. 5.

VIGNY, Georges. « Le testament « falsifié » de Mao », *Le Devoir*, 13 octobre 1976, p. 4.

LA PRESSE :

- CORMIER, Guy. « Que d'eau ! que d'eau ! », *La Presse*, 1^{er} août 1966, p. 4.
- FELTEAU, Cyrille. « Une révolution vue de loin », *La Presse*, 30 août 1966, p. 4.
- FEJTO, François. « La Chine entre le fanatisme et le réalisme », *La Presse*, 21 octobre 1966, p. 5.
- DEANE, Philip. « La fusée chinoise accroît le danger de guerre », *La Presse*, 29 octobre 1966, p. 35.
- DEANE, Philip. « La jeunesse chinoise est l'instrument d'une grande folie », *La Presse*, 11 janvier 1967, p. 5.
- FEJTO, François. « Les affiches donnent un peu de réalité au théâtre d'ombre qu'est la politique chinoise », *La Presse*, 12 janvier 1967, p. 5.
- FELTEAU, Cyrille. « Lueur sur le chaos chinois », *La Presse*, 11 janvier 1967, p. 4.
- VINCENT, Jean. « La vie à Pékin après un an de Révolution culturelle », *La Presse*, 9 septembre 1967, p. 5.
- FLIPO, René. « La gloire de Mao Tsé-toung chantée en plein ciel », *La Presse*, 6 février 1968, p. 5.
- CHAMPOUX, Roger. « Un monde insensé », *La Presse*, 13 mai 1967, p. 4.
- MALLEY, Simon. « Pékin a saboté les récentes offensives de paix au Vietnam », *La Presse*, 15 mai 1967, p. 5.
- MALLEY, Simon. « Chou En-lai : la guerre avec les USA est inévitable. Où va la Chine ? », *La Presse*, 16 mai 1967, p. 7.
- MALLEY, Simon. « Pékin accuse Moscou de trahir les peuples révolutionnaires », *La Presse*, 17 mai 1967, p.5.
- MALLEY, Simon. « Un complot a eu lieu l'an dernier pour se débarrasser de Mao », *La Presse*, 18 mai 1967, p. 5.
- MALLEY, Simon. « Chen Yi : « le monde subira de nouveaux Vietnams » », 19 mai 1967, p. 5.
- MALLEY, Simon. « La force de Mao : ses millions de Gardes rouges », *La Presse*, 21 mai 1967, p. 5.

MALLEY, Simon. « Onze réponses aux énigmes maoïstes », *La Presse*, 24 mai 1967, p. 5.

MALLEY, Simon. « Une réconciliation Pékin-Moscou paraît impensable », *La Presse*, 25 mai 1967, p. 5.

DEANE, Philip. « La Nouvelle gauche de Castro et le chantage nucléaire des Chinois », *La Presse*, 9 août 1967, p. 5.

DEANE, Philip. « Pour anéantir les chinois sans déplaire aux Russes : la bombe nucléaire « propre » », *La Presse*, le 9 septembre 1967, p. 5.

KARNOW, Stanley. « La menace chinoise : un mythe selon les spécialistes occidentaux à Hong Kong », *La Presse*, 30 octobre 1967, p. 7.

VINCENT, Jean. « Chine de 1968 : temple voué au culte de Mao », *La Presse*, 16 avril 1968, p. 5.

LAPOINTE, Renaude. « Faire face à la réalité », *La Presse*, 16 août 1968, p. 4.

CHAMPOUX, Roger. « Le moment d'avoir du tact », *La Presse*, 22 février 1969, p. 4.

PELLERIN, Jean. « Enfin, Ottawa reconnaît Pékin », *La Presse*, 15 octobre 1970, p. A-4.

O'NEIL, Pierre-C. « Porte ouverte sur la Chine », *La Presse*, 17 juillet 1971, p. A-1.

O'NEIL, Pierre-C. « Les artisans de Pékin », *La Presse*, 20 juillet 1971, p. A-1.

O'NEIL, Pierre-C. « À l'Université de Tsinhua [Qinghua] : pour y entrer il faut d'abord avoir travaillé pendant trois ans », *La Presse*, 22 juillet 1971, p. A-5.

O'NEIL, Pierre-C. « Créer une ville en domptant la nature », *La Presse*, 23 juillet 1971, p. A-5.

O'NEIL, Pierre-C. « Les mille et une différences de la vie des gens en Chine », *La Presse*, 24 juillet 1971, p. A-2.

O'NEIL, Pierre-C. « Au pays de Mao, le puritanisme est de règle », *La Presse*, 24 juillet 1971, p. A-5.

O'NEIL, Pierre-C. « La Chine : une ruche des plus ordonnée », *La Presse*, 26 juillet 1971, p. A-6.

O'NEIL, Pierre-C. « Mao un dieu pour les Chinois », *La Presse*, 26 juillet 1971, p. A-5.

TURCOTTE, Claude. « Les Chinois ont l'allure de gens heureux malgré une vie d'austérité », *La Presse*, 7 novembre 1973, p. A-5.

TURCOTTE, Claude. « La Chine a besoin de la technologie occidentale mais veut l'assimiler », *La Presse*, 8 novembre 1973, p. A-5.

FELTEAU, Cyrille. « M. Trudeau en Chine », *La Presse*, 10 octobre 1973, p. A-4.

PELLERIN, Jean. « Le maoïsme devient un dogme », *La Presse*, 22 janvier 1975, p. A-4.

PRINCE, Vincent. « Devant la tombe de Chou En-lai », *La Presse*, 10 janvier 1976, p. A-4.

PELLERIN, Jean. « La Chine prisonnière de sa vérité », *La Presse*, 25 février 1976, p. A-4.

PELLERIN, Jean. « Sans Mao, que deviendra la Chine ? », *La Presse*, 10 septembre 1976, p. A-4.

LA FORGE :

« En Chine, ni chômage, ni inflation », *La Forge*, no 1, décembre 1975, p. 8.

« La visite de Ford en Chine : les super puissances mises en garde », *La Forge*, no 2, janvier 1976, p. 10.

« Hommage à Chou En-lai », *La Forge*, no 3, 29 janvier 1976, p. 7.

« A Tatchai. En se guidant sur le marxisme-léninisme, les masses paysannes déplacent des montagnes », *La Forge*, no 6, 11 mars 1976, p. 12.

« En Chine, la lutte pour consolider la révolution socialiste se poursuit », *La Forge*, no 7, 25 mars 1976, p. 11.

« Deux poèmes anti-révisioniste de Mao Tsé-toung », *La Forge*, no 9, 22 avril 1976 p. 6.

« En Chine. La lutte contre le « vent déviationniste de droite » s'intensifie », *La Forge*, no 9, 22 avril 1976, p. 11.

« Mettre la politique prolétarienne au poste de commande », *La Forge*, no 11, 20 mai 1976, p. 12.

« En Chine. Les ouvriers sont maîtres des usines », *La Forge*, no 11, 20 mai 1976, p. 12.

« Les visiteurs canadiens rencontrent des ouvrières en Chine », *La Forge*, no 13, 17 juin 1976, p. 4.

« Chine. Révolution culturelle célébrée », *La Forge*, no 13, 17 juin 1976, p. 6

« Le tremblement de terre. Le peuple chinois compte sur ses propres forces », *La Forge*, no 15, 12 août 1976, p. 1.

« Pas question de deux Chines », *La Forge*, no 15, 12 août 1976, p. 4.

« Le dirigeant Chu Teh est mort », *La Forge*, no 15, 12 août 1976, p. 12

« Grand dirigeant du peuple chinois. Mao Tsé-Toung est décédé. Inspirons nous de la vie de ce grand éducateur du prolétariat », *La Forge*, no 17, 9 septembre 1976, p. 1.

« Hommage à Mao Tsé-toung. Une vie au service du peuple », *La Forge*, no 17, 9 septembre 1976, p. 9.

« Message de la LC(ml)C au Comité central du Parti communiste chinois, *La Forge*, no 17, 9 septembre 1976, p. 9.

« En Chine. Une nouvelle expérience dans la gestion ouvrières des usines », *La Forge*, no 17, 9 septembre 1976, p. 12.

No spécial entièrement consacré à la vie et la mort de Mao Tsé-toung, *La Forge*, no 18, 23 septembre 1976

« À l'assemblée organisée par la ligue à Montréal. Plus de 1000 personnes rendent un hommage militant au président Mao », *La Forge*, no 19, 7 octobre 1976, p. 10.

« Le monde entier pleure Mao Tsé-toung. », *La Forge*, no 20, 21 octobre 1976, p. 10.

« À propos des récents événements en Chine », *La Forge*, no 21, 4 novembre 1976, p. 1

« Dans un discours à l'Onu. La Chine présente son point de vue sur la situation internationale », *La Forge*, no 21, 4 novembre 1976, p. 12.

« La Chine maintient une position ferme contre le social-impérialisme », *La Forge*, no 24, 6 décembre 1976, p. 12.

« Jusque dans la vie dans les quartiers. Les masses chinoises travaillent à consolider la dictature du prolétariat », *La Forge*, vol. 2, no 1, 6 janvier 1977, p. 10.

« Bâtissons l'amitié Canada-Chine », *La Forge*, vol. 2, no 2, 20 janvier 1977, p. 12.

« Bâtissons l'amitié Canada-Chine », *La Forge*, vol. 2, no 3, 3 février 1977, p. 13.

« Un groupe de Canadiens est allé travailler dans une usine en Chine. La dictature du prolétariat garantit que ce sont les ouvriers qui sont maîtres des usines », *La Forge*, vol. 2, no 3, 3 février 1977, p. 14.

« En Chine et en Albanie socialistes les femmes conquièrent leur émancipation », *La Forge*, Supplément, no 4, 17 février 1977, p. 6.

« Dénonçons « la bande des quatre » conspirateurs et comploteurs bourgeois. Gloire au Parti Communiste Chinois et à son président Houa Kouo-feng », *La Forge*, vol. 2, no 5, 3 mars 1977, p. 5.

« Depuis l'écrasement de la bande des quatre en Chine. La révolution et la production vont de l'avant. » *La Forge*, vol. 2, no 6, 17 mars 1977, p. 13.

« Chine. La Bande des Quatre niait que le révisionnisme soit le danger principal » *La Forge*, vol. 2, no 7, p. 13.

« La Bande des Quatre et les Trotskistes », *La Forge*, vol. 2, no 8, 14 avril 1977, p. 12.

« Une importante contribution au développement du marxisme-léninisme. La Chine publie le tome V des œuvres choisies du président Mao Tsétoung », *La Forge*, vol. 2, no 9, 28 avril 1977, p. 11.

« L'assemblée de la Société Canada-Chine à Montréal. Le peuple se réjouit de l'écrasement de la Bande des quatre » *La Forge*, vol. 2, no 10, 12 mai 1977, p. 10.

« Un article historique du Président Houa est publié en Chine » *La Forge*, vol. 2, no 11, 26 mai 1977, p. 12.

« Les ouvriers de Tating travaillent et luttent pour bâtir la Chine socialiste » *La Forge*, vol. 2, no 12, 9 juin 1977, p. 11.

« Repoussant les calomnies soviétiques. La Chine démasque les préparatifs de guerre des superpuissances », *La Forge*, vol. 2, no 13, 27 juin 1977, p. 10.

« Le Parti Communiste Chinois célèbre son 56^{ième} anniversaire », *La Forge*, vol. 2, no 13, 27 juin 1977, p. 11.

« Une délégation de la LC(ml)C visite la Chine » *La Forge*, vol. 2, no 14, 4 août 1977, p. 1.

« Une sympathisante de la ligue de retour d'un voyage avec la société Canada-Chine nous écrit : Les femmes chinoises contribuent à bâtir un puissant pays socialiste » *La Forge*, vol. 2, no 14, 4 août 1977, p. 7.

« Par des manifestation et des fêtes. Le peuple chinois salue les importantes décisions du Comité central du PCC » *La Forge*, vol. 2, no 14, 4 août 1977, p. 13.

« Face au danger de guerre de plus en plus menaçant. La Chine renforce et modernise son armée », *La Forge*, vol. 2, no 15, 19 août 1977, p. 13.

« Elle n'a rien d'une armée impérialiste. L'APL défend et construit le socialisme », *La Forge*, vol. 2, no 15, 19 août 1977, p. 13.

« La Chine fête le 11^e Congrès du Parti communiste », *La Forge*, vol. 2, no 16, 2 septembre 1977, p. 1.

« Les calomnies de la bourgeoisie ne cacheront pas les victoires du socialisme en Chine », *La Forge*, vol. 2, no 16, 2 septembre 1977, p. 2.

« L'héritage que Mao Tsétoung nous a laissé est un don précieux », *La Forge*, vol. 2, no 16, 2 septembre 1977, p. 8.

« Le 11^e Congrès national du Parti communiste chinois », *La Forge*, vol. 2, no 16, 2 septembre 1977, p. 9.

« Le 11^{ème} Congrès du Parti communiste chinois. Le rapport politique du président Houa proclame la victoire sur la bande des Quatre », *La Forge*, vol. 2, no 17, 18 septembre 1977, p. 8-9.

« La théorie des trois mondes : une arme puissante pour le prolétariat international », *La Forge*, vol. 2, no 17, 18 septembre 1977, p. 8-9.

« Une assemblée de la Ligue rend un vibrant hommage à Mao Tsétoung. Vive la Chine socialiste ! », *La Forge*, vol. 2, no 18, 30 septembre 1977, p. 8-9.

« La Ligue reçue avec chaleur par le PCC et le peuple chinois », *La Forge*, vol. 2, no 18, 30 septembre 1977, p. 8.

« Mao Tsétoung, le plus grand marxiste-léniniste de notre époque » *La Forge*, vol. 2, no 18, 30 septembre 1977, p. 8-9.

« En Chine. Les ouvriers et ouvrières sont maîtres de leurs usines », *La Forge*, vol. 2, no 20, 28 octobre 1977, p. 8-9.

« Un article important sur la théorie des trois mondes du président Mao est publié en Chine », *La Forge*, vol. 2, no 21, 11 novembre 1977, p. 12.

« En Chine socialiste, ni inflation, ni chômage. Augmentation de salaire pour près de la moitié des travailleurs chinois », *La Forge*, vol. 2, no 22, 25 novembre 1977, p. 11.

« Aux premiers rangs de la lutte pour le socialisme en Chine. Les ouvrières du pétrole de Tating réalisent leur émancipation », *La Forge*, vol. 2, no 23, 9 décembre 1977, p. 12.

« Une vie nouvelle pour la plus petite nationalité en Chine », *La Forge*, vol. 2, no 23, 9 décembre 1977, p. 14.

« A Taking en Chine, le blé pousse à côté des raffinerie mais ici... Studbury est brûlée par l'acide sulfurique », *La Forge*, vol. 3, no 1, 6 janvier 1978, p. 11

« Un ancien marin retourne en Chine après 30 ans, C'est comme le jour et la nuit », *La Forge*, vol. 3, no 1, 6 janvier 1978, p. 12.

« Des leçons importantes de la révolution chinoise entre 1949 et 1957. Etudions le tome V de Mao Tsétoung ! », *La Forge*, vol. 3, no 2, 20 janvier 1978, p. 8.

« Le président Houa : lié profondément aux masses », *La Forge*, vol. 3, no 2, 20 janvier 1978, p. 14.

« Radio-Canada salit la mémoire de Béthune », *La Forge*, vol. 3, no 2, 20 janvier 1978, p. 14.

« C'est ce que niait la bande des quatre en Chine. La dictature du prolétariat, c'est la démocratie la plus large pour le peuple », *La Forge*, vol. 3, no 3, 3 février 1978, p. 12.

« Dans les usines de textile, les ouvrières chinoises participent à la construction du socialisme », *La Forge*, vol. 3, no 4, 17 février 1978, p. 4.

« La démocratie socialiste est renforcée, Cinquième Assemblée Nationale Populaire en Chine », *La Forge*, vol. 3, no 5, 3 mars 1978, p. 1.

« Semaine féministe à l'université de Montréal. Les féministes attaquent le communisme et la Chine », *La Forge*, vol. 3, no 5, 3 mars 1978, p. 12.

« En Chine, l'Assemblée populaire Nationale renforce la démocratie prolétarienne », *La Forge*, vol. 3, no 6, 17 mars 1978, p. 18.

« La constitution de la Chine socialiste « Tout le pouvoir appartient au peuple » », *La Forge*, vol. 3, no 7, 31 mars 1978, p. 9.

« Brejnev inspecte les manœuvres de l'armée soviétique à la frontière chinoise », *La Forge*, vol. 3, no 8, 14 avril 1978, p. 12.

« L'histoire des femmes chinoises nous le montre. La fin de la violence réactionnaire exige la lutte armée », *La Forge*, vol. 3, no 8, 14 avril 1978, p. 14.

« Une Chine puissante moderne et socialiste pour l'an 2000 », *La Forge*, vol. 3, no 9, 28 avril 1978, p. 14.

« Défendre la pensée maotstétoung c'est défendre le marxisme-léninisme », *La Forge*, vol. 3, no 9, 28 avril 1978, p. 15.

« Raide de l'armée soviétique contre la Chine socialiste. L'U.R.S.S. poursuit sa campagne d'agression mondial », *La Forge*, vol. 3, no 10, 12 mai 1978, p. 1.

« Le président Houa Kouo-feng et la Corée socialiste », *La Forge*, vol. 3, no 10, 12 mai 1978, p. 12.

« Les superpuissances parlent de paix mais se préparent à la guerre », *La Forge*, vol. 3, no 10, 12 mai 1978, p. 13.

« Les stimulants matériels sont combinés avec l'encouragement moral pour bâtir une puissante Chine socialiste », *La Forge*, vol. 3, no 11, 26 mai 1978, p. 18.

« Une délégation ouvrière dirigée par la LC (m-l)C revient de Chine », *La Forge*, vol. 3, no 13, 23 juin 1978, p. 1-16.

« À propos des divergences entre l'Albanie et la Chine », *La Forge*, vol. 3, no 14, 28 juillet 1978, p. 2.

« Extrait de la note chinoise remise à l'Albanie. Pourquoi la Chine interrompt son aide économique et militaire à l'Albanie », *La Forge*, vol. 3, no 14, 28 juillet 1978, p. 13.

« Le peuple chinois édifie un puissant pays socialiste et moderne », *La Forge*, vol. 3, no 14, 28 juillet 1978, p. 16.

« Les attaques des dirigeants albanais provoquent la fin de l'aide chinoise », *La Forge*, vol. 3, no 15, 11 août 1978, p. 15.

« Dans le respect et la défense de leurs droits et de leur langue. Une unité inébranlable des nationalités du Sinkiang en Chine », *La Forge*, vol. 3, no 15, 11 août 1978, p. 16.

« Un coup dur pour l'U.R.S.S.. La Chine signe un traité d'amitié... », *La Forge*, vol. 3, no 16, 25 août 1978, p. 13.

Hommage à Mao un supplément de 4 page, *La Forge*, vol. 3, no 17, 8 septembre 1978.

« La politique extérieure de la Chine correspond avec l'intérêts des peuples », *La Forge*, vol. 3, no 17, 8 septembre 1978, p. 19.

« 4^e Congrès national des femmes en Chine : symbole de la force révolutionnaire des femmes », *La Forge*, vol. 3, no 18, 22 septembre 1978, p. 6.

EN LUTTE !:

« En Chine, pas d'inflation », *En lutte !*, avant premier no, 1 mai 1973, p. 7.

« En Chine, des garderies pour le peuple », *En lutte !*, vol. 1, no 6, 22 novembre 1973, p. 7.

« René, Confucius et la Révolution chinoise », *En lutte !*, vol. 1, no 13, 7 mars 1974, p. 8.

« En Chine, la vie collective s'organise autour des quartiers », *En lutte !*, vol. 1, no 13, 7 mars 1974, p. 7.

« Les femmes en pays socialistes », *En lutte !*, vol. 1, no 15, 4 avril 1974, p. 7.

« En Chine, l'État veille au bien-être des masses », *En lutte !*, vol. 1, no 16, 18 avril 1974, p. 7.

« En Chine, en Albanie, le sport au service du peuple », *En lutte !*, vol. 1, no 18, 16 mai 1974, p. 6.

« En Chine, la santé des ouvriers, c'est une priorité », *En lutte !*, vol. 1, no 20, 13 juin 1974, p. 4.

« Gerald Ford et la révolution chinoise », *En lutte !*, vol. 2, no 23, 19 septembre 1974, p. 9.

« Célébrons 25 ans de révolution socialiste en Chine », *En lutte !*, vol. 2, no 24, 3 octobre 1974, p. 8.

« Le pouvoir ouvrier, le moteur de la révolution », *En lutte !*, vol. 2, no 25, 17 octobre 1974, p. 7.

« En Chine, la division capitaliste du travail tend à disparaître », *En lutte !*, vol. 2, no 30, 16 janvier 1975.

« En Chine, mobiliser le peuple pour vaincre les problèmes sociaux », *En lutte !*, vol. 2, no 31, 30 janvier 1975, p. 5.

« La nouvelle constitution en Chine, le parti communiste mène à la victoire », *En lutte !*, vol. 2, no 32, 13 février 1975, p. 8.

« La vie des femmes en Chine et en Albanie », *En lutte !*, vol. 2, no 34, 13 mars 1975, p. 3.

« En Chine et en Albanie, le travail classifié selon les intérêts du peuple », *En lutte !*, vol. 2, no 35, 27 mars 1975, p. 7.

« Bases rouges de la révolution, les pays socialistes pratiquent l'internationalisme prolétarien », *En lutte !*, vol. 2, no 37, 24 avril 1975, p. 7.

« Les fausses rumeurs sur la Chine, combattons l'anticommunisme », *En lutte !*, vol. 3, no 43, 28 août 1975, p. 7.

« Le peuple chinois débarrassé à tout jamais du chômage », *En lutte !*, vol. 3, no 46, 9 octobre 1975, p. 7.

« La politique extérieur de la Chine, une application conséquente de l'internationalisme prolétarien », *En lutte !*, vol. 3, no 48, 6 novembre 1975, p. 8.

« Saluons le 26^e anniversaire de la République populaire de Chine », *En lutte !*, vol. 3, no 48, 6 novembre 1975, p. 8.

« Pendant que le peuple s'affligent de la mort de Chou En-lai, la propagande bourgeoise se déchaîne », *En lutte !*, vol. 3, no 53, 22 janvier 1976, p. 7.

« Soirée à la mémoire de Chou En-lai, transformons le chagrin en force », *En lutte !*, vol. 3, no 54, 5 février 1976, p. 7.

« Qui sont les vrais dangers de guerre », *En lutte !*, vol. 3, no 57, 18 mars 1976, p. 7.

« Les masses écrivent une nouvelle page glorieuse de la révolution chinoise », *En lutte !*, vol. 3, no 60, 29 avril 1976, p. 11.

« Les masses chinoises acclament les décisions du P.C.C. », *En lutte !*, vol. 3, no 62, 27 mai 1976, p. 8.

« Vigilance devant les menaces de guerre des superpuissances », *En lutte !*, vol. 3, no 63, 10 juin 1976, p. 8.

« Des mineurs du Cap Breton en Chine », *En lutte !*, vol. 3, no 65, 8 juillet 1976, p. 10.

« Que reste éternel le souvenir du camarade Chu Teh, grand révolutionnaire prolétarien du peuple chinois ! », *En lutte !*, vol. 3, no 67, 5 août 1976, p. 8.

« Non à la censure contre les amitiés Canada-Chine ! », *En lutte !*, vol. 3, no 68, 19 août 1976, p. 2.

« Les tremblements de terre en Chine : « Nous répondons au séisme par la révolution » », *En lutte !*, vol. 4, no 69, 2 septembre 1976, p. 8.

« Mao Tsé-toung (1893-1976) », *En lutte !*, vol. 4, no 70, 16 septembre 1976, p. 3 à 6.

« La pensée maotsétoung, une arme redoutable contre la bourgeoisie », *En lutte !*, vol. 4, no 71, 30 septembre 1976, p. 7.

« L'aide chinoise à l'étranger, un soutien d'égal à égal », *En lutte !*, vol 4, no 77, 20 décembre 1976, p. 11.

« Oui, le socialisme se porte bien en Chine », *En lutte !*, vol 4, no 78, 6 janvier 1977, p. 3.

« Comment Yukong déplaça les montagne ou comment se vit la démocratie prolétarienne en Chine », *En lutte !*, vol. 4, no 79, 20 janvier 1977, p. 7.

« « Ce qu'un homme peut faire, une femme le peut aussi » », *En lutte !*, vol. 4, no 81, supplément, 17 février 1977, p. 4.

« Un grand militant prolétarien internationaliste : le Canadien Normand Béthune », *En lutte !*, vol. 4, no 88, 12 mai 1977, p. 12.

« En Chine, l'homme est le capital le plus précieux », *En lutte !*, vol. 4, no 95, 18 août 1977, p. 7.

« Mao Tsé-toung (1893-1976) », *En lutte !*, no 96, 1 septembre 1977, p. 12.

« Le 11^e Congrès du P.C.C. : la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat est réaffirmé avec force », *En lutte !*, no 101, 10 novembre 1977, p. 9.

« Il y a dix ans Mao Tsé-toung se portait à la défense des comités révolutionnaires en Chine », *En lutte !*, no 112, 13 avril 1978, p. 16.

« Il y a 12 ans, la Grande Révolution culturelle prolétarienne était déclenchée », *En lutte !*, no 115, 25 mai 1978, p. 15.

« À propos de la Chine », *En lutte !*, no 118, 3 juillet 1978, p. 3.

« La Chine et Mobutu, a-t-on affaire à une politique révolutionnaire ? », *En lutte !*, no 118, 3 juillet 1978, p. 15.

« La Chine cesse son aide à l'Albanie », *En lutte !*, no 119 (1), 8 août 1978, p. 8.

« Communiqué chinois », *En lutte !*, no 119 (1), 8 août 1978, p. 8.

« Y aurait-il une voie intermédiaire entre le capitalisme et le socialisme qui s'appellerait le « non-alignement » », *En lutte !*, no 119(1), 8 août 1978, p. 11.

« Les dirigeants chinois s'enfoncent dans la voie de Tito et Krouchtchev », *En lutte !*, no 120(2), 15 août 1978, p. 3.

« Qu'est-ce qui se cache derrière les échanges scientifiques entre la Chine et les pays capitalistes ? » *En lutte !*, no 121(3), 22 août 1978, p. 9.

« Qu'est-ce que Houa Kouo-feng est allé chercher en Roumanie ? », *En lutte !*, no 122(4), 29 août 1978, p. 11.

« Qui concilie avec le révisionnisme », *En lutte !*, no 122 (4), 29 août 1978, p. 11.

« Encore une fois « le rôle positif » du Canada », *En lutte !*, no 123 (5), 5 septembre 1978, p. 11.

« À propos de la dictature du prolétariat. Où sont les révisionnistes : au PTA ou au PCC ? », *En lutte !*, no 125 (7), 19 septembre 1978, pp. 10-11.

« Les impérialistes canadiens vont en Chine », *En lutte !*, no 128 (10), 10 octobre 1978, p. 12.

« Jeux de clin d'œil avec les dirigeants de la Chine », *En lutte !*, no 129 (11), 17 octobre 1978, p. 12.

« Qu'y a-t-il derrière les sourires de Teng et de Fukuda ? », *En lutte !*, no 131 (13), 31 octobre 1978, p. 9.

« La Chine, un nouveau Klondike ? », *En lutte !*, no 134 (16), 21 novembre 1978, p. 12.

« Pourquoi Mao est-il attaqué en Chine actuellement ? », *En lutte !*, no 135 (17), 28 novembre 1978, p. 17.

« Les USA reconnaissent la Chine et retirent leurs troupes de Taiwan », *En lutte !*, no 1338 (20), 19 décembre 1978, p. 9.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCE

1- Journaux et revues

La Presse (1966-1976)

Le Devoir (1966-1976)

En Lutte ! (1973-1978)

La Forge (1975-1978)

RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE

LATOUCHE, Daniel avec la collaboration de G. Falardeau et M. Lévesque. *Politique et société au Québec. Guide bibliographique*. Montréal, Boréal, 1993, 432 p.

SOTIRON, M. *Une bibliographie annotée des ouvrages portant sur les quotidiens Canadiens 1914-1983*. Sotiron, 1987, 288 p.

ÉTUDES

1- Ouvrages méthodologiques

Actes du 113^{ième} Congrès International des Sociétés Savantes. *Presse, radio et histoire*. Paris, éd. du CTHS, 1989, Tome 1, 355 p.

ARIES, Philippe, « L'histoire des mentalités », dans Jacques Le Goff dir. *La nouvelle histoire*, Paris, Retz-Cepl, 1978, pp. 402-423.

BARDIN, L. *L'analyse de contenu*. Presse universitaire de France, 1983, 233 p.

COOPER, H. et G. Robinson. *How to study Mass Media Effects*. Montréal, McGill University, 1974. 38 p.

GHIGLIONE, Rodolphe. *Manuel d'analyse de contenu*. Paris, Armand Colin, 1980, coll. U, 159 p.

KAISER, J. *Le quotidien français*. Paris, Armand Colin, 1963, 167 p.

MILZA, Pierre, « Mentalités collectives et relations internationales », *Relations internationales*, 41 (1985), pp. 93-109.

MUCCHIELLI, Alex. *Les mentalités : compréhension et analyse*. Paris, ESF, 1984, 56 p.

MUCCHIELLI, Roger. *L'analyse de contenu des documents et des communications*. Paris, ESF, 1991, 7^e éd. (1977), 229 p.

NORA, Pierre, « Mémoire collective », dans Jacques Le Goff dir. *La nouvelle histoire*, Paris, Retz-Cepl, 1978, p. 398.

OSKAMP, Stuart. *Attitudes and Opinions*. Londres, Prentice-Hall International, 1991 2^e éd. 499 p.

2- Ouvrages généraux

BERGÈRE, Marie-Claire. *La République populaire de Chine de 1949 à nos jours*. Paris, Armand Colin, coll. U, 1989, 330 p.

BIANCO, Lucien. *Les origines de la Révolution chinoise (1915-1949)*. Gallimard, 1997 (1967), coll. Folio histoire, 378 p.

BIANCO, Lucien. *La Chine*. Flammarion, 1994, coll. Dominos, 125 p.

DAIGLE, Gérard et ROCHER, Guy (dir.). *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, 811 p.

DUROCHER, R., P.-A. LINTEAU et al. *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal, 1986.

FAIRBANK, John King. *La Grande Révolution chinoise (1800-1989)*. Flammarion, 1989, coll. Champs, 548 p.

3- Ouvrages spécialisés

AVENAS, Denise. *Maoïsme et communisme*. Paris, Éditions Galilée, 1976, 290 p.

BALTHAZAR, Louis, « L'évolution du nationalisme québécois », dans Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, p. 648-649.

BALTHAZAR, Louis et al. *Trente ans de politique extérieure du Québec 1960-1990*. Laval, Éd. du Septentrion, C.Q.R.I., 1993, 412 p.

BEAUDRY, Lucille, « Le changement idéologique des courants progressistes au Québec. Une forme de participation à la crise du marxisme (1960-1980) », dans

- Gérard Bernier et Gérard Boismenu (dir.), *Crise économique, transformations politiques et changements idéologiques*, Montréal, ACFAS, 1983, pp. 459-476.
- BEAUDRY, Lucille, « Le marxisme au Québec : une hégémonie intellectuelle en mutation (1960-1980) », dans Lucille Beaudry (dir.), *Un siècle de marxisme*, Sillery, Presse de l'Université du Québec, 1990, pp.259-279.
- BÉLANGER, André-J. *Ruptures et constantes. Quatre idéologies du Québec en éclatement : la Relève, la JEC, Cité Libre, Parti Pris*. Montréal, Hurtubise-HMH, 1977.
- BENOÎT, Jacques. *L'extrême gauche*. Montréal, La Presse, 1977, 137 p.
- BOURQUE, Gilles, et Anne LEGARE. *Le Québec, la question nationale*. Paris, François Maspero, 1979.
- BOURSEILLER, Christophe. *Les maoïstes : la folle histoire des gardes rouges français*. Paris, Plon, 1996, 345 p.
- BRUNELLE, Dorval. *La désillusion tranquille*. Montréal, Hurtubise HMH, 1978.
- CHAR, Antoine, « L'international, un devoir au quotidien depuis 1910 », dans Robert Lahaise (dir). *Le Devoir reflet du Québec au 20^e siècle*, Ville Lasalle, HMH, 1994, pp. 149-162.
- CHOU, Kuo ed. *La Chine et le monde*. Beijing, Beijing information, 1982.
- Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Quinze, 1992, 646 p.
- COMEAU, Robert et Luc DESROCHERS (dir). *Le Devoir, un journal indépendant (1910-1995)*. Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1996, 368 p.
- DELEUZE, Magali. *Les médias au Québec et la guerre d'Algérie (1954-1964)*. Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1998, 293 p.
- DENIS, Roch et Luc RACINE, « La conjoncture politique québécoise depuis 1960 » dans Gérard Boismenu, Laurent Mailhot et Jacques Rouillard, *Le Québec en texte 1940-1980*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 453.
- DENIS, Roch. *Luttes de classes et question nationale au Québec 1948-1968*. Montréal, Presses socialistes internationales, 1979.
- DION, Léon. *Québec 1945-2000 : À la recherche du Québec*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1987, 182 p.
- DION, Léon. *La révolution déroutée 1960-1976*. Montréal, Boréal, 1998.
- DOMES, Jürgen, « La République populaire de Chine après Mao : consolidation, réformes et décadence (1976-1989), dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et

Jurgen Domes (dir.), *La Chine au XXe siècle de 1949 à aujourd'hui*, Fayard, pp. 89-118.

DONNEUR, André P., « La presse du Québec et les pays étrangers. », *Études internationales*, vol. 2, 1971, pp. 410-423.

DUMONT, Fernand. *Idéologies au Canada français, 1940-1976*. Québec, PUL, 1981.

DUMONT, Fernand, « Socialisme et solidarité », *Maintenant*, 15 avril 1972, pp. 7-11.

EVANS, Paul M. et Bernard Michael FROLIC. *Reluctant adversaries : Canada and People's Republic of China : 1949-1970*. Toronto, University of Toronto Press, 1991, 268 p.

FAVREAU, Louis, « Mouvement socialiste, marxisme et question nationale au Québec. », dans Lucille Beaudry (dir.), *Un siècle de marxisme*, Sillery, Presse de l'Université du Québec, 1990, pp. 281-296.

FELTEAU, Cyrille. *Histoire de La Presse : Le plus grand quotidien français d'Amérique 1916-1984*. Montréal, Les Éditions La Presse, 1984, 283 p.

FORTIN, Andrée. *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*. Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1993, 406 p.

GAGNON, Gabriel, « La Gauche a-t-elle un avenir au Québec ? », dans Laurier LaPierre (éd.), *Essays on the left*, Toronto, McClelland and Stewart, 1971, pp.237-249.

GAY, Daniel, « L'information sur l'Amérique Latine et les silences de la presse québécoise », *Étude Internationale*, 13, décembre 1983, pp. 679-690.

GENDRON, Louise, « Vive le Québec rouge ! », *L'Actualité*, Vol. 23, no 20, 15 décembre 1998, pp. 62-73.

GILBERT, Marcel. *La presse canadienne et les relations internationales : le cas de la Chine*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1964.

GINGRAS, P.-P. *Le Devoir*. Libre expression, 1985, 295 p.

GUILLERMAZ, Jacques, « Les caractères généraux de la politique étrangère chinoise », dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jurgen Domes (dir.), *La Chine au XXe siècle de 1949 à aujourd'hui*, Fayard, pp. 345-352.

GUILLERMAZ, Jacques, « La Chine et les pays industrialisés », dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jurgen Domes (dir.), *La Chine au XXe siècle de 1949 à aujourd'hui*, Fayard, pp. 353-376.

GUILLERMAZ, Jacques, « La Chine et les pays en voie de développement », dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jürgen Domes (dir). *La Chine au XXe siècle de 1949 à aujourd'hui*, Fayard, pp. 377-404.

HALBEISEN, Herman, « Taïwan : l'autre Chine », dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jürgen Domes (dir)., *La Chine au XXe siècle de 1949 à aujourd'hui*, Fayard, pp. 321-344.

HAMEL, Pierre et LÉONARD, Jean-François, « Les groupes populaires dans la dynamique socio-politique québécoise » dans Gérard Boismenu, Laurent Mailhot et Jacques Rouillard, *Le Québec en texte 1940-1980*, Montréal, Boréal Express, 1980, p.466.

HÉBERT, Jacques et TRUDEAU, Pierre E. *Deux innocents en Chine rouge*. Montréal, les Éditions de l'Homme, 1961, 159 p.

HESS, Rémi. *Les maoïstes français : une dérive institutionnelle*. Paris, Anthropos, 1974, 244 p.

HERVOUET, Gérard. *Le Canada face à l'Asie de l'est : 1968-1980*. Montréal, Nouvelle optique, 1981, 199 p.

JACQUES, Daniel. *Les humanités passagères (considération philosophique sur la culture politique québécoise)*. Montréal, Boréal, 1991, 288 p.

JOYAUX, François. *La politique extérieure de la Chine populaire*. Paris, Presses universitaires de France, 1983, coll. Que sais-je ?, 127 p.

LAHAISE, Robert dir. *Le Devoir reflet du 20^e siècle*. La Salle, HMH, 1994, 504 p.

LAMONDE, Yvan et Esther TRÉPANIÉ. *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*. Québec, IQRC, 1986, 319 p.

LANGLAIS, Jacques. *Les Jésuites du Québec en Chine, 1918-1955*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1979, 379 p.

LAURENDEAU, Marc. *Les Québécois violents*. Montréal, Boréal, 1990, 351 p.

LESAGE, Marc et Francine TARDIF (dir). *Trente ans de Révolution tranquille : entre le je et le nous itinéraires et mouvements*. Montréal, Bellarmin, 1989, 223 p.

LEYS, Simon, « Les habits neufs du président Mao. Chronique de la Révolution culturelle précédée de « Vingt ans après » », dans Simon Leys, *Essais sur la Chine*, Paris, Robert Laffont, 1998 (1971), coll. Bouquins, pp. 1-233.

MAILLÉ, Chantal, « Trajectoire du féminisme contemporain 1970-1990 », dans Robert Lahaise (dir). *Le Devoir reflet du Québec au 20^e siècle*, Ville Lasalle, HMH, 1994, pp. 427-442.

MATAIGNE, Bernard. *Le mouvement socialiste au Québec 1965-1970*. Mémoire de maîtrise (Science politique), UQAM, 1979, 133 p.

MILLOT, Pierre, « Généalogie du discours et des pratiques marxistes-léninistes au Québec » dans Jacques Pelletier (dir). *L'Avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec*, UQAM, 1986, pp. 17-40.

MILLOT, Pierre, « Le développement institutionnel du marxisme universitaire dans les années' 70 », dans Jacques Pelletier (dir), *L'Avant-garde culturelle et littéraire des années 1970 au Québec*, UQAM, 1986, pp. 177-193.

MILLOT, Pierre. *Le paradigme rouge : l'avant-garde politico-littéraire des années 70*. Cadiac, Balzac, 1992, 291 p.

MONIÈRE, Denis. *Le développement des idéologies au Québec*. Montréal, Québec/Amérique, 1977.

MORIN, Claude. *L'art de l'impossible : La diplomatie québécoise depuis 1960*. Montréal, Boréal Express, 1987, 470 p.

PAINCHAUD, Paul (dir). *Le Canada et le Québec sur la scène internationale*. Québec, P.U.Q., 1977, 643 p.

PELLETIER, Jacques. *Le poids de l'histoire. Littérature, idéologie, société du Québec moderne*. Québec, Nuit Blanche Éditeur, 346 p.

PELLETIER, Réjean, « La Révolution tranquille ». dans Gérard Daigle et Guy Rocher (dir.), *Le Québec en jeu. Comprendre les grands défis*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1992, pp. 609-624.

PENNER, N., « The Quiet Revolution and the growth of the socialist idea in Quebec. », dans *The Canadian Left : a critical analysis*, Scarborough, Prentice-Hall, 1977, pp.219-235.

ROBERT, Lucie, « Les revues » dans Réginald Hamel (dir.), *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Guérin, 1997, pp. 141-184.

ROGEL, Jean-Pierre, « La presse québécoise et l'information sur la politique internationale », *Étude internationale*, vol. 5 (décembre 1974), pp. 693-711.

ROUILLARD, Jacques. *Histoire du syndicalisme au Québec. Des origines à nos jours*. Montréal, Boréal, 1989, 550 p.

ROUILLARD, Jacques. « La Révolution tranquille. Origine et signification ». Inédit, 35 p.

ROUILLARD, Jacques, « Le syndicalisme 1910-1978 », dans Robert Lahaise (dir.), *Le Devoir reflet du Québec au 20^e siècle*, Ville Lasalle, HMH, 1994, pp. 427-442.

SPENCE, Jonathan D.. *La Chine imaginaire. Les Chinois vus par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2000, 259 p.

SANDSCHNEIDER, Eberhard, « La Révolution culturelle et les crises de succession (1966-1976) », dans Marie-Claire Bergère, Lucien Bianco et Jürgen Domes (dir.), *La Chine au XXe siècle de 1949 à aujourd'hui*, Fayard, pp. 61-87.

SUN, Ting Yuan, « Le marxisme-léninisme en Chine », dans Lucille Beaudry (dir.), *Un siècle de marxisme*. Sillery, Presse de l'Université du Québec, 1990, pp. 231-258.